

00 Plin. Ha 179

F O N N Y X

V E R A S O N E

Ms 95  
0

S P E C I M E N

N O T A



B O M B E Y

V E R A S O L E

F O R S A L E

COMMISSIONERS OF THE EAST INDIA COMPANY  
FOR THE SALE OF THE  
PROPERTY OF THE  
ESTABLISHMENT OF  
BOMBAY

1800



A B E R D E E N

1800



LE  
B O M B Y X

OU LE  
VER A SOIE:

POËME,

ACCOMPAGNE' D'UNE INSTRUCTION  
qui en est tirée, & qui contient en abrégé les  
observations nécessaires, tant sur le Mûrier  
que sur le Ver & la Soie: Par le Conseiller  
DE FRANCHEVILLE, de l'Académie Roiale  
des Sciences & Belles-Lettres de Berlin.

---

*Ut varias usus meditando extunderet artes.*  
VIRG. Georg. lib. I.

---



A BERLIN,  
Aux dépens de l'Auteur.

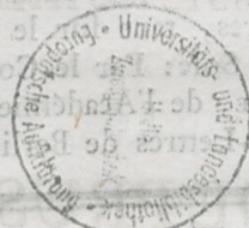
---

M. DCC. LIV.

B O M B Y X

VERA SOLI  
D. T. F. M. S. de Francavilla

ACCOMPAGNE D'UN  
Joseph  
de la Faculté de Médecine de Paris  
des Sciences & Belles Lettres de Paris



M. DCC. LIIV.

L 121, 1299





A  
SON ALTESSE ROIALE  
MONSEIGNEUR  
LE  
PRINCE DE PRUSSE.

MONSEIGNEUR,

**Q**uelque médiocre que soit l'ouvrage,  
que je prends la liberté de faire  
paraître sous la protection de VOTRE  
ALTESSE ROIALE, j'ose espérer qu'il  
\* 2 trou-

trouvera grace auprès d'Elle en faveur du motif qui me l'a fait entreprendre.

Dans le grand nombre d'utiles établissemens dont les sujets du Roi sont redevables à sa bonté, il en est peu qui soient plus dignes d'attention que celui qui a eu pour but, non seulement de multiplier & de perfectionner dans ses États ces riches & brillantes manufactures qui semblaient être le partage exclusif des nations étrangères, mais encor d'y naturaliser tout à la fois & le vermissseau qui en fournit la précieuse matière & l'arbre dont la feuille lui sert de nourriture.

A la vuë d'un projet conçu avec tant de sagesse, & accompagné de toutes sortes de graces capables d'encourager les plus timides, il n'était pas difficile de prévoir quelle en serait l'issuë; aussi est-il vrai de dire que cet établissement s'est fait avec tant de rapidité, qu'à juger des suites par ses premiers succès, il y

EPITRE.

v

a tout lieu d'espérer que florissant de plus en plus il aura part à l'immortalité qui est attachée au Nom & aux Ouvrages de son Instituteur.

Témoin des commencemens de cette entreprise, zélé pour l'intérêt de la patrie autant que pourrait l'être un sujet naturel, & guidé par diverses expériences que j'avois faites en mon particulier, je crus n'en pouvoir faire un meilleur usage, que de les rassembler dans un Mémoire, qui pût mettre tout le monde à portée de pratiquer & la culture du mûrier & la nourriture du ver à soie, de la manière la plus avantageuse. Ce Traité était achevé, lorsqu'on me proposa de réduire mes préceptes en vers, dans l'idée qu'un ouvrage relevé par les agrémens de la poësie, & qui instruirait en amusant, serait reçu plus favorablement du public. Quelque difficile qu'il me parût d'y réussir, tant par ma propre

*insuffisance que par l'indispensable nécessité d'entrer dans des détails auxquels la versification française aurait de la peine à se plier, j'eus la témérité de m'engager dans cette pénible carrière.*

*Telles sont, MONSEIGNEUR, les circonstances qui ont donné lieu à la composition du poëme que j'ai l'honneur de dédier à VOTRE ALTESSE ROIALE. Et n'ayant eu d'autre but que de concourir au succès d'un établissement aussi avantageux à l'Etat qu'honorable au Roi qui en est l'auteur; pouvais-je publier cet ouvrage sous les auspices d'un Prince, qui eût plus de tendresse pour la personne de ce Grand Roi, plus de passion pour sa gloire, plus de zèle pour son service, plus d'affection pour le bien public? Les muses elles-mêmes s'applaudissent de voir l'auguste Nom de VOTRE ALTESSE ROIALE, à la tête d'un livre, mais elles n'en sont pas surprises:*

*elles*

elles savent, MONSEIGNEUR, que Vous aimez les lettres en homme de goût & que Vous les protégez en Prince.

Il est assez ordinaire aux Grands de mépriser la science, & à la vérité ils ne sont pas tout-à-fait condamnables, s'ils n'en méprisent que le pédantisme qui la rend ridicule, & s'ils en jugent par les égaremens des plus beaux génies, sans parler de ces haines trop ordinaires entr'eux, qui font la honte de l'esprit humain.

Mais parce que les plus doux alimens s'aigrissent dans un corps mal-disposé, des hommes sains doivent-ils pour cela s'en priver? Non non, MONSEIGNEUR, continuez d'aimer l'étude: vertueux comme Vous l'êtes, & prise avec la sagesse dont Vous imprimez toutes vos actions, Vous n'avez pas lieu de craindre qu'elle corrompe jamais votre beau naturel.

Sous un Règne des plus fortunés, on peut dire avec justice que VOTRE ALTESSE RO-

IALE

IALE fait partie de nos prospérités publiques. Qu'il est beau, MONSEIGNEUR, de Vous voir & de voir comme Vous Messieurs vos Frères, ces Princes si dignes également de notre amour, marcher de concert & avec tant d'émulation sur les traces du Roi, de ce Grand-homme qui fait les délices de son peuple ! Car les Princes en effet ne sont vraiment grands & heureux qu'autant qu'ils se font aimer, parce qu'il n'est point de Grandeur plus solide ni plus flatueuse que celle qui captive les cœurs. Images de la Divinité par leur bienfaisance, ils jouissent de la plus douce satisfaction dont les grandes Ames puissent être pénétrées, en voiant que la félicité des autres hommes est le fruit de leur puissance.

C'est ici, MONSEIGNEUR, que l'esprit tout occupé des Vertus de VOTRE ALTESSE ROIALE, je voudrais les faire connaître au Monde entier, assuré de l'en faire  
aimer,

aimer, & sans crainte d'être désavoué de ceux qui ont l'honneur de l'approcher. Les grands Princes doivent l'exemple à toute la Terre, & quand ils réunissent en leur personne toutes les qualités de l'esprit & du cœur, elles ajoutent au respect qu'on doit à leur rang & à leur naissance, l'amour & l'admiration qui sont dûs à la vertu & au mérite supérieur. Mais on fait MONSEIGNEUR, & je puis le publier encor sans flaterie; on fait qu'ayant dans le degré le plus éminent tout ce qui peut rendre un Prince louable, Vous ne craignez rien tant que d'être loué: & quoiqu'ami de la vérité, c'est la seule occasion où Vous refusez de l'entendre. Je connais, si j'ose le dire, toute la délicatesse dont VOTRE ALTESSE ROIALE, se pique à cet égard, & je sai la respecter comme je le dois. Daignez Grand Prince, daignez recevoir avec la bonté qui Vous est naturelle, l'hommage public que je rends à vos

*Vertus autant qu'à votre Naissance; & me  
permettre de Vous assurer de mon zèle, de mon  
attachement, & de la profonde vénération avec  
laquelle j'ai l'honneur d'être,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROIALE

Le très-humble & très-  
obéissant serviteur

DU FRESNE DE  
FRANCHEVILLE.

PRE-



## PREFACÉ.

**J**E donne au public un poëme dont on imprima un petit essai en 1745. La bonté avec laquelle on daigna le lire, fut un motif qui m'engagea, je ne dis pas à me hâter d'en publier la suite, mais tout au contraire à réprimer ma précipitation. Si j'ai différé si longtems à le faire paraître dans l'état où il est aujourd'hui, c'est que je suis persuadé qu'on ne peut trop corriger un ouvrage de la nature de celui-ci. Cependant je crains bien qu'on ne me reproche de m'être ençor trop hâté. L'empressement qu'on a depuis quelques années dans la plupart des Etats de l'Europe, principale-

cipalement dans ceux du Roi, pour y former des plantations de mûriers blancs & y élever des vers à soie, donne lieu de croire qu'on ne pouvait attendre des conjonctures plus favorables, pour publier un ouvrage fait précisément sur cette matière, & dans lequel on s'est autant proposé d'instruire que d'amuser.

Les Savans connaissent le poëme latin DE BOMBYCIBUS de Marc-Jérôme Vida, natif de Crémone & évêque d'Albe dans le Montferrat. C'est sans contredit le chef-d'œuvre de sa plume, l'une des plus fécondes & des plus délicates de l'Italie moderne. J'avouë aussi que j'en ai tiré sans scrupule tout ce que j'ai crû propre à embellir le mien, quoique je ne puisse pas me flater d'avoir rendu la noble simplicité, l'élégance & toutes les graces de mon original. Mais ce poëte écrivait dans un pays différent & pour le terroir & pour le climat de celui où j'écris: d'ailleurs comme personne en Italie n'avait besoin d'instruction sur cette matière, il suffisait qu'il la traitât comme il a fait, c'est-à-dire si superficiellement que la culture du mûrier (objet essentiel pour nous à cause de sa nouveauté) n'entre pour rien dans son poëme. Ainsi il était nécessaire d'y faire bien des additions & des changemens pour l'accommoder à

notre usage & à nos besoins. Tout cela m'a déterminé à n'en prendre que ce qui me convenait, à ne point déférer à quelques personnes qui voulaient que je n'en donnasse qu'une simple traduction, & à composer par là un poëme nouveau.

Le sujet que j'embrasse est donc beaucoup plus étendu que celui de Vida : je prends le ver à soie dès l'œuf, & non seulement je le conduis jusqu'au cocon, mais même jusqu'à l'étoffe & aux divers ouvrages qu'on fait avec sa soie. Tandis qu'on s'occupe à le faire éclorre, il faut lui préparer sa nourriture ; c'est ce qui amène dans ce poëme la culture du mûrier, sans qu'il ait été besoin d'en faire un poëme séparé, comme certaines personnes pensaient que je dût le faire.

On sent bien que dans un sujet si vaste & purement mécanique, il n'est pas possible que la poésie ait partout la même noblesse ou la même aménité. C'est ainsi que dans une campagne spacieuse tout n'est pas fontaines, bosquets, fertiles côteaui, prairies émaillées de fleurs. On verra même que j'ai préféré de diviser mon poëme en LIVRES plutôt qu'en CHANTS, ce dernier m'ayant paru trop fastueux pour un ouvrage didactique, qui ne comporte pas un stile

\*\*

au-

aussi élevé que celui de l'épopée. Mais si je n'ai pu toujours anoblir des détails inévitables, on s'apercevra du moins que pour en corriger la sécheresse je les ai fait précéder ou suivre le plus souvent par de petites fables ou d'autres épisodes toujours analogues au sujet & amenés le plus naturellement qu'il m'a été possible. Je n'ai fait qu'imiter en cela le prince des poëtes latins, qui en a tracé un si beau modèle dans un poëme à-peu-près pareil au mien. De tous les ouvrages de Virgile les plus achevés sont les quatre livres de ses Georgiques, & parmi ceux-ci il n'y en a point assurément de plus digne de ce grand poëte que le dernier qui est un poëme sur les abeilles. Mais si l'on retranchait de ce poëme la fable d'Aristée & quelques autres fictions ingénieuses, on lui ôterait sans doute tout ce qui le fait admirer; parceque l'habile poëte connaissant la médiocrité de sa matière a jugé sagement qu'il était de son devoir d'y suppléer par ces ornemens. Quelques lecteurs trouveront peut-être que je me suis plus égayé que ne le permettait le sérieux de mon sujet; mais assez d'autres parties de cet ouvrage demanderont grâce à ces censeurs chagrins. Tel endroit qui ne plaira point à l'un pourra plaire à l'autre, & c'est cette variété même que j'ai recherchée.

Ce

Ce n'est pas que je prétende avoir atteint à la perfection de mon modèle, je sens trop combien j'en suis éloigné; mais seulement je veux faire entendre, que l'inégalité du stile était nécessairement inséparable d'un poëme de cette nature. Je n'en dirai pas davantage là-dessus, de peur qu'on ne me soupçonne d'avoir cité le plus grand poëte de l'ancienne Rome, ou pour me mettre en parallèle avec lui, ou pour abuser de son autorité dans la vuë d'excuser mes fautes.

Je crains d'en avoir beaucoup fait, mais je dirai sincèrement à mes lecteurs éclairés ce que Pline le jeune disait aux siens: „si j'ai manqué, prenez la peine de m'en convaincre, & n'épargnez pas le papier.” Une censure judicieuse est un vrai service qu'on rend & au public & à un auteur en qui l'on doit toujours supposer assez de courage pour convenir de ses fautes, & assez de docilité pour les corriger. Au reste je n'ai eu dessein d'offenser personne; & s'il se trouve dans mon ouvrage quelques endroits dont la malignité puisse abuser, je proteste d'avance contre toutes les interprétations ou les applications qu'on en pourra faire: ma haine se borne au vice & ne va point jusqu'au vicieux.

Je ne puis mieux finir cet Avant-propos, qu'en rapportant pour ma justification, mais à

ma confusion, ces beaux vers tirés du premier  
chant du poëme de la Religion, dans lesquels  
l'illustre & vertueux Mr. Racine le fils recon-  
naît combien il est difficile de chanter les mer-  
veilles du ver à soie, en même tems qu'il le fait  
d'une manière si noble & si élégante.

De l'empire de l'air cet habitant volage,  
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage,  
Et leur ravit un suc qui n'était pas pour lui;  
Chez ses frères rampans qu'il méprise aujourd'hui,  
Sur la terre autrefois trainant sa vie obscure,  
Sembloit vouloir cacher sa honteuse figure.  
Mais les tems sont changés, sa mort fut un sommeil,  
On le vit plein de gloire à son brillant réveil  
Laiissant dans le tombeau sa dépouille grossière,  
Par un sublime effor voler vers la lumière.  
O ver, à qui je dois mes nobles vêtemens,  
De tes travaux si courts que les fruits sont charmans!  
N'est-ce donc que pour moi que tu reçus la vie?  
Ton ouvrage achevé, ta carrière est finie;  
Tu laisses de ton art des héritiers nombreux,  
Qui ne verront jamais leur père malheureux.  
Je te plains, & j'ai dû parler de tes merveilles,  
Mais ce n'est qu'à Virgile à chanter les abeilles.

LE  
**BOMBYX**

OU LE

*VER A SOIE,*  
POËME.

PREFACE

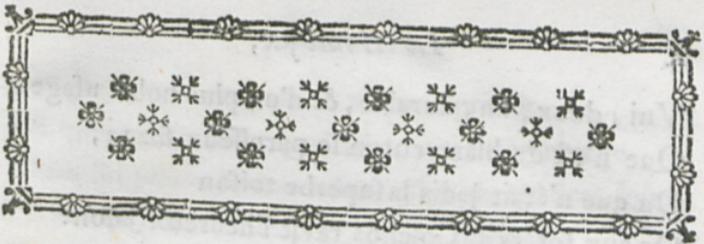
SUJET DU LIVRE I.

On trouve dans ce premier Livre les règles  
nécessaires pour faire éclore le Ver à soie,

BOMBYX

VER A SOIE

POËME



LE BOMBYX,

LIVRE PREMIER.

**S**i l'art & le génie égalent mon courage,  
Si je puis de leurs dons enrichir cet ouvrage,  
Du chantre de Crémone imitant les accords  
J'oserai d'un insecte étaler les trésors.

Qu'on cesse d'admirer les chef-d'œuvres de l'homme!  
Et vous fameux esprits & d'Athéne & de Rome,  
Envain vous nous vantez vos plus brillans succès  
Fruits d'une lente étude acquis par mille essais;  
Le sujet de mes chants sans étude & sans maître  
Efface les succès qui vous ont fait connaître.

Je chante le BOMBYX, vermisséau féble & vil,  
Mais dont le seul instinct lui fait ourdir ce fil

Vni, doux, fin, durable, & d'un plus noble usage  
 Que n'est du blanc coton le paresseux filage,  
 Ou que n'était jadis la superbe toison  
 Qu'aux forêts de Colchos ravit l'heureux Jason:  
 Rare présent du ciel! prodige inconcevable,  
 Qu'un ver de la nature avorton méprisable  
 Ait l'art de convertir en un fil précieux  
 De legers alimens qu'il consume à nos yeux!  
 Véritable Phénix, il meurt, il ressuscite;  
 Vrai Protée en sa forme, il la prend, il la quite,  
 Et d'œuf qu'il est d'abord, trois fois renouvelé  
 Devient reptile, nymphe & volatile ailé.

O vous qui mieux que nous de vos mains délicate  
 Nourrissant cet insecte au sein de vos Pénates  
 Y cherchez l'agréable & l'utile à la fois,  
 C'est pour vous qu'Apollon fait entendre ma voix:  
 Aux utiles accens d'une muse naïve  
 Prêtez, aimable sèxe, une oreille attentive;  
 Heureux s'il est pour vous un utile présent  
 Cet ouvrage instructif & peut-être amusant!  
 Vous plaire est mon désir, vous servir est ma joie  
 Je viens vous présenter le don du ver à soie,  
 Ce don cher à vos yeux, ce pompeux ornement  
 Qui prête à vos attraits un nouvel agrément:

J'expliquerai sans peine à votre esprit docile  
En quel tems, sous quel astre ami de ce reptile  
Vous lui pouvez vous-même offrir de tendres soins,  
Avant qu'il soit éclos prévenir ses besoins,  
Seconder la nature à l'instant qu'il doit naître,  
Lui préparer d'avance un aliment champêtre,  
Le loger, détourner mille accidens qu'il craint,  
Porter un prompt secours aux maux qui l'ont atteint,  
De son riche tombeau méditant l'édifice  
L'aider, favoriser son divin artifice,  
L'épier, le surprendre au tems où ses efforts  
D'un cachot ennuyeux minent les sombres bords:  
Je peindrai de l'amour le plus parfait modèle,  
Quand l'hymen unissant le mâle & la femelle  
Leur procure à tous deux une fécondité  
Qui les fait vivre encor dans leur postérité:  
Je vous apprendrai même (& c'est le point peut-être  
Qui vous est sur tout autre important à connaître)  
Je vous apprendrai l'art si couteux aujourd'hui,  
De tirer au besoin sans le secours d'autrui  
La dépouille adhérente à la coque achevée  
Malgré la forte glu dont elle est abreuvée;  
Enfin pour en montrer & l'usage & l'emploi,  
Si vous n'hésitez point à marcher avec moi,

Du temple de Pallas franchissant la barrière  
 J'irai de ses beaux arts parcourir la carrière,  
 Trop payé de mes soins si vous daignez souffrir  
 Les leçons que ma muse osera vous offrir.

Et Vous législateur de cet heureux empire,  
 Grand Roi que l'univers respecte, écoute, admire,  
 Non content que la guerre ait produit des lauriers  
 Vous voulez que la paix produise des mûriers;  
 De leurs vertes moissons votre Terre embellie  
 Ne les envira plus à la riche Italie;  
 Témoin de nos efforts la nature en rougit,  
 Et pourtant à vos vœux la nature applaudit:  
 Votre peuple à l'envi tente cette entreprise,  
 Dans mes fébles écrits permettez qu'il s'instruise;  
 Pûssiez-vous d'un regard favoriser ces vers,  
 Bientôt j'aurais pour eux la voix de l'univers.

Longtems le ver à soie ignoré sur la terre  
 Vécut dans les forêts rustique & solitaire;  
 Aux rameaux d'un mûrier envain dans la saison  
 Il suspendait le fil de sa blonde toison,  
 Rarement le feuillage empêçait que la soie  
 De la pluye ou des vents ne fût enfin la proie,  
 Et ce fil précieux hélas! bientôt détruit  
 Périssait tristement sans honneur & sans fruit.

Tel

Tels, quand Dieu du cahos eût tiré la nature,  
Partout les champs féconds d'eux-même & sans culture  
Vainement aux humains offraient des fruits nombreux,  
Ces fruits trop abondans étaient perdus pour eux :  
Mais lorsque l'industrie & le luxe après elle  
Eurent mis sous leurs yeux une laine si belle,  
Le vermissseau champêtre abandonnant les bois  
Fut nourri par leurs mains, fut logé sous leurs toits,  
D'un tissu de son fil bientôt ils se vêtirent,  
Ses dons accumulés enfin les enrichirent.

Si ma muse en secret m'a dit la vérité,  
Vénus a du Bombyx connu l'utilité :  
Ce fut elle autrefois qui du divin reptile  
Avait peuplé longtems les bosquets de son île,  
Quand pour plaire à son fils l'objet de son amour  
Elle-même en fit part aux nymphes d'alentour.

Jadis le genre humain dans l'enfance du monde  
Trainait au fond des bois sa misère profonde ;  
Moins l'image des dieux, moins roi des lionceaux  
Que le frère & l'égal des ours & des pourceaux,  
Plus malheureux, plus nû que la brute sauvage  
De la laine & du lin il n'avait point l'usage ;  
Par un instinct grossier incité toutefois  
Il allait ramasser le feuillage des bois,

S'en

S'en formait une crèche, & savait s'y défendre  
 Des rigueurs d'un hiver qui venait le surprendre ;  
 Menacé de l'orage il n'avait d'abri sûr  
 Le jour qu'un arbre épais, la nuit qu'un antre obscur ;  
 Les enfans, les vieillards, l'époux & sa compagne  
 Nûs & mêlés sans honte erraient dans la campagne ;  
 Mais dès que la pudeur lasse de tant d'affronts  
 Eût dessillé leurs yeux, mis son sceau sur leurs fronts ;  
 Fâché de se voir nû, honteux, surpris de l'être  
 Et plus d'avoir été si lent à le connaître,  
 On voulut réparer ce défaut odieux ;  
 Alors les dieux eux-même & les filles des dieux  
 Etaient aussi tout nûs au fein de la lumière.

De ces divinités Pallas fut la première  
 Qui cultiva le lin, qui tondit la brebis ;  
 Et de ce double fil fut tresser des habits ;  
 La première on la vit modestement ornée  
 D'une robe à longs plis par ses mains façonnée,  
 Et par ses mains encor chaque divinité  
 Vêtuë à son exemple en tira vanité :  
 Vénus seule était nuë, & regrettait sans cesse  
 De n'avoir point eu part aux dons de la déesse ;  
 Sa fatale beauté, ses funestes appas  
 La rendaient de tout tems odieuse à Pallas ;

Et dans son désespoir d'autant plus méprisée  
 Que des dieux à toute heure elle était la risée,  
 Renonçant de dépit au céleste séjour  
 Elle & ses chers enfans les Graces & l'Amour,  
 Elle vint avec eux ensevelir sa honte  
 Dans les bois de Cythère & dans ceux d'Amathonte:  
 Mais un dieu lui porta dans ce lieu retiré  
 Un présent que jamais elle n'eût désiré;  
 Saturne fut le dieu qui fit cesser ses larmes,  
 C'est lui qui trop sensible au pouvoir de vos charmes,  
 O vous belle oréade, aimable Phyllira,  
 Sur le haut Pélion vous vit, vous adora,  
 Lorsque n'étant encor qu'au printems de votre age  
 Vous alliez y cueillir le serpolet sauvage:  
 Hélas! combien de fois ses soupirs & ses pleurs  
 Furent accompagnés & de fruits & de fleurs?  
 Vains présens, soins perdus! l'oréade inhumaine  
 Le fuyait, l'outrageait, l'accablait de sa haine:  
 Qu'eût-il fait? de Vénus il implore l'appui  
 Et lui promet un don digne d'elle & de lui:  
 Vénus intéressée autant que complaisante  
 Flata d'un doux conseil sa flamme impatiente,  
 Ce conseil qu'il suivit fut un secret entr'eux,  
 Mais quelqu'il ait été, Saturne fut heureux:

Fidèle à sa promesse il retourne à Cythère,  
 Et pour payer le prix de l'amoureux mystère  
 Présente à la déesse, offre à ses yeux charmés  
 D'imperceptibles œux dans un voile enfermés :  
 „La vertu, lui dit-il, de cette utile graine  
 „Vous rendra méprisable & le lin & la laine,  
 „Déesse, il en naîtra mille & mille artisans,  
 „Qui d'un fil précieux regorgeant tous les ans  
 „Comblent vos désirs, augmenteront vos charmes,  
 „Même contre Pallas vous prêteront des armes,  
 „Puniront ses refus d'un cuisant repentir,  
 „Et lui feront briguer l'honneur de vous vêtir.  
 Alors le dieu galant apprit à la déesse  
 L'art d'élever les vers avec non moins d'adresse  
 Qu'il en avait lui-même élevé sous les cieux,  
 Lorsqu'il fuyait d'un fils les transports furieux,  
 Et que réduit au fort d'un exilé vulgaire  
 Il vivait inconnu sur un mont solitaire :  
 Instruit de l'avenir il lui dit même encor,  
 Qu'il naîtrait sur la terre un autre siècle d'or,  
 Où d'un Roi vertueux la puissance adorée  
 Rappellant les beaux jours de Saturne & de Rhée.  
 Les Bombyx introduits dans ses heureux états  
 Seraient aussi féconds qu'en leurs premiers climats,

Et

Et verraient de leur art plus d'une muse instruite  
De tous leurs nourriciers éclairer la conduite.

On dit pourtant encor qu'il est dans l'univers  
Un peuple paresseux qui sans nourrir ces vers,  
Sans leur prêter son aide ainsi qu'aux premiers age  
Les laisse en liberté parcourir les bocages,  
Et ne prend d'autres soins dans les étés féconds  
Que d'aller aux mûriers recueillir leurs cocons :  
Ainsi faits de bonne heure à la vie âpre & dure  
Ces vers abandonnés grimpent à la verdure,  
Broutent la tendre feuille & les bourgeons nouveaux,  
Mais toujours de concert commencent leurs travaux,  
D'autant plus animés à filer sans relâche  
Qu'ils ne sont point contraints d'accélérer leur tâche ;  
Des vents impétueux ils sont peu maltraités  
Et des torrens du ciel rarement insultés,  
Car fitôt que les airs noircis par les nuages  
A leurs yeux pénétrants annoncent des orages,  
Retirés sous la feuille, à la feuille attachés  
Tant que dure la pluye ils y restent cachés ;  
Et non moins prévoians quand Borée en furie  
Vient d'un prompt tourbillon assiéger leur patrie,  
Contre sa violence employant le même art  
De leur sombre retraite ils se font un rempart.

Mais vous qui m'écoutez ravi de vous instruire,  
 Loin des yeux vigilans chargés de les conduire  
 Empêchez que vos vers errans & libertins  
 N'aillent chercher à vivre en des lieux clandestins;  
 Et prisonniers chez vous jusqu'au bout de leur âge  
 Rendez-leur agréable un utile esclavage;  
 De vos attentions, de vos soins assidus  
 Les frais quoique légers ne feront point perdus,  
 Enrichi de leurs dons par votre vigilance  
 Vous vous verrez bientôt au sein de l'opulence.

Apprenez avant tout quelle borne en naissant  
 A prescrit à leurs jours l'ordre du Tout-puissant:  
 Que cet espace est court! trois fois la lune entière  
 Peut à peine à leurs yeux accomplir sa carrière,  
 Et nul d'eux ne voit naître au terme de ses jours  
 Les fruits, les tendres fruits de ses tristes amours;  
 Tous naissent chaque année, & du mortel empire  
 Il n'en échape aucun qui naiffe & qui n'expire;  
 Leur race cependant par sa fécondité  
 Se transmet d'âge en âge à l'immortalité,  
 Car du papillon mort l'œuf animé renferme  
 D'un vermineau nouveau le principe & le germe.

De même qu'un beau sep, ou qu'un jeune olivier  
 L'espoir & l'ornement d'un fertile espalier,

Si

Si le soleil trop vif, si le froid les outrage,  
 On voit tomber soudain leur jaunissant feuillage,  
 Que dis-je! on voit souvent vers la terre panchés  
 Périr tous leurs rameaux jusqu'au tronc desséchés;  
 Mais file jardinier soigneux autant qu'habile  
 Abat de ces troncs morts la dépouille inutile,  
 Leur racine au printemps de son sein nourricier  
 Repousse un nouveau sep, un nouvel olivier:  
 Tel on voit le Bombyx périssant chaque année  
 Remplacé par un ver sorti de sa lignée,  
 Et tel ce ver nouveau lui-même perd le jour  
 Avant que ses enfans soient éclos à leur tour.

Voulez-vous lui donner des jours doux & durables?  
 Il faut le faire éclore en des tems favorables,  
 De trop d'impatience usant mal-à-propos  
 Vous le verrez périr imprudemment éclos:  
 La saison la moins propre & la plus rigoureuse  
 Est celle où dans les bois la dryade amoureuse  
 Sous la naissante feuille au retour des zéphirs  
 D'un jeune faune encor n'entend point les soupirs;  
 C'est celle où l'on ne voit ni des présens de Flore  
 L'abeille s'enrichir au lever de l'aurore,  
 Ni les troupeaux nombreux sur le gazon bondir,  
 Ni le long d'un côteau le mûrier reverdir:

Si vous aimez vos vers, que votre prévoiance  
 Les empêche toujours de hâter leur naissance,  
 De peur que trop tôt nés, fêbles & délicats,  
 La froidure ou la faim ne les mène au trépas;  
 Pour les en garantir un nourricier timide  
 Observe le mûrier & n'a point d'autre guide,  
 Car dès qu'en ses vergers ce discret arbrisseau  
 Commence à se parer d'un feuillage nouveau,  
 Dès-lors le triste hiver est allé sous les ondes  
 De son aspect affreux défoler d'autres mondes,  
 Et le fortuné ver éclos en ce moment  
 N'a plus à redouter dans son accroissement  
 La neige & les glaçons, Eole & son cortège  
 Enchainés déformais aux antres de Norvège.

De plus soiez encor exact & diligent  
 A consulter le cours de l'astre au front d'argent,  
 Craignez de son déclin l'influence fatale,  
 Et quand du fond des mers sortant humide & pale  
 Son trop fêble croissant se montre à l'univers,  
 Egalement fatal préservez en vos vers;  
 Attendez que plus forte & presque orbiculaire  
 Empruntant du soleil sa vigueur salutaire  
 La lune au sein des airs d'un pas audacieux  
 Marche contre son frère & l'égale à vos yeux;

C'est

C'est dans ces heureux jours, c'est dans ce tems propice  
 Qu'il faut aider vos vers à percer leur matrice,  
 Sous l'astre qui s'accroît ils deviennent plus forts,  
 Le ciel de ses regards les favorise alors.

Mais il ne suffit pas que le ciel secourable  
 Jette sur leur naissance un regard favorable ;  
 Pour empêcher vos vers de venir au hazard,  
 Il faut à point nommé savoir employer l'art.

Dans les tems reculés où l'homme encor novice  
 Prêtait à ses travaux le plus simple artifice,  
 Les œux du ver à soie au soleil exposés  
 Etaient bientôt éclos par ses traits embrasés,  
 Tel est l'usage encor chez les peuples de l'Inde,  
 Mais depuis que deux Grecs de retour de Sérinde  
 De ce ver désiré montrant les premiers œux  
 Eurent des Byzantins rempli les justes vœux,  
 Le climat tempéré des rives du Bosphore  
 Exigea plus de soins pour les y faire éclore,  
 Dans l'ardeur d'un fumier on les ensevelit,  
 Et cet essai sans peine à leur gré s'accomplit.

Delà longtems après eurent leur origine  
 Les vers que transporta de Corinthe à Messine  
 Ce protecteur des arts, ce fameux paladin,  
 Roger, l'heureux vainqueur du vaillant Noradin :

On

On vit, on vit alors la Calabre & la Pouille  
 Duprécieux Bombyx recueillir la dépouille,  
 Et pour le faire éclore en ces nouveaux climats  
 Chercher mille secrets qu'on ne connaissait pas :  
 Ce fut dès ce moment, féxe aimable & folâtre,  
 Que confiant sa graine à votre sein d'albâtre  
 Vous fîtes l'animer en cet ardent séjour  
 Des feux que dans vos cœurs allume un tendre amour.

O vous pour qui j'écris, nymphes de ce rivage,  
 Vous qui du dieu charmant vivez sous l'esclavage,  
 Si vous appréhendez qu'un indiscret larcin  
 Ne soit funeste aux œux couvés dans votre sein,  
 Ecartez, sauvez-les d'un si perfide azile,  
 Vous avez un moien non moins certain qu'utile  
 Soit pour les animer, soit pour mettre le ver  
 A l'abri des rigueurs du plus cruel hiver.

On dit que Cupidon jadis loin de Cythère  
 Voiagea par le monde avec Cypris sa mère,  
 Et qu'aux peuples Germains il vint montrer sa cour,  
 Car les Germains encor n'avaient point vu l'Amour :  
 Dès qu'il fut arrivé chez ces peuples sauvages,  
 De l'un à l'autre bout parcourant leurs rivages  
 Il fit en peu de tems d'abondantes moissons  
 Des cœurs qu'il y trouva propres à ses leçons :

Mais

Mais Bacchus irrité du pouvoir tyrannique  
Qu'exerçait en ces lieux cet enfant despotique,  
Prit querelle avec lui, se trouva le plus fort,  
Et soumit à ses loix l'Allemagne & le Nord:  
Or avant qu'on eût vu ces démêlés tragiques  
Gravés en lettres d'or dans les fastes Bacchiques,  
Le petit dieu nourri sous de plus doux climats  
N'avait pu supporter l'excès de nos frimats:  
Délicat, féble enfant, sous un léger plumage  
D'un habit incommode il ignorait l'usage:  
C'était au premier jour du plus froid des hivers  
Dont le ciel eût jamais affligé l'univers;  
D'épais & vastes bois aussi vieux que le monde  
Couvraient de toutes parts la campagne profonde,  
Mais envain sous les coups d'un fer lourd & tranchant  
Le chêne ou le sapin à grand bruit trébuchant  
Remplissait les foyers d'un feu pareil au nôtre,  
D'un côté l'on brûlait, on se glaçait d'un autre,  
On ne se chauffait pas; quelle incommodité  
Pour un enfant chéri que sa mère a gâté!  
Ose-t-il se flater que pour lui la nature  
Changera les saisons inconstante & parjure?  
Il se plaint, il gémit, & la triste Cypris  
Joint ses pleurs à ses pleurs & ses cris à ses cris;  
L'olym-

L'olympé en est ému, la terre & les cieux tremblent,  
 Aux pieds de Jupiter tous les dieux se rassemblent;  
 Il ne leur dit qu'un mot, mais le seul mot qu'il dit  
 Est de sa volonté l'irrévocable édit;  
 Il fait dans l'univers éclater son tonnerre,  
 Mercure fend la nuë & descend sur la terre,  
 Bientôt il a franchi la carrière du jour,  
 Il arrive, il aborde & Vénus & l'Amour.

Confident de Minerve, instruit, guidé par elle  
 Dans l'art où le potier l'eut depuis pour modèle,  
 Lui-même il en instruit le cortége amoureux,  
 Donne à chacun sa tâche & travaille avec eux:  
 Dans des paniers de jonc autour du domicile  
 Mille petits Amours vont enlever l'argile,  
 Tandis que du miroir d'un périlleux canal  
 Mille autres à l'envi rompent l'épais cristal;  
 Déjà la glace au feu se change en eau fluide,  
 Déjà l'argile ailleurs s'élève en pyramide,  
 Mais ces travaux encor d'un pénible succès  
 Ne font que le prélude & les premiers essais:  
 L'un remplit son carquois de l'onde préparée  
 Et la verse en riant sur l'argile altérée,  
 L'autre la pétrissant de ses doigts délicats  
 La réduit en carreaux mesurés au compas:

Du

Du messager des dieux la voix les encourage,  
 Il visite, il réforme, il polit leur ouvrage,  
 Et dès que par ses soins il le voit achevé  
 D'un ciment limoneux un four est élevé;  
 Là ces carreaux placés en peu de tems rougissent,  
 Dans le feu qui les cuit bientôt ils s'endurcissent,  
 Puis imbus de l'émail de deux métaux fondus  
 Par les mains de Mercure au four ils sont rendus;  
 C'est alors que ce dieu quoiqu'artisan novice  
 Jette les fondemens d'un solide édifice  
 En un coin près du lit & non loin du chevet  
 Où le fils de Vénus fait gémir le duvet.  
 Sur des appuis égaux rangés en double file  
 Un pavé cimenté de briques & d'argile  
 Couvre le double champ d'un long chassis quaré  
 Sous un rabot grossier avant tout préparé,  
 Et soudain d'autre terre avec art applanié  
 Elève une cloison de cent carreaux munie,  
 Qui du sommet au bas dans sa juste hauteur  
 De l'arc de Cupidon a trois fois la longueur;  
 L'édifice achevé reçoit sa couverture,  
 Il ne reste en ses flancs qu'une double ouverture  
 Par où les Jeux en foule & les Ris libertins  
 Y vont prendre à l'envi leurs ébats enfantins;

Mer-

Mercure les rappelle, à sa voix qu'ils connaissent  
 Eux tous non fans regret en foule ils reparaissent,  
 Le dieu compte avec soin cet effain vagabond,  
 Il remplit d'un bois sec l'édifice profond,  
 Un tison flamboiant arme son bras céleste,  
 Soudain le bûcher fume & les vents font le reste;  
 Bientôt l'ardeur du feu dans ce foier nouveau  
 Pénétrant de ses murs l'argile & le carreau  
 Fait succéder à l'air qu'exhalait la froidure  
 Un air dont la chaleur s'étend, augmente & dure;  
 Ainsi dans un instant l'Amour est transporté  
 De l'hiver au printems du printems à l'été:  
 Contre l'excès du froid tel fut l'heureux remède  
 Que daigna Jupiter envoyer à son aide,  
 Et de ce don du ciel si longtems après lui  
 Tout le peuple Germain use encor aujourd'hui.

Vous donc qui des frimats appréhendez l'offense  
 Soit pour vos vers éclos soit avant leur naissance,  
 Si le mûrier en feuille est prêt à les nourrir  
 Rien mieux que vos fourneaux ne peut les secourir;  
 Le feu d'un poële ardent en les faisant éclore  
 Les préservera seul dans leur frilleuse aurore,  
 Par cette égale ardeur tous ensemble naîtront,  
 Et nés tous à la fois, à la fois ils croîtront,

Tout

Toujours contemporains, la force & le courage  
 Les uniront encor au tems de leur ouvrage;  
 Et tels sont, ô Germains! les bienfaits peu connus  
 Que votre heureux climat doit au fils de Vénus.

Je fai qu'en d'autres lieux tels qu'aux rives du Tage  
 Où d'un poële brulant on ignore l'usage,  
 Le Bombyx naît sans peine en des lits échauffés  
 Par de menus brasiers dans l'airain étouffés;  
 Je fai, je fai qu'en France où le froid plus nuisible  
 De ces brasiers aux vers rend l'effet moins sensible,  
 Ainfi qu'au bord du Tage ils prolongent leurs jours  
 Encor qu'ils soient éclos par le même secours:  
 Mais ce qui sert à l'un quelquefois nuit à l'autre,  
 Ces climats éloignés sont différens du vôtre;  
 Ici le ver naissant au lever du Cancer  
 Dans son berceau souvent éprouve un jour d'hiver,  
 Là jamais du mûrier le renaissant feuillage  
 Du perfide Aquilon n'a ressenti la rage;  
 Je vous le dis encor, croiez en mon conseil,  
 Vos vers ne vivent point sous le même soleil;  
 Que les mûriers en feuille en réglent la naissance,  
 J'y consens, mais alors & dans leur tendre enfance  
 Fut-ce au cœur de l'été, s'ils font du froid atteints,  
 Ramenez la chaleur dans vos fourneaux éteints.

O

O qu'ils sont opulens ces fortunés rivages,  
 Où d'un hiver affreux ignorant les ravages  
 Le mûrier que sa sève incessamment nourrit  
 Renouvelle en tout tems la feuille qui périt !  
 Là sept fois tous les ans l'industriel reptile  
 Naît, file, meurt, renaît, & de son art utile  
 Sept fois ainsi par an enrichit ces climats :  
 Il est vrai que chez vous au retour des frimats  
 On voit de vos mûriers la feuille disparaître,  
 Aussi prompte à périr que tardive à renaître ;  
 Mais le premier feuillage à vos vers survivant  
 Ou pour le remplacer un second le suivant,  
 Je voudrais, s'il se peut, que l'aimable lignée  
 Naquit, filât, mourût, renaquit chaque année,  
 Et du moins tous les ans pour prix de vos travaux  
 Vous enrichît deux fois de ses présens nouveaux.

Mais quand le vermissseau fera prêt à vous rendre  
 Le retour espéré du foin qu'on vous vit prendre,  
 De ses stériles œux l'infructueux amas  
 Peut-être à vos désirs ne succédera pas ;  
 Hélas ! de mille & mille au point de leur aurore  
 On n'en voit trop souvent qu'un petit nombre éclore,  
 Soit que du vermissseau le germe préparé  
 Ne puisse s'y nourrir ou s'y trouve altéré :

Mais

Mais quoi! la tourterelle au fond de son bocage,  
 Le pigeon sous son toit, le serin dans sa cage,  
 Ces oiseaux jour & nuit couvent leurs propres œux,  
 Et voit-on des poussins éclore en chacun d'eux?  
 Si depuis deux moissons vos graines énervées  
 Par un pur artifice ont été conservées,  
 Venant à les couvrir dans un troisième été  
 Ne soiez point surpris de leur stérilité;  
 Tous les ans le Bombyx bornant sa destinée  
 Veut aussi tous les ans revivre en sa lignée;  
 En plus d'un lieu pourtant on a vu mille fois  
 Au sein d'un frais caveau dans le plus chaud des mois,  
 On a vu de l'insecte empêchant la naissance  
 Un fragile cristal captiver sa semence;  
 Mais quel en est le fruit? remise en liberté  
 On compte imprudemment sur sa fécondité,  
 Il est trop tard, la graine alors découragée  
 Vange par ses refus la nature outragée.  
 Je croirai si l'on veut, que ces œux impuissans  
 Sont de vos derniers vers les dons les plus récents;  
 Vous ignorez peut-être & je dois vous l'apprendre,  
 Vous ignorez qu'un ver cet insecte si tendre  
 Dégénère aisément sous un ciel étranger;  
 Tel & non moins souvent dans le plus beau verger  
 Un

Un arbufte éloigné du Gange ou de la Chîne  
 Regrette triftement fa première origine;  
 Quelque tems fes rameaux parés d'un fruit charmant  
 De ce nouveau féjour auront fait l'ornement,  
 Mais épuifant enfin les fources étrangères  
 D'où fon luxe empruntait ces beautés paffagères,  
 On voit de jour en jour leur éclat dépérir,  
 Et loin de fon climat il cefte de fleurir.

Si vous vous préparez une ample colonie  
 Qui foit de vers naiffans tous les ans rajeunie,  
 L'infecte abatardi peu propre à s'accoupler  
 Envain vous offrira des œux pour la peupler;  
 Et non moins vainement, pour remplacer les vôtres  
 Dans un pays lointain vous en cherchez d'autres,  
 Qui produits par des vers nourris au mûrier noir  
 N'auront qu'un fil groffier contraire à votre espoir:  
 Tels font ceux dont la France abonde en fes Cévènes,  
 A leur pâle couleur vous connaîtrez ces graines,  
 De l'orange ou de l'or leurs cocons ont l'éclat,  
 Mais l'éclat fans mérite eft un honneur ingrat;  
 De ces brillans cocons l'apparence eft trompeufe,  
 Ne vous arrêtez point à leur beauté pompeufe,  
 Examinez-les mieux, touchez, pefez-les tous,  
 Très peu pressés de foje ils font legers & mous:

Ainf

Ainsi sous leur drap d'or & leur perruque blonde  
 Souvent de vains mortels en imposent au monde,  
 Qui mis dans la balance avec tout leur encens  
 Paraîtraient bien légers vis à vis du bon sens:  
 En Espagne, à Milan, à Bologne, en Sicile  
 Des plus précieux vers naît la graine fertile,  
 Qui plus durable aussi dans sa fécondité  
 Ne commence à déchoir qu'en son cinquième été;  
 Sa petitesse extrême & sa couleur obscure  
 En feront aisément distinguer la figure,  
 Ses vermisseaux naissans font d'autant plus nombreux  
 Que chaque œuf en grosseur le cède aux autres œux,  
 Le poids de leurs cocons, leur dureté sensible  
 D'un filage abondant est la marque infailible,  
 On connaît sa finesse à leur couleur de chair,  
 Et plus à leur blancheur dernier effort du ver:  
 Vous craindrez (je l'ai dit) une main peu fidelle,  
 Mais soiez assuré que la graine est nouvelle,  
 Si l'œuf pris au hazard & sous l'ongle écrasé  
 Pétille, y rend son germe & l'en laisse arrosé;  
 Le succès peu flateur qui suivra cette épreuve  
 Marquera faiblement que la graine était neuve:  
 J'entens, vos premiers vers toujours presqu'inféconds  
 Ne vous donneront pas d'innombrables cocons,

Il est vrai, mais voyez les premiers Argonautes  
 Qui de l'Inde inconnuë allaient chercher les côtes,  
 En ont-ils rapporté les immenses trésors  
 Que leurs enfans depuis ont cueillis sur ces bords ?  
 Ne perdez point courage, une moisson certaine  
 Dès le second été naîtra de votre graine,  
 Mais vous ferez exact pour augmenter vos vers  
 A la renouveler de cinq en cinq hivers.

Après tout, si du ciel l'implacable colère  
 Condannait le Bombyx à perdre la lumière,  
 Si sa race en tous lieux périssait sans retour,  
 Sauriez-vous trouver l'art de lui rendre le jour ?

Oui, pour en réparer la perte déplorable,  
 Apprenez nourriciers un secret admirable ;  
 Je vous dirai comment un fang tout-corrompu  
 Rendit à l'univers cet insecte perdu,  
 Dans ce siècle incrédule on aura peine à croire  
 D'un fait si peu connu la véritable histoire.

Au delà de ces bords où deux larges canaux  
 Du Gange au fein des mers précipitent les eaux,  
 S'élève avec orgueil sur la plaine écumeuse  
 La riche Malaca terre antique & fameuse ;  
 Son or lui fit donner des noms plus fastueux,  
 Mais le nom de sa nymphe à prévalu sur eux :

C'est

C'est là qu'en ses forêts la dryade a sans cesse  
 De l'immortelle Hébé la brillante jeunesse,  
 Et respire en tout tems ce parfum précieux  
 Que l'ambrosie exhale à la table des dieux :  
 Dans ce charmant séjour les nymphes avec joie  
 Moissonnaient tous les ans les dons du ver à soie,  
 Et là paissaient aussi d'innombrables troupeaux  
 Sur l'éternel émail des prés & des côteaux ;  
 Pan qui les protégeait, aux bergers de sa suite  
 En avait confié les soins & la conduite,  
 Mais un jour Pan lui-même entendit les regrets  
 Dont ces tristes bergers remplissaient les forêts.

„O Pan ! s'écriaient-ils, hélas ! sur nos rivages  
 „Qui voudra désormais t'adresser ses hommages ?  
 „Objets infortunés du mépris des humains,  
 „Nous quittons la houlette inutile en nos mains ;  
 „C'est envain qu'un bélier à la laine dorée  
 „Obtint le premier rang dans la zone éthérée,  
 „Et qu'à travers les mers l'intrépide Jason  
 „Si loin de sa patrie en chercha la toison ;  
 „C'est envain que le ciel d'une main bienfaisante  
 „Abandonne aux humains la brebis complaisante,  
 „Leur offre avec sa laine, & sa graisse & sa peau,  
 „Les nourrit de sa chair & de son lait nouveau :

B 2

„O

„O que de biens ravis aux peuples de la terre  
 „S'il les avait privés d'un don si salutaire  
 „Cependant ces ingrats loin d'en sentir le prix  
 „N'ont pas honte aujourd'hui de l'avoir en mépris,  
 „Osent lui préférer le plus chétif insecte,  
 „Un rebut du néant, une chenille abjecte;  
 „Il est vrai que sa soie employée au travail  
 „Est comparable au fil de ton laineux bétail,  
 „Mais autant que le cédre est préférable au lierre,  
 „Le riz au gland des bois, & le marbre à la pierre,  
 „Autant & plus encor nos précieux agneaux  
 „Par leur utilité surpassent leurs maigreaux:  
 „Infortunés bergers! après un tel outrage  
 „Conduisez vos troupeaux au lointain paturage,  
 „Engraissez nuit & jour des fillons amaigris,  
 „Voilà de vos travaux le salaire & le prix!  
 „O toi sacré témoin de notre exactitude,  
 „Pour punir l'univers de son ingratitude  
 „Dieu Pan, à ta vengeance il faut l'abandonner,  
 „Périssent nos brebis! vien les exterminer!  
 „C'est par un châtement si juste & si sévère  
 „Qu'on apprendra peut-être à craindre ta colère,  
 „A regretter tes dons, à les négliger moins,  
 „Et du pâtre rustique à protéger les foins.

Ils dirent: le dieu Pan en soupira de honte,  
 Son courroux fut terrible & la vengeance prompt.  
 De tout tems les bergers cachés dans les forêts  
 Ont des enchantemens pratiqué les secrets;  
 C'est par là que Mœris rappella de la ville  
 Le fugitif amant de la belle Amarylle,  
 Que la lune à sa voix se détachait du ciel,  
 Qu'il changeait à son gré l'onde ou le lait en miel,  
 Transportait les guerets au sommet des montagnes,  
 Et sous la peau d'un loup effrayait les campagnes;  
 On trouve encor, dit-on, ses disciples chez nous,  
 Mais le dieu Pan son maître en savait plus qu'eux tous.

Les faunes dispersés dans tout le voisinage  
 S'assemblent par son ordre au centre d'un bocage,  
 Debout sur le gazon il est au milieu d'eux,  
 Le front ceint de vervaine & le regard hideux:  
 Sur un lugubre autel il verse l'eau lustrale,  
 Dans un brasier fumant il jette l'encens male,  
 Et portant en ses mains l'image du Bombyx  
 Il invoque à grands cris les puissances du Styx,  
 Le farouche Pluton, Proserpine, Mégère,  
 Et la parque implacable & le triple Cerbère;  
 Sa redoutable voix pénètre les enfers,  
 Il tonne, un voile épais obscurcit l'univers,

Alors

Alors d'un fil de laine étroitement nouée  
 La magique effigie à la flamme est vouée,  
 Et le bois retentit de ces horribles mots,  
*Ainsi soient consumés tous ces vils animaux!*

O vengeance inouïe! ô détestable audace!  
 Partout dans la contrée & le ver & sa race  
 Du charme meurtrier joiets infortunés  
 Dans le fein de la mort soudain sont entraînés:  
 Avec moins de fureur le fougueux vent d'automne  
 Abat dans un verger les présens de Pomone,  
 L'oiseleur en ses rets voit tomber moins d'oiseaux,  
 Et l'heureux moissonneur moins d'épis sous sa faux!

Malacé dans ces lieux à sa douleur en proie,  
 Depuis ce jour fatal pleurant le ver à soie  
 Ne voit qu'à regret le mûrier fleurissant  
 Repouffer tous les mois un feuillage récent:  
 L'aimable Malacé des nymphes de son île  
 Était la plus sensible au trépas du reptile,  
 Car on dit qu'autrefois la déesse d'Eryx  
 Avait daigné l'instruire à nourrir le Bombyx;  
 Et bien que des sylvains elle fût abhorrée  
 De l'un d'eux en secret elle était adorée;  
 Il la surprit un jour sous un berceau de fleurs,  
 Les cheveux négligés, les yeux noyés de pleurs,

Dans un valon défert confident de fa plainte  
 Elle épanchait fon cœur fans réferve & fans crainte.

- „Quoi, j'ai vu, difait-elle en regrettant fes vers,  
 „Disparaître à jamais mes plaifirs les plus chers!  
 „J'ai perdu mon Bombyx! ce coup affreux m'accable,  
 „O fort! je reconnais ton courroux implacable,  
 „De ma gloire ennemi tu détruis mes autels!  
 „Je fuis abandonnée au mépris des mortels!  
 „Mes beaux jours font paffés! ah Vénus! ah ma mère!  
 „Daignes-tu prendre part à ma douleur amère?  
 „Mon malheur fut le tien, & ton honneur bleffé  
 „A réparer ma honte était intéreffé:  
 „O fort impitoiable! après ce meurtre horrible  
 „Poursuis, poursuis fur moi ta rigueur inflexible,  
 „Vien blanchir mes cheveux, couvre mon front de plis,  
 „Moiffonne de mon teint les rofes & les lis,  
 „Cruel, cruel achève un fi grand facrifce,  
 „Que mes plus doux attraits, que ma beauté périffe!  
 „J'ai perdu mon Bombyx, & fans fes dons charmans  
 „Quel cas ferais-je encor de ces vains agrémens?

Le fylvain l'écoutait, il paraît devant elle,  
 „Confolez-vous, dit-il, trop aimable immortelle,  
 „Le ciel m'en eft témoin, je le jure en ce jour,  
 „Vous allez éprouver jufqu' où va mon amour;

„Je

„Je fai de vos douleurs la source malheureuse,  
 „Caché dans un buisson j'ai vu la scène affreuse,  
 „Nos faunes ont détruit vos vermicieux chéris  
 „Pour vanger leurs troupeaux en bute à vos mépris,  
 „Mais du sein d'un troupeau sortira la victime  
 „Qui doit vous vanger d'eux & réparer leur crime,  
 „Et pour expier même un attentat si grand  
 „Il faut dans le bercail la prendre au premier rang;  
 „On fait que le Bombyx périssant dans votre ile,  
 „Du précieux mûrier la dépouille inutile  
 „A servi déformais de pâture au bétail,  
 „Nymphes pardonnez-moi cet importun détail;  
 „L'aurore a trente fois ouvert les bergeries,  
 „Depuis que d'un taureau qui régné en ces prairies  
 „La plus chère compagne a vu finir ses jours  
 „En donnant la naissance au fruit de ses amours;  
 „Il marche déjà seul, le sexe de son père  
 „Est joint en sa figure aux charmes de sa mère,  
 „Et c'est lui qui sans cesse à mes soins confié,  
 „Pour vous dans douze jours fera sacrifié;  
 „Du moment qu'il nâquit il habite une crèche  
 „Construite exprès pour lui, petite, obscure & sèche,  
 „Où d'eau, d'herbe & de lait privé soigneusement  
 „La feuille des mûriers est son seul aliment.

C'est ainsi qu'effuyant les pleurs de sa maitresse  
 Il lui marque à la fois son zèle & sa tendresse ;  
 Enfin le jour arrive où l'amant empressé  
 Court remplir sa promesse aux yeux de Malacé,  
 De son toit ténébreux la victime est ravie,  
 Par cent coups de massüë arrachée à la vie  
 Elle tombe, elle expire, & le sein d'un caveau  
 Devient en ce moment son utile tombeau :  
 O prodige! bientôt de ses côtes infectes  
 De son sang corrompu naît un essain d'infectes,  
 Animaux fainéans qui dans l'oïsveté  
 Passent de la paresse à la captivité,  
 Mais de la prison même où l'insecte s'exile  
 S'échape un ver ailé dont la semence utile  
 Fait éclore en son tems le ver laborieux  
 Qui nourri de feuillage ourdit le fil soieux.

Tel est, ô nouricier, le secret efficace  
 D'en pouvoir au besoin ressusciter la race ;  
 Mais n'appréhendez pas que dans tout l'univers  
 On éprouve jamais un si triste revers,  
 Toujours dans quelque lieu que l'insecte périsse  
 On le remplacera sans user d'artifice,  
 Car plutôt tous les morts repasseront le Styx  
 Avant que l'univers ait perdu le Bombyx :  
 On

On a vu mille fois une effroiable peste  
 Infecter nos cités de son venin funeste,  
 Les humains étaient tous menacés du trépas,  
 Mais de ce mal affreux tous ne périssaient pas:  
 De l'avidé Arachné la mouche est la pâture,  
 Partout l'individu périt dans la nature,  
 Mais l'espèce partout n'en subsiste pas moins,  
 Elle seule a du ciel pu mériter les soins.

Au moment toutefois de couvrir votre infecte  
 Il est bon d'éprouver sa semence suspecte,  
 Plongez-la dans le vin, l'œuf stérile & léger  
 Toujours dans la liqueur est prompt à surnager,  
 Et content de devoir à cette expérience  
 Ceux qui sont par leur poids dignes de préférence,  
 Aux rayons du soleil séchez ces œux pesans;  
 Cependant du nectar les esprits bienfaisans  
 Du vermisseau naissant excitent le courage,  
 Animent sa vigueur dans le cours de son âge,  
 Lui font hâter sa tâche, & rendent plus féconds  
 Les présens de sa graine & ceux de ses cocons;  
 Trop heureux au sortir du sein de la nature  
 S'il trouve à point nommé sa propre nourriture!

FIN DU PREMIER LIVRE.



SUJET

## S U J E T D U L I V R E I I .

Ce second Livre traite de la culture du mûrier, depuis le moment qu'on en sème la graine dans la pépinière, jusqu'aux premières façons qu'on donne au jeune plant dans la bâtardière.

\* \* \* \* \*

## LE BOMBYX.

## LIVRE SECOND.

C'est pour nourrir vos vers au lever des Gémeaux  
 Que l'arbre de Thisbé reverdit ses rameaux ;  
 Allez dans les valons, visitez les montagnes,  
 Parcourez les vergers, les bois & les campagnes,  
 Là partout il n'est rien du cèdre au coudrier  
 Qui pour l'utilité soit égal au mûrier ;  
 Son feuillage abondant n'est pas seul sa richesse,  
 La mère a dans son sein l'espoir de son espèce,  
 Et ce fruit sans apprêt, exquis, appétissant  
 Vous présente au besoin son jus rafraichissant ;  
 Le poulet, le faisan, l'aiment dans leur demeure,  
 Leur chair en est toujours & plus grasse & meilleure,  
 Mais

Mais pour nourrir le ver si l'arbre est cultivé  
 Le fruit avec sa feuille est trop tôt enlevé;  
 Des caprices de l'art son bois est fusceptible,  
 L'ouvrage en est durable & presque incorruptible,  
 L'excès de ses rameaux tous les ans abattu  
 De l'osier & du saule a l'utile vertu,  
 Et ces mêmes rameaux qu'au mûrier blanc on coupe  
 Cachent sous leur écorce une docile étoupe,  
 Qui réduite au roüet en fil plus ou moins fin  
 Supplérait au défaut & du chanvre & du lin;  
 Vulcain fit, toujours cas d'un bois si combustible,  
 Même on dit qu'aux humains le premier feu visible  
 Fut le feu qui fortit des bras d'un vieux mûrier  
 Par les vents furieux heurté contre un laurier;  
 Mais de tous ses trésors le plus grand est sa feuille,  
 Salulaire aliment que le Bombyx y cueille,  
 Pour enrichir son maître & l'artiste à son tour  
 Des tributs que leur paye & la ville & la cour.

Songez donc de bonne heure avant qu'il ait dû naître  
 A trouver des mûriers dont vous soiez le maître,  
 Tirant du plant d'autrui le feuillage à grands frais  
 Iriez-vous sans raison trahir vos intérêts?  
 Pour nourrir le Bombyx avec plus d'avantage  
 Il faut que vous sachiez cultiver un plantage;

C'est

C'est de cet art nouveau que je vai dans ces vers  
 Tracer les élémens & les secrets divers;  
 Vous apprendrez... que dis-je! excusez cet outrage  
 Vous qui n'êtes point fait pour un pénible ouvrage,  
 Sexe trop délicat à qui mille plaisirs  
 Ne coûteront jamais que de légers désirs;  
 Non, ce n'est point à vous que ma muse s'explique,  
 C'est à ces artisans qu'occupe un soin rustique,  
 Et pour qui leur compagne au retour du travail  
 Prépare à peu de frais le serpolet & l'ail;  
 Attentive à ma voix leur oreille sauvage  
 Du Parnasse aisément concevra le langage,  
 Je leur enseignerai par d'utiles leçons  
 A donner au mûrier ses diverses façons;  
 Vous cependant beau sexe, objet de mes pensées,  
 Encor que ces leçons ne vous soient pas tracées,  
 Daignez vous-même aussi les flater d'un regard,  
 Peut-être qu'employant les secrets de mon art  
 J'y saurai ménager quelque tendre peinture  
 Pour en faire à vos yeux agréer la lecture.  
 Celui qui du Bombyx créa l'utile instinct  
 Forma chaque arbrisseau sous un sexe distinct,  
 Les mûriers dans Eden plantés sans intervalle  
 Se prêtaient l'un à l'autre une ombre conjugale,  
 Et

Et portaient sur leur front des signes apparens  
 Qui se faisoient distinguer leurs sexes différens:  
 Le tems au pied léger qui flétrit & ravage  
 Ces roses & ces lis que montre un beau visage,  
 Et non moins que le tems, les climats empruntés  
 Où furent tant de fois les mûriers transplantés,  
 Variant leur espèce au gré de cent caprices.  
 N'ont pu pourtant encor altérer ces indices.

L'un d'eux solide & fort dans le bois qu'il produit,  
 Plus obscur en sa feuille & plus grand en son fruit  
 Montre sensiblement que jadis en partage  
 Du sexe vigoureux il obtint l'avantage;  
 Ses mûres quelquefois par leur rare agrément  
 A la table des dieux ont servi d'ornement,  
 On voit dans leur couleur la pourpre ou l'hyacinthe,  
 Et pour tout dire enfin son écorce en est teinte.

L'autre aux dons naturels du sexe délicat  
 Joint aussi les défauts dont l'accuse un ingrat:  
 Son tendre & féble bois est l'image fidelle  
 Et du tempérament & du cœur d'une belle;  
 Plus précoce à fleurir, plus facile à germer,  
 C'est le sexe hâtif en sa saison d'aimer;  
 Le blanc de son écorce inconnu dans son mâle,  
 C'est le fatin d'un sein que respecte le hâle;

Quoi

Quoi de plus? son feuillage apprête au ver naissant  
 Vn lait délicieux, fécond & nourrissant;  
 Mais ses fruits sont menus, & leur fadeur extrême  
 Répugne en peu de tems au plus affamé même,  
 Portrait des prompts dégouts & des plaisirs trop courts  
 Qui volent sur les pas des plus tendres amours;  
 Le mûrier mâle enfin pour compagne & jumelle  
 N'eut longtems sous les cieus que ce mûrier femelle,  
 Et seul en son espèce un si bel arbrisseau  
 Pour colorer ses fruits n'avait qu'un seul pinceau,  
 Nul autre qu'un fruit blanc ne naissait sur sa tige,  
 Mais depuis que l'Amour par un divin prodige  
 Du sang de deux amans l'eût teint avec douleur,  
 L'espèce en devint triple ainsi que la couleur,

O vous jeunes beautés retenez cette histoire,  
 Le sujet en est triste & digne de mémoire;  
 Surtout n'allez jamais dans un lieu dérobbé  
 Chercher imprudemment le destin de Thisbé;  
 Et vous dont le pinceau conduit par la nature  
 En fut tracer jadis l'immortelle peinture,  
 O muse de Sulmone enflammez mon esprit,  
 Ou plutôt prêtez-moi votre propre récit.  
 Dans la vaste cité dont le circuit antique  
 Fut par Sémiramis enceint d'un mur de brique,

Habi-

Habitaient autrefois sous deux toits contigus  
 Deux cœurs les plus unis que l'orient eût vus;  
 Pyrame était l'amant, & Thisbé son amante,  
 Pyrame jeune & beau, Thisbé jeune & charmante,  
 Voisins dès leurs naissances ils se virent tous deux,  
 De leurs cœurs l'amitié forma les premiers nœuds,  
 Et ce premier penchant s'augmentant avec l'âge  
 L'amour à l'amitié yint prêter son langage,  
 Leur ardeur crût encor, mais des parens cruels  
 Traversèrent le cours de leurs feux mutuels,  
 L'intérêt si souvent fatal à l'hyménée  
 L'intérêt empêcha d'unir leur destinée;  
 Par des jeux éloquens ou de l'œil ou des mains  
 Ils trompaient quelquefois leurs censeurs inhumains,  
 Mais ce féble secours pouvait-il leur suffire  
 Pour mille & mille riens qu'ils avaient à se dire?

Le jour en un endroit traversait la cloison  
 D'un mur qui séparait l'une & l'autre maison,  
 On dit que l'architecte au tems de leur structure  
 Avait là sans dessein laissé cette ouverture,  
 Depuis un siècle entier (tant l'œil était trompé)  
 Aux plus perçans regards elle avait échapé,  
 Mais aux yeux de l'Amour quel objet n'est sensible?  
 Vous vîtes les premiers cet endroit invisible?

Amans,

Amans, c'était par là qu'exprimant vos desirs  
Vous mêliez votre voix à vos tendres soupirs;  
Cent fois ce mur discret fut témoin de leurs peines,  
C'est là qu'ils gémissaient des rigueurs de leurs chaines,  
Cependant quand la nuit les tirait de ce lieu,  
Forcés de se quitter après un triste adieu,  
Tous deux collant au mur & leur bouche & leur ame  
Y semaient à l'envi des baisers tout de flamme;  
Tels étaient chaque jour les plaisirs les plus doux  
Qu'à ces jeunes amans offrait ce rendez-vous,  
Le matin pour s'y rendre ils prévenaient l'aurore,  
Et le soir trop hâté les y trouvait encore.

Un jour qu'à la cloison aiant porté leurs pas  
De leur commun malheur ils se plaignaient tout bas,  
L'amour fit tout à coup succéder à leurs plaintes  
Le désir d'échaper à ces dures contraintes.

„Dès ce soir, dit Pyrame, aussitôt que la nuit  
„Partout dans la cité fera cesser le bruit,  
„Thisbé dérobe toi du lieu qui t'emprisonne,  
„Tu pourras aisément sortir de Babylone,  
„Nous nous rendrons tous deux au tombeau de Ninus,  
„La place & les chemins te sont assez connus,  
„Tu ne saurais errer, non loin du mausolée  
„Aux bords d'une fontaine écartée, isolée,  
„S'é-

„S'élève un grand mûrier de fruits blancs tout couvert,  
 „Nous aurons sous sa feuille un toit libre & désert.  
 Thisbé prêtait l'oreille, & non moins que Pyrame  
 L'amour parlait lui-même & parlait à son ame,  
 Elle y consent: le jour au gré des deux amans  
 Ce jour trop ennuyeux parut durer mille ans;  
 Enfin dès que la nuit bannissant la lumière  
 Aux oiseaux des forêts eût fermé la paupière,  
 Thisbé qui d'un réduit guettait du coin de l'œil  
 De sa porte entr'ouverte osa franchir le seuil,  
 Pressant ses pas dans l'ombre & voilant son visage  
 Courut au rendez-vous, s'assit sous le feuillage;  
 Dans ce lieu reculé toute autre aurait eu peur,  
 Mais l'amour inspirait de l'audace à son cœur.

Cependant à ses yeux un lion se présente,  
 Monstre affreux tout fouillé d'une écume sanglante!  
 Des taureaux égorgés ont assouvi sa faim,  
 Il cherche à s'abreuver dans le ruisseau prochain;  
 Aux rayons argentés de la lune nouvelle  
 Du plus loin que Thisbé le voit approcher d'elle,  
 Fuyant d'un pied tremblant au sommet d'un rocher  
 Le cœur faisi d'effroi Thisbé va s'y cacher;  
 Mais tandis qu'en courant l'aimable fugitive  
 De la fontaine au monstre abandonne la rive,

Le rézeau qui couvrait ses timides appas  
 Triste jôiet des vents reste loin sur ses pas,  
 Le lion s'en faïsit, le trainc, le déchire,  
 Et l'aiant teint de sang aux forêts se retire.

Bien moins prompt que Thisbé Pyrame arrive alors,  
 Il s'avance au ruisseau, voit partout sur ses bords  
 Les pas du monstre affreux empreints dans la poussière  
 A cet aspect il tremble, & recule en arrière ;  
 Mais plus loin découvrant le voile ensanglanté,  
 „Tu perdras deux amans, dit-il épouvanté,  
 „O nuit ! de mon trépas sa mort sera suivie,  
 „Hélas ! vous méritiez une plus longue vie  
 „Thisbé, j'en suis coupable, oui c'est moi malheureux,  
 „Qui vous aiant prescrit un lieu si dangereux  
 „Dans un tems où du jour la campagne est privée  
 „Ai manqué de m'y rendre avant votre arrivée ;  
 „Farouches habitans de ce triste séjour,  
 „Venez ô lionceaux m'égorger à mon tour !  
 „Que dis-je ? lâche amant à qui la mort est duë  
 „Tu peus la désirer, & tu l'as attenduë !

Il relève à ces mots le rézeau tout sanglant,  
 Et le porte en pleurant au pied du mûrier blanc ;  
 Cet objet lui retrace une amante & ses charmes,  
 Il le couvre à la fois de baisers & de larmes ;

En-

Enfin lui consacrant son dernier entretien,  
 Reçois, dit-il, mon sang pour le mêler au sien!  
 Dans ses flancs aussitôt il plonge un fer funeste,  
 Trop lent à lui ravir la clarté qu'il déteste;  
 Son sang de tous côtés s'élançe à gros bouillons,  
 Tel qu'une eau jaillissante au sortir de ses plombs,  
 Le mûrier sur sa tige en reçoit une atteinte,  
 Et non moins que son fruit sa racine en est teinte.

A l'instant Thisbé vient malgré tout son effroi,  
 Et craint que son amant n'ait douté de sa foi;  
 De ses pas malheureux la trace si récente  
 Fait voler après lui son ame, impatiente  
 De lui conter au long dès qu'il aura paru  
 L'incroyable péril qu'elle a pour lui couru;  
 A l'aspect du mûrier Thisbé se croit déçue  
 Remarquant la couleur que son fruit a reçue,  
 Dans ce doute à ses pieds fixant un œil errant  
 Elle frémit d'y voir un mortel expirant,  
 Mais dans ce moribond reconnaissant Pyrame,  
 Pyrame, son amant, & l'objet de sa flamme;  
 O trouble! ô désespoir! Thisbé de ses sanglots  
 De ses cris redoublés fait gémir les échos,  
 S'arrache les cheveux, sur son amant se panche,  
 Mêlé un torrent de pleurs à son sang qu'elle étanche,

Et

Et lui dit en pressant son visage glacé,

„Pyrame! cher Pyrame! hélas! qui t'a blessé?

„Pyrame! réponds-moi, c'est Thisbé qui t'appelle,

„C'est ta chère Thisbé, tourne les yeux vers elle!

Au doux nom de Thisbé Pyrame ouvre les yeux,

Et soudain les referme à la clarté des cieux;

Du sujet de sa mort alors toute occupée

Thisbé près de son voile aperçoit une épée,

„C'est la sienne! ah, c'est toi, c'est ton fatal amour

„Dit-elle, c'est ta main qui t'a ravi le jour!

„Tu m'aimas je le vois, tu verras que je t'aime,

„Oui, mon amour au tien va m'immoler moi-même,

„Dans la nuit du tombeau je me rejoinds à toi,

„J'expierai le trépas que tu subis pour moi,

„La mort seule eût mis fin à nos communes flammes,

„Loin de nous séparer elle unira nos ames,

„Attends-moi donc! ô vous fous qui gît mon amant,

„Vous qui nous couvrirez tous deux dans un moment,

„Puissent vos fruits constans transmettre à tous les ages

„De son sang & du mien d'éternels témoignages!

Elle dit, & le glaive armant sa féble main

D'un coup mortel & prompt lui déchira le sein,

L'arbre du double sang forti de leurs blessûres

Déformais tous les ans teignit deux fois ses mûres:

De

Delà vient que ce fruit d'abord rouge en naissant  
 Dans un tems assez court noircit en mûrissant;  
 Et delà vient aussi ce singulier prodige,  
 Que du mûrier femelle uniforme en sa tige,  
 Semblable en son écorce, en sa feuille pareil,  
 Ici le fruit est blanc, là noir, & là vermeil,  
 L'un conservant encor sa blancheur primitive,  
 Les autres retraçant la couleur toujours vive  
 Du sang des deux amans ainsi qu'il fut versé,  
 L'un d'abord seul & clair, l'autre double & foncé.

Vous donc ô jardinier, qui formant un plantage  
 Cherchez des mûriers blancs le plus exquis feuillage,  
 C'est de l'arbre au fruit noir que le ver allaité  
 Doit produire une soie admirable en beauté;  
 Il est bon cependant d'y joindre les deux autres,  
 Afin qu'un triple fil forti de tous les vôtres  
 Puisse sans rien devoir à l'étranger jaloux  
 Satisfaire à la fois tous les différens goûts.

De ces mûriers chez vous si la race était rare,  
 N'allez pas la chercher sur les bords du Tanare,  
 Le bienaimé Louis plus près de vos climats  
 Ce monarque vous l'offre en ses riches états.

Ce fut là qu'autrefois utile à sa patrie  
 Un Français l'apporta du fond de l'Italie.

Quand

Quand son roi Charles-huit peu touché des mûriers  
 N'y songeait à cueillir que de sanglans lauriers:  
 Non loin du Rubion le Dauphiné fertile  
 A l'arbusste étranger offrit un fûr azile,  
 Mais bientôt dans leurs champs ses voisins envieux  
 Placèrent après lui cet arbre précieux;  
 Ces climats se flataient que leur température  
 Pût seule du mûrier seconder la culture,  
 Orgueilleux qu'ils étaient! on leur a bien fait voir  
 Qu'ils n'avaient pas sujet de vanter ce pouvoir.  
 Celui qui le premier eut la gloire & la joie  
 De montrer à sa cour l'éclat d'un bas de soie,  
 Henri-deux dans son parc fut aussi le premier  
 Qui de ces vains climats transplanta le mûrier;  
 Les nymphes du Verdon (si l'on ose le croire)  
 En portèrent envie aux nymphes de la Loire,  
 Et la Loire enrichie annonça dans son cours  
 L'effroi du Provençal & le bonheur de Tours.  
 Les trois derniers Valois élevés sur le trône  
 Virent peu les débats de la Loire & du Rhône,  
 Ces rois trop tôt ravis ou trop infortunés  
 De mille soins plus grands étaient importunés.  
 Bourbon leur succéda, monarque en qui la France  
 Avait non sans raison fondé son espérance,

Le

Le cœur de ses sujets fut son plus cher trésor,  
 Son ame avec son sang dans Louis vit encor;  
 L'invincible Bourbon à peine eut sur la terre  
 Eteint les noirs flambeaux d'une intestine guerre,  
 Qu'occupé tout entier au bonheur des Français  
 Déformais il compta ses jours par ses bienfaits;  
 Bientôt le mûrier blanc aux rives de la Seine  
 Transféré par ses soins fut cultivé sans peine,  
 Et le Bombyx au Louvre ayant un libre accès,  
 On y vit de tous deux l'incroyable succès;  
 Tours, Orléans, Lion, & ceux que l'Oise abreuve,  
 Dans ces lieux l'artisan guidé par cette épreuve,  
 En semant le mûrier, en couvant le Bombyx,  
 Sut donner la naissance à ce double Phénix;  
 Ce projet étonnant, ses promptes réussites  
 De l'empire des Lys franchirent les limites,  
 Le Belge en son climat, le Germain dans le sien  
 En fit l'essai lui-même & le fit aussi bien:  
 Telle est l'illustre époque, habitans de la Sprée,  
 Où de vos mûriers blancs la rive fut parée,  
 Et tel fut le pouvoir d'Henri, de ce grand roi,  
 Que chez l'étranger même on adopta sa loi:  
 O soleil! pour le prix de ce bienfait insigne  
 D'une éternelle vie un tel prince était digne,

Mais

Mais hélas! tu guidas le perfide assassins,  
 Le monstre furieux qui lui perça le sein.

Appelé par le sang pour monter à sa place  
 L'ainé de ses deux fils jeune espoir de sa race,  
 Trop jeune pour régner emprunta le secours  
 De celle à qui l'on dut le présent de ses jours;  
 Fille de Médicis la célèbre Marie  
 Nourrissait dans son cœur l'amour de sa patrie,  
 Le Français malheureux fut livré tour à tour  
 Au barbare appétit du tigre & du vautour;  
 Un Florentin, ministre audacieux & traître,  
 Persécuteur des grands, du peuple & de son maître,  
 Concini faisait voir au timon de l'état  
 Jusqu'où l'impunité peut porter l'attentat;  
 C'était envain qu'au Louvre inviolable azile  
 Le ver & le mûrier eussent leur domicile,  
 Du plus sage des rois le projet important  
 Fut par un étranger détruit en un instant.

„Jusqu'à quand souffre-t-on qu'un peuple mercenaire  
 „Néglige impunément son travail ordinaire?  
 „A quoi bon ces mûriers? que produiront ces vers?  
 „Prétend-t-on de leur fil enrichir l'univers?  
 „Au labourage instruit le Français le dédaigne,  
 „Mais non, au labourage il faut qu'on le contraigne;  
 „Pé-

C

„Périssent à jamais tous ces arts malheureux  
 „Qui ne font qu'introduire un luxe dangereux!

Il dit, & mille bras empressés à lui plaire  
 Courent exécuter cet ordre téméraire,  
 Trop dignes du tyran hélas! ces meurtriers  
 Détruirent partout les vers & les mûriers;  
 Jamais aux yeux des Grecs sous les remparts de Troie  
 L'impitoiable Achille acharné sur sa proie  
 D'autant de guerriers morts ne peupla les enfers  
 Qu'alors on vit périr de mûriers & de vers:  
 Concini triompha, la vile populace

N'applaudissait pas seule à sa brutale audace;  
 Son forfait d'un beau zèle empruntant les couleurs,  
 Dans ses ennemis même il trouva des flatteurs:  
 Etrange illusion! c'était à l'avarice  
 Que l'imposteur zélé faisait ce sacrifice;

Eh! ne savait-on pas que par d'obscurs détours  
 La Seine entrant dans l'Arne en grossissait le cours,  
 Qu'avidé ravisseur des trésors de la France  
 Ces trésors par ses mains passaient jusqu'à Florence,  
 Et qu'avec les Toscans uni par l'intérêt  
 Il faisait de leur foie un commerce secret?

Pour vanger vos mûriers de leur destin sinistre  
 Français, vous attendiez un plus digne ministre,

Par

Par le ciel à vos vœux ce sage fut offert,  
 Auguste avait Mécène & Louis eut Colbert;  
 Nourrison de Pallas Colbert par sa prudence  
 Dans l'empire des Lys ramena l'abondance,  
 Et rouvrant aux talens mille canaux taris  
 Présenta des trésors aux peuples appauvris;  
 Le Bombyx, rappelé fit leur plus chère étude,  
 Il ne se plaint plus de leur ingratitude,  
 Et dès-lors avec lui le mûrier retrouvé  
 Ne craignit plus le sort qu'il avait éprouvé.  
 Mais non, vous n'irez point sur leur plage lointaine  
 Du mûrier à prix d'or vous procurer la graine,  
 Votre législateur qui prévoit vos besoins  
 En a pris sur lui-même & les frais & les soins;  
 Que le ciel vous chérit en vous donnant un maître  
 Aimé si tendrement, & si digne de l'être!  
 Un roi qui n'a tout fait & ne fait tout encor  
 Que pour verser sur vous les dons du siecle d'or!  
 Un roi dont les talens .... où vai-je téméraire?  
 Non non, n'attendez pas que d'un pinceau vulgaire  
 J'ose brulant de zèle essayer ce portrait,  
 Contentons-nous d'user de son nouveau bienfait;  
 Si pourtant vous cueillez la mûre douce & tendre,  
 Je vous enseignerai les soins qu'il en faut prendre.

Tel qu'on vit autrefois un enfant nouveau-né  
 Dans le fond des forêts aux ours abandonné,  
 Loin d'un œil attentif aux besoins de son âge  
 Parmi ces animaux brouter l'herbe sauvage;  
 Tel est un grain léger par les vents emporté  
 Lorsqu'il tombe au hazard dans un champ écarté,  
 Là portant en son sein l'instrument de sa vie  
 Il germe & prend racine, il croît, se fortifie,  
 Produit dans les saisons & sa fleur & son fruit,  
 Remplit de ses rameaux un immense circuit,  
 Avec le tems enfin pouffant aux cieux sa tête  
 Sert aux plus grands oiseaux d'azile & de retraite.

Mais vous jardinier sage, élevant le mûrier  
 Ne le laissez pas naître en vil aventurier;  
 Dans leur maturité ses mûres vendangées  
 En un vase plein d'eau veulent être plongées,  
 Sous la main qui l'étraind ce fruit s'égraine & fond,  
 Le pépin par son poids se précipite au fond,  
 Là s'assemble un amas de semences sans nombre  
 Qu'au fortir du naufrage on fait sécher à l'ombre;  
 On les peut au besoin conserver deux hivers,  
 Et les transporter même au bout de l'univers.

N'allez pas cependant introduire au plantage  
 Le pépin d'un mûrier dont le fruit soit sauvage,

Tel

Tel qu'en ont de tout tems nourri jusqu'à ce jour  
 Vos antiques remparts & les champs d'alentour;  
 Autant que du verjus le picardan diffère,  
 Du picardan l'arbois, de l'arbois le madère,  
 Autant & plus encor en un point apparent  
 Du sauvage mûrier diffère un mûrier franc;  
 A l'aspect du feuillage on ne peut s'y méprendre,  
 L'un est frêle, âpre, dur, l'autre grand, doux & tendre,  
 Si donc le mûrier franc habite en vos vergers,  
 Préférez son pépin aux pépins étrangers.

Apprenez à connaître en quel tems on le sème,  
 Quels sont les lieux divers qu'il redoute ou qu'il aime,  
 Et comment sur la couche ainsi qu'en son berceau  
 D'une atteinte énemie on défend l'arbrisseau.

Longtems avant le jour où le cruel Alcide  
 Défola les vergers de la triple Hespéride,  
 Aréthuse & ses sœurs d'un aride desert  
 A former ces jardins essayaient de concert;  
 Mais ignorant les soins qu'exigeait la nature  
 Leurs mains se rebutaient d'une ingrate culture,  
 Un vigilant dragon ne gardait point encor  
 Le dépôt étranger des pommiers au fruit d'or;  
 Pour enrichir ces lieux d'un arbusste si rare,  
 C'est envain que la terre inculte & trop avare

Recevait des pépins qu'à grand prix tous les ans  
Produisaient les climats où l'on cueille l'encens,  
Ces pépins répandus dans un sable infertile  
Ne faisaient pour germer qu'un effort inutile,  
Ou s'il en germait un par hazard entre cent  
A peine il paraissait qu'il mourait en naissant,  
Ainsi l'on vit toujours leur espoir se détruire;  
Il ne fallait rien moins qu'un dieu pour les instruire,  
Un dieu? non, comme nous né du sang des mortels  
Ce fut à ses vertus qu'on dressa des autels;  
Fils, petit-fils de rois, devenu roi lui-même  
Sans craindre de flétrir l'éclat du diadème  
Il descendait du trône, & ses roiales mains  
A défricher la terre instruisaient les humains;  
D'aride qu'elle était il fut par son adresse  
Et la fertiliser & hâter sa paresse,  
Philosophe profond il connut le premier  
L'utilité d'un chaume infect & nourricier,  
Et lui-même inventa le rustique assemblage  
De tous ces instrumens propres au jardinage;  
Tel était Sterculus, que des peuples pieux  
Pour un bienfait si grand mirent au rang des dieux;  
Des filles d'Hespérus par ses leçons instruites  
Bientôt l'heureux plantage eut d'agréables suites;

Sur

Sur leur modèle donc dirigez vos essais,  
 Vous les verrez suivis d'un aussi prompt succès.

Soit que la violette en vos jardins fleurisse,  
 Soit que dans les guerets le blond épi mûrisse,  
 Je vois de votre part une égale raison  
 A prendre, pour semer, l'une ou l'autre saison;  
 D'une terre choisie & longtems préparée  
 Dressez une ample couche à l'abri de Borée,  
 Et qui dans son enclos n'ait à craindre aucun mal  
 D'un oiseau domestique ou d'un autre animal;  
 Là votre pépinière assise en assurance  
 Sera d'un plant fécond la plus chère espérance,  
 Et lorsqu'en plein été vous l'aurez vu lever  
 D'un soleil dangereux sachez le préserver,  
 Qu'un léger paillasson le couvre & le défende  
 Dans tous les tems du jour où l'ardeur est trop grande,  
 Mais aux pleurs de l'aurore il le faut exposer,  
 Et même en ses besoins exact à l'arroser,  
 De ces pompes d'airain d'un long col emmanchées  
 Faites pleuvoir des eaux par cent trous épanchées,  
 Et le sarcloir en main, d'un œil judicieux  
 Démélez y sans cesse un foin pernicieux.

O que ces vieux Romains instruits au jardinage  
 D'un arbre si fameux n'ont-ils connu l'usage!

Ils nous auraient appris sous quel aspect heureux  
 Nous dûssions aujourd'hui le semer d'après eux;  
 De la belle Erigone on eût choisi l'auspice,  
 Erigone aux mûriers aurait été propice,  
 Car le beau féxe eut droit de régler de tout tems  
 Et le goût des habits & celui des rubans:  
 Oui quand le dieu du jour aux deux tiers de l'année  
 Renouvelle avec elle un brillant hyménée,  
 Par un excès d'ardeur l'effet de son amour  
 Au germe du mûrier il peut hâter le jour;  
 Mais si semé trop tard le pépin ne bourgeonne  
 Que quand l'été qui fuit a fait place à l'automne,  
 Quelque soin qu'on en ait, trop prochains des frimats  
 Ces arbrisseaux naissans n'y résisteront pas.

Au retour du printems la jeune pépinière  
 Ira non sans regret peupler la bâtardière,  
 Il faut pour l'endurcir aux rigueurs du climat  
 Lui ravir de bonne heure un lait trop délicat:  
 Telle d'un fils de Mars l'espoir de sa patrie  
 Dans un dur élément la jeunesse nourrie  
 Lui rend facile & doux un travail obstiné  
 Que ne soutint jamais un jeune efféminé:  
 Cependant prenez garde en donnant à la plante  
 Une terre & plus vaste & bien moins excellente,

A ne la priver pas du nouvel aliment  
Qui doit contribuer à son accroissement.

Pour rendre ce terrain favorable au plantage  
Vous y ferez d'abord un profond labourage,  
Et si même à la couche il se trouve opposé  
Le travail du planteur en sera plus aisé.

Dans un de ces beaux jours où l'on sent sur la plaine  
Du zéphire amoureux couler la moite haleine,  
Tirez de leur berceau tous vos jeunes mûriers  
Et n'en détruisez point les membres nourriciers;  
Mais si par vos efforts leur racine est blessée  
Coupez, retranchez en la partie offensée,  
Otez ce chevelu dont l'amas transplanté  
Périt, & d'un arbufte altéré la fanté;  
Enfin il faut alors de peur qu'ils ne s'éventent,  
Il faut sans différer que ces arbres se plantent,  
Profonds d'un demi-pied, en quinconce allignés,  
Et deux fois moins profonds qu'en tout sens éloignés:  
Pour moi, qui loin des lieux où la cruelle envie  
Infulta trop longtems au repos de ma vie,  
Sous un ciel plus serain citoien plus heureux  
Ai trouvé parmi vous ma patrie & mes dieux;  
Si pour combler ses dons la fortune en partage  
M'eût donné les moiens de former un plantage,

J'y voudrais aligner d'innombrables mûriers  
 Dans cet ordre parfait qu'observent nos guerriers,  
 Lorsque dans l'appareil d'un exercice utile  
 Chaque foldat instruit se range sur sa file;  
 Mais si c'est trop pourtant espérer du destin,  
 Maître d'un humble toit & d'un petit jardin,  
 Content d'y cultiver & la pêche & la figue,  
 Aimant le bien public & détestant l'intrigue,  
 A vos heureux succès j'applaudirai toujours  
 Ravi d'y concourir par mes fébles secours.

La terre la plus douce & la moins endurcie  
 Est celle qu'on enlève à la superficie,  
 D'un arbrisseau planté sur ces terreaux legers  
 Bientôt le front altier régnera dans les airs;  
 Mais comme autour du pied un cuir étroit vous blesse,  
 Tel est pour la racine un terreau qui la presse;  
 Laissez-la donc à l'aise, en pleine liberté  
 Tout croît dans la nature avec facilité:  
 La plante ainsi dressée, au niveau de la terre  
 Achevez d'applanir le sillon qui l'enferme,  
 Et même peu touché de son luxe flatteur  
 Otez à ses rameaux quelques doigts de hauteur.

Vous avez jusqu'ici par la seule semence  
 Formé de vos mûriers un assemblage immense,

J'ai

J'ai prévu vos succès & j'en suis peu surpris,  
 Car enfin ce travail encor qu'il ait son prix  
 N'est pourtant après tout que le vulgaire ouvrage  
 Du moindre jardinier forti d'apprentissage :  
 Mais un pépin semé dans ses progrès est lent,  
 Nos jours sont trop bornés pour jouir d'un tel plant,  
 Et le brulant désir enfant de l'espérance  
 Fait souvent après lui naître l'impatience ;  
 Que vous seriez heureux si des moiens plus courts  
 Venaient dans ces besoins vous offrir leur secours !  
 Prêtez donc à ma voix une oreille attentive.

L'arbre qui croît le plus, l'herbe la plus chétive,  
 Toute plante en un mot dans son accroissement  
 Doit son être & sa vie au puissant instrument,  
 A cet agent secret qui ment & vivifie  
 Le fécond embryon qu'un pépin lui confie ;  
 Au moment qu'il agit, l'impatient fœtus  
 Ecarte du bourgeon les deux côtés fendus,  
 La racine est toujours la plus prompte à paraître,  
 Le tronc enté sur elle à son tour vient à naître,  
 Tous deux vont en croissant, l'un habitant des airs  
 Et l'autre condannée à la nuit des enfers :  
 Mais l'être qui du tronc s'étend à la racine  
 De fréquens rejettons y devient l'origine,

Et lui-même au contraire il fait enfaciner  
 Les bras rampans d'un sep qu'on a sù provigner:  
 Quoi, ce qui vit en bas au gré de la nature  
 A ce qui vit en haut est pareil en structure?  
 Oui, dans l'antique Egypte un Sage illuminé  
 Ainsi l'avait prédit à son siecle étonné:  
 Toute racine est donc un arbre véritable?  
 Tout arbre est donc racine? Oui le fait est palpable,  
 Oui, pour effectuer ce double changement  
 Il suffit à tous deux de changer d'élément:  
 Telle en un corps terrestre une ame prisonnière  
 Semble ne rien avoir de plus que la matière,  
 Qui s'arrachant enfin à sa captivité  
 Recouvre l'attribut de l'immortalité.

Lors donc que non content de votre pépinière  
 Vous cherchez à peupler une ample bâtardière,  
 S'il est quelques mûriers autour de vos hameaux,  
 Faites que leur racine enfante des rameaux,  
 Faites que leurs rameaux enfantent des racines,  
 De tous vos jardiniers loin d'ici les routines!

Par sa racine errante aisément un mûrier  
 En diverses façons peut se multiplier:  
 Si vous bornez vos vœux aux dons de la nature,  
 Content d'un rejetton qui naît à l'aventure,

Vous

Vous ne pourrez jamais au pied de ses aïeux  
 En recueillir assez pour faire un plant nombreux :  
 Avec plus d'avantage employant l'artifice  
 Je veux qu'à vos desirs la nature obéisse :  
 Plus un arbre est agé, plus il a de vigueur  
 Plus on voit sa racine augmenter en longueur,  
 On réduit en tronçons autant que l'art l'exige  
 Ces canaux nourriciers séparés de leur tige,  
 Et les tronçons plantés dans d'humides terreaux  
 Repoussent de leur sein des mûriers tout-nouveaux :  
 N'en est-ce point assez ? du mûrier qu'on retranche  
 Chaque tronçon peut même adopter une branche ;  
 Si par quelque revers l'un des deux ne périt,  
 Cet enfant adoptif aisément s'y nourrit :  
 Mais un mûrier sans doute est trop digne d'estime  
 Pour être d'un tel sort l'indiscrete victime ;  
 Allez dans les forêts, là d'un tronc abattu  
 Enlevant la racine éprouvez sa vertu ;  
 De l'orme ou du tilleul la racine inutile  
 En cette adoption sera la plus docile,  
 A leur défaut pourtant il suffit d'employer  
 Le hêtre ou le bouleau, le charme ou le noier.

On peut avec plus d'art & non moins de prodige  
 Du mûrier par ses bras multiplier la tige :

C'est un usage antique & partout embrassé  
 De coucher les provins dans le sein d'un fossé;  
 Leurs nœuds ont en dépôt une substance humide,  
 Du membre radical la matière y réside,  
 Et pour se procurer un facile aliment  
 N'attend que le concours du terrestre élément:  
 Qu'un timide planteur, qu'un jardinier vulgaire  
 Suive servilement cet usage ordinaire!  
 Pour vous, sans mépriser les jets aventuriers  
 Ou les plus bas rameaux du tronc de vos mûriers,  
 Je veux qu'entre vos mains ce principe admirable  
 Soit de mille secrets la source inépuisable.

Si jamais d'un torrent les flots impétueux  
 Tombant du haut des monts à replis tortueux  
 Viennent déraciner dans leurs affreux ravages  
 Un mûrier, l'ornement de vos premiers plantages,  
 Le malheur est toujours de quelque utilité,  
 Inhumez tout entier cet arbre déplanté,  
 Ses rameaux si nombreux bientôt prenant racine  
 D'autant d'arbres nouveaux deviendront l'origine:  
 Mais non, ce sacrifice est souvent onéreux,  
 Car enfin vous perdez un arbre vigoureux,  
 Et pour ensevelir cet énorme colosse  
 A peine un vaste champ suffirait à sa fosse;

Il vaut mieux des torrens évitant le courroux  
Chercher d'autres moiens aussi sûrs mais plus doux.  
De vos arbres taillés enterrant les coupures  
Vous vous procurerez mille & mille boutures;  
Abattu par vos mains le plus épais rameau  
S'affujettira même à ce destin nouveau:  
Si ce puissant secours ne fuffit point encore,  
Subdivifez les bras du tronc qui les déplore  
En autant de morceaux qu'ils montrent d'inter-nœuds,  
Vous aurez tout à coup un plantage nombreux:  
Enfin de vos rameaux ne rifquant point la vie,  
Voulez-vous à coup sûr contenter votre envie?  
Voulez-vous que du tronc fans être séparés  
Leurs canaux nourriciers y foient tout-préparés?  
Il faut que près des nœuds l'écorce foit fendue,  
Entourez-la de terre à l'arbre fufpenduë,  
La racine aufsitôt attirée au dehors  
Vient faifir cet appât, & régler vos efforts.

Dans ces cas différens tout l'objet de ma crainte  
Eft d'un terreau fatal la trop humide empreinte,  
Qui toujours importune à nos fujets plantés,  
Inondant à l'excès leurs pores dilatés  
Pourrit & prive enfin de leur ame intefline.  
La racine fans bois & le bois fans racine:

Il est contre ce mal un sûr préservatif,  
 Un baume végétal autant que nutritif;  
 Les pleurs du térébinthe & l'encens & la myrrhe,  
 L'aloës, le copal, le mastic & la cire,  
 La résine, la poix, & fondus & mêlés  
 Sont de ce baume exquis les suc's accumulés:  
 Appliqués trop ardens la plante en craint l'injure,  
 Après son onction plongez-la dans l'eau pure,  
 Et surtout empêchez exact à l'enterrer  
 Que le moindre délai ne la vienne altérer.

La bâtardière ainsi par vos mains achevée  
 N'a besoin désormais que d'être cultivée;  
 Bêchez, fardez, taillez, arrosez à propos,  
 Tout l'art de sa culture est compris dans ces mots:  
 Peut-être ignorez-vous quelle en soit l'importance?  
 Suffit-il aux humains d'avoir la subsistance?  
 Non sans doute, en ce point le bœuf ou l'éléphant  
 Pourrait à ses petits comparer votre enfant;  
 Oui père, oui si toi-même à ce point tu t'arrêtes,  
 Tu rendras tout au plus ton fils égal aux bêtes:  
 En veus-tu faire un homme? entre au fond de son cœur  
 Aux doux ménagemens alliant la rigueur  
 Vas y déraciner tous ses penchans aux vices,  
 Vas y de la vertu porter les eaux propices,

Et

Et bornant ses excès dans leur funeste cours  
 Aux loix de la raison asservi-le toujours.  
 Pour vous, ô jardinier enfant de la nature,  
 Vos sens du cœur humain ignorent la culture,  
 Mais vous savez combien font l'art & les travaux  
 Différer en beauté deux champs d'ailleurs égaux :  
 L'un de son maître oisif trahit la négligence,  
 Il ne présente aux yeux qu'une affreuse indigence,  
 Des ronces, des chardons, que nourrit en son sein  
 De ses sucz prodigués le coupable larcin :  
 L'autre sous une main qui n'est jamais oisive,  
 Récompense amplement celui qui le cultive,  
 Chargé de fruits exquis, de mille fleurs orné  
 Souvent il réunit dans un circuit borné  
 Des fécondes saisons, des régions fertiles  
 Les plus rares présens, les dons les plus utiles,  
 Tout ce que la nature a créé sous les cieux  
 De plus beau, de plus sain, de plus délicieux.  
 Je veux que tous les ans sous un bras mercenaire  
 Le tranchant d'un acier propre à fendre la terre  
 A vos mûriers repris donne un triple labour :  
 Mais n'allez pas d'abord creuser trop à l'entour,  
 De peur qu'en s'égarant le fer ne les mutile,  
 Tel on a vu des arts souvent le plus utile

Con-

Convertir par erreur un remède en poison  
 Et faire au prompt trépas céder la guérison  
 Vous pourrez sans danger dans le sein du plantage  
 Dès le second printems pénétrer davantage  
 Et toujours par degrez aller en augmentant  
 Selon que leur pied croît, s'affermir & s'étend.

Le grand, l'utile objet de ce travail pénible  
 Est de purger le champ d'un herbage nuisible  
 Il renâtra bientôt, mais dès qu'il se fait voir  
 Il faut encor vous-même y porter le farcloir,  
 On risque à le porter dans un gueret humide,  
 N'attendez pas qu'il pleuve, alors le sable aride  
 Presque sans résistance abandonne à vos doigts  
 Et la racine entière, & la tige à la fois.

Autant qu'est l'eau du ciel contraire à cet ouvrage,  
 Autant elle est d'ailleurs nécessaire au plantage;  
 J'ai vu non sans regret des plantages nouveaux  
 Dans l'ardente saison attendre envain les eaux,  
 Ciel, quel aspect affreux! tels sous Caton d'Utique  
 Périssaient les Romains dans les sables d'Afrique:  
 O vous pour qui j'écris, vous jardinier prudent,  
 Préservez vos mûriers d'un si triste accident;  
 Au défaut de la pluie, à la plante altérée  
 Que l'arrosoir présente une eau réitérée,

Mo-

Modérez - la pourtant, son excès dangereux  
 Infecterait le pied d'un arbre vigoureux,  
 Et même désormais avec plus de réserve  
 Dispensez aux mûriers une eau qui les énerve,  
 Ils en feront sevrés avec moins de danger  
 Lorsqu'en un fonds plus sec il faudra les loger.  
 Mais envain pensez - vous secondant la nature  
 Avoir de votre plant accompli la culture,  
 Si la serpette en main vous n'avez quelquefois  
 Déchargé l'arbrisseau d'un inutile bois;  
 A ce dernier travail le soleil est propice  
 Visitant le Taureau, les Gémeaux, l'Ecrevisse;  
 Si l'arbre est trop diffus il ne grandira pas,  
 Tranchez, n'épargnez point ses rameaux les plus bas,  
 Mais pour qu'au dernier tems le haut de sa verdure  
 Soit de sept à huit pieds astringé à la mesure,  
 Humiliez l'orgueil d'un jeune ambitieux  
 Qui porterait au ciel son front audacieux.

FIN DU SECOND LIVRE.



SUJET

---

 SUJET DU LIVRE III.

Ce troisième Livre traite encor de la culture du mûrier; il apprend les différentes manières de l'enter pour rendre sa feuille plus salutaire au ver à soie, & décrit les travaux, les soins & les attentions que cet arbre exige, soit lorsqu'on le transplante pour la seconde fois dans le terrain où il doit rester, soit après cette dernière transplantation.

\* \* \* \* \*

## LE BOMBYX,

## LIVRE TROISIEME.

**D**ans l'aimable contrée où serpente la Somme  
 Jadis en sa chaumière habitait un bon-homme,  
 Il vivait avec peine, & pourtant il vivait  
 Lui, sa femme & cinq fils d'un champ qu'il cultivait;  
 Ses fils devinrent grands, & souvent cette engeance  
 Est encor un malheur pire que l'indigence,  
 Mais ses pénibles soins, ses bienfaits plus heureux  
 Tombèrent par hazard dans des cœurs généreux;

L'ai-

L'ainé lui dit un jour au nom de tous ses frères,  
 „Vous êtes le plus digne & le meilleur des pères,  
 „En pouvons-nous douter sans être des ingrats?  
 „Vous nous nourrissez tous du travail de vos bras,  
 „Nous voions à regret votre tendresse extrême  
 „Pour nous donner du pain vous en priver vous-même,  
 „C'en est trop; que vos fils commencent dès ce jour  
 „A payer vos bontés d'un trop juste retour!  
 „Parvenus sous vos yeux à la fleur de leur âge,  
 „Instruits par votre exemple au plus pénible ouvrage  
 „Dans les champs d'alentour ils se disperferont,  
 „Et de leur gain commun ils vous enrichiront:  
 Il dit, & le vieillard vécut dans l'abondance.

Rare exemple d'amour & de reconnaissance!

Il renferme pour vous un précepte excellent,  
 Planteur, si vous cherchez à vous rendre opulent,  
 C'est peu que vous ayez une ample bâtardière  
 D'arbrisseaux alignés dans sa surface entière  
 Et de trois demi-pieds en tout sens espacés,  
 Que vous produiraient-ils l'un sur l'autre entassés?  
 Je veux que vos mûriers chéris des destinées  
 Dans ce premier plantage accrus en deux années,  
 Pour vous dédommager du soin de les nourrir  
 Passent au dernier lieu qui les verra fleurir.

Les

Les uns sans les enter à leur gré les transplantent,  
 Les autres suivant l'art utilement les entent,  
 Et par là leurs terrains se trouvent enrichis  
 D'un peuple d'arbrisseaux de bonne heure affranchis.

Une ente industrieuse introduit au feuillage  
 Ce lait qu'il ne prend point sur le rameau sauvage;  
 Vrai miracle de l'art, qu'à l'aide d'un bourgeon  
 On change, on adoucisse un aigre sauvageon!  
 „Non, tel il n'était pas quand Dieu par sa puissance  
 „Ainsi qu'à l'univers lui donna la naissance,  
 „Le mûrier dans Eden divinement produit  
 „Avait du mûrier franc & la feuille & le fruit,  
 „L'homme ingrat pour qui Dieu l'avait ainsi fait naître  
 „Osa goûter d'un fruit défendu par son maître,  
 „Vermisseau qu'il était aux yeux de l'Eternel!  
 „Dieu jura d'en punir l'appétit criminel,  
 „Tout fut maudit pour lui, terre, herbes, fruits, racines,  
 „Il ne trouva partout qu'amertume & qu'épines,  
 „Heureux pourtant, heureux que dans ses justes maux  
 „Il pût les adoucir à force de travaux!

Parlons mieux, la nature & prudente & sévère  
 Nous a bien moins traités en marâtre qu'en mère;  
 Si ses fréquens refus alarment nos besoins,  
 Si ses présens tardifs font les fruits de nos soins,

C'est

C'est pour nous détourner par une sage adresse  
 Et du vice & des maux qu'entraîne la paresse;  
 Bienfaisante nature as-tu jamais trompé  
 Le légitime espoir d'un mortel occupé?  
 Tes rigueurs, tes refus, font naître sur leur trace  
 Ses désirs, ses talens, ses efforts, son audace;  
 Mais combien est souvent léger & transparent  
 Le voile qui te cache à son œil ignorant!  
 Et combien plus souvent dans sa marche timide  
 Voit-il luire au hazard ton flambeau qui le guide!

Cent fois de la mérése un humide noiaua  
 Eut germé de lui-même aux fentes d'un rameau,  
 Et cent fois de ce fruit la corneille gourmande  
 Aux crevasses d'un faule en eut enté l'amande,  
 Avant que l'œil humain dans ce bizarre effet  
 Reconnût la nature & la prit sur le fait;  
 L'homme né de tout tems plutôt adroit copiste  
 Et plus imitateur qu'original artiste,  
 L'homme à qui ce secret vint s'offrir par hazard  
 Apprit par mille essais à le réduire en art,  
 Les pépins du concombre inférés dans l'ortie  
 Eurent bientôt leur sève à la sienne assortie;  
 Mais la nature active a par plus d'un chemin  
 Sur ses pas ténébreux conduit l'esprit humain.

Cer-

Certain pâtre avait pris la dépouille d'un plané  
 Pour bâtir en hiver sa champêtre cabane,  
 D'un enclos de rameaux l'environnant partout  
 Sur les bras d'un vieux lierre il en planta le bout;  
 Cette précaution ne lui semblait pas vaine,  
 Amoureux du loisir, avare de sa peine  
 Ce berger philosophe avait vu mille fois  
 Que la terre en son sein faisait pourrir ces bois;  
 Mais c'était un secret pour sa philosophie  
 Qu'inférés dans le lierre ils vivraient de sa vie;  
 Le feuillage au printems renâquit au rameau,  
 Quelle fut sa surprise à cet aspect nouveau!  
 Longtems il examine & l'une & l'autre tige,  
 Enfin de leur hymen il conçoit le prodige,  
 Et ce secret conçu mis à d'autres essais  
 Sous ses doigts incertains est égal en succès.

Près delà des bosquets peuplés d'arbres sauvages  
 Au penchant d'un côteau bordaient de longs rivages,  
 Parmi l'humble cytise & le chêne orgueilleux  
 Là mille peupliers croissaient sous leurs aieux,  
 Dans les bras paternels l'un d'eux, cachant sa tête,  
 Avait bravé cent fois l'effort de la tempête,  
 Vaine sécurité! le pâtre impatient  
 Levant ses bras nerveux armés d'un fer bruyant

Cou-

Coupe à coups répétés le verdoiant colosse,  
 L'hamadryade en pleurs maudit la main féroce,  
 De ses gémissemens la forêt retentit,  
 L'arbre crie & s'abat, son tronc reste, elle y fuit;  
 Le berger peu sensible à sa féble victoire  
 D'un exploit moins vulgaire attend toute sa gloire,  
 Des cytises voisins le paresseux surgeon  
 Cachait encor la feuille au sein de son bourgeon,  
 Il leur ravit soudain trois branches des plus droites,  
 Soudain à les enter instruit ses mains adroites,  
 En couronne le tronc, & les met toutes trois  
 Dans le juste entre-deux de l'écorce & du bois,  
 Ensuite il affermit son ouvrage fragile  
 D'un ciment composé de fougère & d'argile;  
 Reste non loin delà par le fer abattu  
 Le corps du peuplier sur la terre étendu;  
 Séparé pour jamais des sources de sa vie,  
 La sève en ses canaux bientôt fera tarie,  
 Son ame fugitive est prête à le quitter,  
 Mais l'art audacieux s'efforce à l'arrêter;  
 La tarière acérée à pirouéter induite  
 Aux flancs du peuplier est vingt fois introduite,  
 Et vingt trous qu'elle y laisse à l'instant sont remplis  
 De vingt jeunes rameaux au peuplier cueillis,

D

Puis

Puis lui-même enrichi de l'espoir de sa race  
 Il est d'un bout à l'autre enterré sur la place;  
 Tout mutilé qu'il fut, ce cadavre inhumé  
 De l'esprit de son être est encor animé,  
 De vingt fils adoptifs heureux dépositaire  
 Son fein leur rend les fucs que lui prête la terre,  
 Sans cesse il en remplit prodigue de ses biens  
 Leurs canaux nourriciers d'accord avec les siens;  
 Mais de son être enfin ses nourrissons le privent,  
 Il s'épuise pour eux, il meurt content qu'ils vivent,  
 Que dis-je? enracinés dans ces canaux pourris  
 D'un cadavre en poussière ils sont encor nourris;  
 De leur feuille au printems l'infailible naissance  
 Confirma le berger dans son expérience,  
 Et non longtems après à d'autres sauvageons  
 Il fut faire adopter de fructueux bourgeons.

Mais quoi! l'un était franc quand l'autre était sauvage  
 Celui-là venait-il d'un plus noble plantage?  
 „Oui peut-être d'Eden, Adam en ce jardin  
 „Le jour qu'il en fortit aura fait ce larcin:  
 Non non, c'est de tout tems que l'humaine industrie  
 Sut de deux sauvageons qu'on joint & qu'on marie.  
 En différens terrains transplantés avec art  
 Tirer un fruit plus doux que n'est un fruit bâtard,

Ain-

Ainsi lorsqu'un déluge effroiable en ses traces  
 Partout des mûriers francs eût fait périr les races,  
 On cultiva depuis des mûriers aussi francs  
 Qu'en avaient cultivé nos coupables parens,  
 Encor que la semence échapée au naufrage  
 N'eût pu restituer qu'un mûrier tout-sauvage,

Vous le pouvez enter en plus d'une façon,  
 En canon, en couronne, en fente, en écuffon;  
 O muse soutien-moi dans l'ardeur qui m'anime,  
 Vien m'expliquer un art si peu fait pour la rime,  
 J'hésite à le tenter, redouble tes efforts,  
 Mais que l'artisan même entende mes accords.

Si votre bâtardière a dans son voisinage  
 De mûriers déjà francs un fertile plantage,  
 Il est à votre choix d'enter le sauvageon  
 Soit qu'on infère en lui la greffe ou le bourgeon,  
 Toutefois par la greffe avec force inférée  
 D'un sensible arbrisseau l'écorce est ulcérée,  
 Et par là le bourgeon plaira mieux au mûrier  
 Qui craind trop délicat un hymen meurtrier.

Ainsi lorsqu'un piston qu'agite un bras robuste  
 Fait d'une onde pressée enfler un cuir trop juste,  
 Ou qu'un tube est chargé par un bras mal-instruit,  
 L'un trop tendu se rompt, l'autre crevé à grand bruit.

Au coucher des Gémeaux quand le Cancer se lève,  
 Par cent canaux secrets une abondante sève  
 Qui circule à grands flots dans tout arbre planté  
 Apporte à ses rameaux la vie & la fanté;  
 D'un reflux si propice attendez l'assistance,  
 Avec plus d'union & moins de résistance  
 Al'écorce adhérent, par elle renforcé  
 Le bourgeon renaîtra sur un bois écorcé;  
 Vers l'aurore ou le sud au plus haut de l'arbuſte  
 Né sur les nouveaux jets d'une branche robuste  
 Là ce bourgeon réſide, à ſa rotondité  
 Vous concevrez l'eſpoir de ſa fécondité;  
 Dans ſon enlèvement que rien ne lui déplaiſe,  
 Sous un ciel clair & doux que l'aquilon ſe taiſe,  
 Et qu'au frais de la nuit pour le favoriſer  
 Le ſoleil fugitif ſ'apprête à l'expoſer;  
 Un rien peut le flétrir, il eſt d'un tendre extrême,  
 C'eſt la fleur de l'amour, la fragilité même,  
 Gardez-vous donc ſurtout après l'avoir cueilli  
 D'attendre pour l'enter que l'air l'ait affailli:  
 Cependant, jardinier, ſi de votre plantage  
 La diſtance empêchait d'en faire un prompt uſage,  
 Dans le fein d'un flacon d'eau pure environné  
 Il peut deux jours entiers reſter emprisonné:

Tel

Tel est l'unique soin qu'un bourgeon franc exige  
 Avant que d'être enté sur la bâtarde tige,  
 Soit qu'il ait été pris pour être écuiffonné  
 Soit qu'à l'ente en canon vous l'avez destiné.

Taillez votre écuiffon sur celui de vos armes...  
 Ses armes! pourquoi non? plaifant fujet d'alarmes!  
 Eh quoi! vous murmurez roturier décaffé,  
 De voir à votre rang mon jardinier placé?  
 N'est-ce pas d'après lui que dans votre lignage  
 Vous entez tous les jours le franc sur le fauvage?  
 O combien d'entre vous altiers & dédaigneux  
 Portent d'or aux outils que forgeaient leurs aieux!  
 Mais ne savez-vous pas comment cet art des entes  
 Fut exercé jadis par les mains triomphantes  
 Du puiffant Ozias, du fier Affuérus,  
 Du vertueux Habis & du fage Cyrus?  
 Souvent les Pollions, les Cinna, les Camilles  
 Pour enter leurs poiriers fortaient du fein des villes,  
 Souvent Mafiniffa le greffoir à la main  
 Alla dans fes vergers enter un fruit Romain,  
 Instruit par Scipion dans l'art du jardinage  
 Il l'enfeigna lui-même au Numide fauvage;  
 Et fans aller fi loin, le belliqueux François  
 Que la Seine a compté parmi fes plus grands rois,

Ce monarque immortel qui de ses mains puissantes  
 Caressa le premier les muses renaissantes,  
 De cet art innocent se faisait un plaisir,  
 Toujours laborieux même dans son loisir.

Fondé donc mieux que vous sur un titre si juste  
 Cet homme aurait-il tort de mettre au bas d'un buste ?  
 „Passant, ce portrait-ci n'est pas d'un Noble obscur,  
 „Mes armes sont d'argent aux quatre entes d'azur,  
 „Sais-tu bien qui je suis? tu vois un gentil-homme  
 „Imitateur des rois, & des consuls de Rome,  
 „Qui cultive en son tems pour le bien des humains  
 „L'art que ces potentats cultivaient par leurs mains.

O vous nobles, ô vous (pardonnez ma franchise)  
 Qui joignez l'ignorance à la fainéantise,  
 Tous préjugés à part, avouez aujourd'hui  
 Quel est le roturier ou de vous ou de lui;  
 Et pour ces écussons que votre orgueil affecte  
 En savez-vous la source? hélas, qu'elle est abjecte!  
 Au plus vil artisan le modèle en est du,  
 Voyez sur votre pied ce maroquin tendu,  
 Oui, d'un patin chauffé la méprisable empeigne  
 Pour distinguer les grands fut la première enseigne,  
 Longtems la couleur seule en fit tout l'ornement  
 Et des divers émaux voilà le fondement;

La

La trop simple couleur paraissait trop commune,  
 Il y falut plus d'art, on y mit une lune;  
 Par ce signe uniforme un noble citoien  
 Distingué seulement de l'humble plébéien  
 De ses égaux encor ne cherchait point à l'être,  
 Car dans un rang égal le sang les faisait naître;  
 Mais on voulut ensuite indiquer sa maison,  
 Chacun choisit son signe, & delà le blason;  
 L'orgueil qui va toujours du médiocre au vaste  
 Sut en tirer parti, vint y mêler son faste,  
 On vit en rougissant, on vit avec dédain  
 Le sceau de sa noblesse autour d'un vil patin,  
 D'un lieu plus éminent pour en fraper la vue  
 On l'aurait follement haussé jusqu'à la nuë,  
 On l'afficha partout, au doigt, au bras, au cou,  
 Au carosse, à la porte, & que fai-je encor où;  
 Mais de la peau du tigre un singe envain se pare,  
 Toujours par quelque endroit son larcin se déclare;  
 Le contour indiscret d'un pompeux lambrequin  
 Représente à nos yeux les noeuds du brodequin,  
 L'oreille au gré de l'art autrefois ouvragée  
 En tortis, en bourlet, en couronne est changée,  
 Et l'empeigne en un mot conservant sa façon  
 La pointe en reste encor au bas de l'écusson.

C'est sur cet écuillon qu'il faut tailler le vôtre,  
Mais ne l'égaliez point à la grandeur de l'autre,  
Car moindre est le blason dont il sera rempli  
Que n'est celui d'un fat qui vient d'être anobli;  
Au milieu de l'écu le bourgeon de votre ente  
Surmontera le pied d'une feuille mourante  
Qui pourrait par son poids tomber hors de saison,  
Vous la tronçonneriez au gré de la raison;  
Le plus grand point sans doute & le plus difficile  
Consiste à détacher de son bois indocile  
Une écorce adhérente & fragile à la fois  
Sans blesser le bourgeon qui tient lui-même au bois;  
Que d'un tranchant acier l'écorce écuillonée  
Entre vos doigts légers soit mollement tournée,  
Par ce travail aisé vos doigts l'ébranleront,  
A leur impulsion ses liens céderont,  
Et dès que par la sève aidé dans ce divorce  
Vous sentirez le bois répudier l'écorce,  
Pour peu qu'en ce moment par vos mains ils soient tors  
Vous les défunirez sans peine & sans efforts;  
Souvent par la rigueur d'une entorce trop ferme  
On a vu le bourgeon se priver de son germe,  
C'est un travail perdu qu'il faut recommencer,  
Envain vous cherchiez à vous en dispenser;

Voi-

Voici de ce malheur la marque la plus sûre,  
 Au revers du bourgeon il reste une enfoncûre,  
 Si vous n'y trouvez rien qui ressemble à ce creux,  
 Le germe a suivi l'œil, vous êtes trop heureux;  
 Par la feuille aussitôt portez l'ente à la bouche,  
 Mais ne permettez pas que son onde la touche,  
 Et dans ce même instant assuré de votre art  
 Allez l'inoculer sur le mûrier bâtard;  
 Du rameau le plus droit l'écorce la plus tendre  
 Pour placer l'écuiffon est le champ qu'il faut prendre,  
 Fendez-la, que d'un T la fente ait la façon,  
 Mais plus longue en tout sens que n'est votre écuiffon;  
 Retournez le greffoir, de sa corne aplatie  
 Levez des deux côtés l'écorce mi-partie,  
 Qu'ensuite l'écuiffon exactement enté  
 De la ligne d'en-haut baïse l'extrémité,  
 Tandis que des deux parts la perpendiculaire  
 Captive entre ses bords le bourgeon solitaire;  
 Là ce bourgeon nouveau bientôt s'unit au bois,  
 L'affranchit, y renaît pour la seconde fois;  
 La liberté trop grande ou l'extrême contrainte  
 Sont deux excès fâcheux, deux objets de sa crainte;  
 Par l'un distant du bois il ne peut s'y nourrir,  
 Et sous un dur lien l'autre le fait mourir;

Le lin mouillé l'étrangle, un osier cède à peine,  
Mais les contours que forme ou le jonc ou la laine  
Dérobent sans danger au regard indiscret  
L'injurieux hymen qu'il a fait à regret:  
Que cinq fois le soleil parcourant sa carrière  
Ne porte point sur lui son ardente lumière,  
Et que cinq fois les vents ramenés par le jour  
Envain pour l'insulter murmurent à l'entour;  
De l'arbre écuffonné vous abattrez la cime,  
Vous ôterez sous l'ente un jet illégitime,  
De peur qu'un droit d'ainesse acquis par ce bâtard  
Dans les biens paternels ne lui fasse avoir part;  
L'ente se plaît au frais, ainsi je veux encore  
Que vous l'ayez assise au nord ou vers l'aurore,  
Là son jeune rameau contre le tronc poussé  
Redoutera bien moins l'aquilon courroucé;  
Huit ou dix jours au plus languira votre attente,  
Vous jugerez alors du succès de votre ente,  
Si le germe a repris, enflé sous l'écuffon  
Il aura de sa feuille expulsé le tronçon;  
Enfin au bout d'un mois le surgeon prêt à naître  
Dans l'œil épanoui commençant à paraître,  
Il ne vous reste plus qu'à le débarasser  
D'un lien rigoureux qui pourrait l'offenser.

Avec

Avec autant d'adresse & non moins d'avantage  
 Vous pouvez en canon enter votre plantage,  
 Peu dissemblable à l'autre en ses divers besoins  
 Il n'attend point de vous de plus pénibles soins:  
 Rustique jardinier, vous ne connaissez guère  
 Sous vos paisibles toits ces foudres de la guerre,  
 Instrumens qu'un démon dans sa rage a percés  
 Pour hâter le trépas des humains insensés;  
 Mais souvent à la danse invitant vos bergères  
 Vous entendez le son des flutes bocagères,  
 C'est sur ces instrumens toujours creux toujours ronds  
 Que notre art a trouvé d'agréables patrons;  
 Du nœud le plus charmant le bizarre hyménée  
 Voulant de deux époux unir la destinée,  
 Ne demanda jamais d'aussi justes accords  
 Que pour les deux amans dont vous joindrez les corps:  
 Jadis avec Vulcain Vénus mal-affortie  
 Savait se consoler de son antipathie;  
 Victime de la sienne un bourgeon meurt d'ennui  
 Mal-enté sur un bois qui n'est pas né pour lui:  
 De deux jeunes rameaux l'un franc l'autre sauvage  
 On marie à la fois & la grosseur & l'age,  
 Tous deux sont écorcés, & le bois du dernier  
 Est introduit sans peine au canon du premier.

1001

D 6

C'est

C'est ici que ma muse eût pour plaire à Pomone  
 Décrit la greffe en fente & la greffe en couronne,  
 Mais à quoi bon tracer d'inutiles leçons?  
 Vous vous contenterez des deux autres façons,  
 Et si vous provignez les rejettons de l'ente  
 Bientôt vous en aurez une terre opulente,  
 Qui vous dispensera pour peupler votre plant  
 De semer un pépin trop pénible & trop lent.

Du chantre de la Thrace on raconte une histoire  
 Fabuleuse il est vrai mais digne de mémoire;  
 De la belle Eurydice Orphée était l'époux,  
 L'hymen les avait joints par le nœud le plus doux,  
 Lui tendre & complaisant, elle aimable & fidelle:  
 L'amoureux Aristée envain brûlait pour elle,  
 Cent fois il lui montra l'excès de son ardeur,  
 Cent fois il éprouva sa constante froideur,  
 Mais plus il en souffrait le mépris & la haine,  
 Plus il aimait ses fers: un jour que l'inhumaine  
 Echappée aux transports de ce jeune éventé  
 Cherchait au fond des bois quelque endroit écarté,  
 Qui pût la dérober à sa vive poursuite,  
 Un horrible serpent la piqua dans sa fuite,  
 (Le serpent à l'hymen a joué plus d'un tour)  
 Eurydice en mourut; Orphée épris d'amour

Journal

Jour & nuit en tous lieux s'occupait à redire  
Et le nom d'Eurydice & son cruel martire;  
Aux sons de ses sanglots, aux accens de sa voix  
Il traînait sur ses pas les rochers & les bois,  
Il faisait tressaillir le Rhodope & l'Ismare  
Ces deux monts que la Thrace à nos Alpes compare,  
De l'Hébre impétueux il suspendait le cours,  
Il enchainait le tigre, il apprivoisait l'ours,  
Les chantres des forêts oubliaient leur ramage,  
On voyait habiter sous le même feuillage  
La brebis & le loup, le cerf le loup-cervier,  
Et le perdreau timide & l'avidé épervier;  
Tandis qu'à ses concerts la nature est sensible,  
Le ciel qu'il veut toucher reste seul inflexible,  
Mais plein d'espoir encor il quite les déserts  
Et d'un pas intrépide il descend aux enfers;  
Là joignant à sa voix la douceur de sa lyre,  
Tout ce qu'à son esprit le désespoir inspire,  
Tout ce qu'au désespoir inspire un tendre amour  
Il le dit aux échos du ténébreux séjour;  
Cerbère en sent d'abord le charme inévitable,  
Dans son gosier béant sa voix épouvantable  
Expire malgré lui tout-interdit qu'il est,  
Il entend, il regarde, il écoute & se tait;

Le trouble qui saisit les parques inhumaines  
 Fait tomber les fuseaux de leurs mains incertaines,  
 L'implacable Alecton & ses horribles sœurs  
 De leurs yeux égarés laissent couler des pleurs,  
 Pour entendre à l'envi leur oreille s'empresse,  
 Et de leurs longs serpens l'affreux sifflement cesse;  
 Sur sa funeste rouë Ixion étendu  
 Ne sent point que le branle en est interrompu,  
 Le fortuné Tantale en cet instant oublie  
 Et sa soif éternelle & les eaux qu'il envie,  
 Le cœur du fils d'Elare exempt de son vautour  
 Rappelle avec transport un trop fatal amour;  
 Tout enfin, jusqu'au dieu de ce barbare empire,  
 Tout cède & s'attendrit, tout gémit & soupire:  
 „Qui que tu sois, mortel, s'écria le dieu noir,  
 „Ta tendresse éloquente a vaincu mon devoir,  
 „Qu'Eurydice te fuive, & que son heureuse ombre  
 „Repasse sur tes pas les bords du fleuve sombre,  
 „Je le veux, je la rends à tes divins concerts,  
 „Mais avant qu'arrivés aux portes des enfers  
 „Vous ayez vu tous deux la lumière céleste,  
 „Ne va pas indiscret par un regard funeste  
 „T'imaginant deux fois braver ma volonté  
 „Perdre le juste prix de ta témérité:

Mais

Mais est-il pour un cœur quelque loi quand il aime ?  
 Non, l'amour ne connaît d'autre loi que lui-même ;  
 Cet époux si longtems d'Eurydice privé  
 Aux rives d'Achéron n'était point arrivé,  
 Que respectant trop peu le monarque implacable,  
 Que violant déjà son ordre irrévocable,  
 Il jette sur sa femme un regard curieux  
 Et la voit pour jamais disparaître à ses yeux.

Par les brillans atours d'une fable jolie  
 La vérité sévère est souvent embellie,  
 Heureux le genre humain si par les yeux du Linx  
 Il pénétrait toujours les énigmes du Sphinx !  
 Eurydice captive au ténébreux repaire  
 Est l'arbre enraciné dans le sein de la terre,  
 Il est un tems borné, précis & passager,  
 Où l'on peut des enfers le ravir sans danger ;  
 Mais lorsqu'un jardinier tyran de la nature  
 En tout tems de plein gré transplante à l'aventure,  
 C'est le regard d'Orphée un regard défendu,  
 Eurydice s'enfuit, c'est un arbre perdu.

Mais non il en est tems, la saison vous appelle,  
 C'est à vous que j'en veux, réveillez votre zèle  
 Planteur, octobre approche, il faudra dans ce mois  
 Transplanter vos mûriers pour la dernière fois ;  
 Pou-

Pouvez-vous en loger la nombreuse lignée?  
 Dites-moi, quelle place avez-vous assignée?  
 Au levant, au couchant, au sud, à l'aquilon,  
 Sur des côteaux, en plaine, ou dans un beau valon,  
 Partout où vous voudrez ils reprendront sans peine,  
 Et tel qu'on voit un sep engraisé dans la plaine  
 Bien plus que sur les monts multiplier ses fruits,  
 Tels dans un maigre sol vos mûriers introduits  
 Produiront à coup sûr une tige plus basse  
 Que s'ils étaient nourris en terre humide & grasse;  
 Mais comme le haut sep & le fécond raifin  
 Au goût du connaisseur ne font pas le bon vin,  
 Aussi ces grands mûriers plantés en terre humide  
 N'ont qu'un feuillage épais, grossier, fade, insipide,  
 Au lieu qu'en un fonds sec le feuillage naissant  
 Est court, mais plein d'un suc exquis & nourrissant.

      Votre plant éloigné du séjour des naiades  
 Reçoit-il du soleil les plus douces œillades,  
 Et ne prenez-vous pas pour excellent terroir  
 Un stérile désert rebelle à votre espoir?  
 Non, pour le mûrier blanc votre terre est passable,  
 Plutôt côteau que pré, moins argile que sable,  
 Et sa vaste étendue égale à vos besoins  
 Peut loger aisément deux mille arbres au moins;

Tant

Tant mieux, car il en coûte, & ces mûriers avares  
 Ne vous rendront longtems que des feuilles trop rares,  
 Mais s'ils sont par milliers leurs premières moissons  
 Compenferont déjà les frais de leurs façons.

L'un en forêt les plante ou plutôt les entasse,  
 L'autre en simple bordure autour d'un champ les place,  
 Ce dernier plant demande un immense circuit  
 Et dans le premier règne une éternelle nuit;  
 De <sup>scize</sup> deux arpens au plus je veux que la surface  
 Soit pour votre plantage un suffisant espace,  
 Si vous la divisez en vingt carrés égaux  
 Entourés de mûriers en trois rangs conjugaux;  
 Là semé tous les ans & cultivé sans peine  
 Croîtra le pois rampant ou la tardive avéne,  
 Car au tems du feuillage ils sont encor si bas  
 Que si vous les foulez ils n'en périront pas.

Aux mûriers alignés, mis à distance égale,  
 De quinze pieds entr'eux donnez un intervalle,  
 Mais entre les deux rangs pour goûter la fraîcheur  
 Réduisez chaque allée à dix pieds de largeur;  
 Un tems, un tems viendra que charmé d'un lieu sombre  
 Vous pourrez en plein jour être assis sous leur ombre,  
 Et là libre de soins sur de doux chalumeaux  
 Soupirer vos amours ou chanter vos travaux.

Heu-

Heureux, ô trop heureux en leur rustique azile,  
 Ceux que le ciel fit naître éloignés de la ville !  
 Mais plus heureux cent fois dans cette obscurité  
 S'ils connaissaient le prix de leur félicité !  
 Loin d'eux ces cercles vains où chaque instant s'envole  
 Dans l'inutilité d'un entretien frivole,  
 Et pour comble d'horreur, où le prochain absent  
 Est l'éternel sujet d'un propos indécent ;  
 La lâche oisiveté de leurs toits est bannie,  
 Ils ne connaissent point l'affreuse calomnie,  
 La vanité du rang, le haut-bout, l'entre-deux,  
 L'orgueil au front altier, la haine à l'œil hideux ;  
 Jamais l'ambition, jamais la pâle envie  
 N'a mêlé ses poisons aux douceurs de leur vie,  
 Ni les amers foudris au coucher du soleil  
 Retardé d'un moment leur facile sommeil ;  
 Une aimable innocence, une intégrè droiture,  
 Un fort toujours égal, une paix toujours pure  
 Fait succéder ou joint aux travaux de leurs mains  
 Ces plaisirs ignorés du reste des humains ;  
 Dans leurs repas réglés la fatigue assaisonne  
 L'insipide aliment qu'un petit champ leur donne,  
 Jusques dans la vieillesse ils portent la santé  
 Inséparable fruit de leur sobriété ;

Au

Au milieu d'eux la joie à leur table est assise,  
 Leur cœur fait sur leur lèvre éclater sa franchise;  
 Mais ce qu'on voit surtout d'admirable en ce lieu,  
 On y chérit un père, on y respecte un Dieu;  
 C'est là qu'en retournant à la voute azurée  
 Parut aux derniers jours la fugitive Astrée:  
 O champs aimés des cieux quand pourront vos plaisirs  
 M'arracher à la ville & combler mes désirs?

Cependant, jardinier, retournons à l'ouvrage,  
 Vos mûriers ont besoin d'un triple labourage  
 En hiver, au printems, au milieu de l'été,  
 Sachez en les façons & la nécessité;  
 Quand le gai vigneron enrichi par l'automne  
 Voit son nectar nouveau captivé dans la tonne,  
 Que le bœuf au pas lent pressé par l'aiguillon  
 Trace au sein du plantage un pénible fillon;  
 Empreint des sels de l'air un champ se fertilise,  
 Mais du champ nourricier bientôt le cœur s'épuise,  
 Le fertile terreau par le foc transposé  
 Remplace utilement le terreau trop usé:  
 Avec autant de foin & non moins de courage  
 Vous ferez au printems le second labourage;  
 Mais de ce dur travail quelquefois ménager  
 Contentez-vous l'été d'un fillon plus léger,

Car

Car dans le sein béant de vos guerets arides  
 Alors l'ardent Phœbus lance ses traits perfides,  
 Atteind le tendre pied d'un arbre malheureux,  
 Et tarit à l'instant ses canaux généreux :  
 De l'arme d'Osiris, du coutre impitoiable  
 Autant & plus encor la dent est effroiable ;  
 Si trop près des mûriers ce fer est introduit,  
 Si vous n'êtes point sûr de l'œil qui le conduit,  
 A quatre pas du tronc qu'un cercle les renferme,  
 Montrez au laboureur à respecter ce terme,  
 Puis la bêche à la main allez en cet endroit  
 Travailler par vous-même ou par un aide adroit.

De l'air & des saisons l'influence efficace  
 Peut d'un terroir aride engraisser la surface,  
 Mais la fécondité de ce subtil engrais  
 S'anéantit soudain dans de profonds guerets ;  
 L'art fait mettre à profit les dons de la nature,  
 Dans un besoin pareil la sage agriculture  
 Des plus vils animaux offre au champ altéré  
 Et la litière humide & le pât digéré ;  
 Io lui fait du sien un présent délectable  
 S'il est depuis longtems enlevé de l'étable,  
 Onctueux sans chaleur sous un arbre fumé  
 Toujours avant l'hiver il veut être inhumé :

Les

Les terrains sablonneux qu'un jour d'été dessèche  
Laisseront à la brebis les rebuts de sa crèche,  
Mais les champs sont divers, un sol froid & pesant  
Trouve dans ces rebuts un engrais bienfaisant:  
Plus abondant encor, aussi chaud, moins fertile  
Est celui qu'on dérobe à l'animal docile,  
Qui traîne un char brillant d'où le brutal orgueil  
Sur l'honnête homme à pied jette un glaçant coup d'œil  
Ou qui sous un héros excité par la gloire  
Marche, s'avance, vole au champ de la victoire:  
Si le mûrier chérit un salutaire engrais,  
Sur vos autels sacrés Cybèle & vous Cerès,  
Épargnez à jamais l'innocente victime  
Qu'on n'a pu si longtems vous immoler sans crime,  
Sa hure est menaçante, affreux est son aspect,  
Elle a le poil fangeux, elle aime un souil infect,  
Mais dans un sol brulant ses lesses tempérées  
Raniment du mûrier les feuilles altérées:  
La colombe respire une aimable candeur,  
Ne vous y fiez pas, ses dons ont trop d'ardeur,  
Aussi sont-ils empreints de ces torrens de flamme  
Que Cypris sa déesse alluma dans son ame,  
Rien n'est moins salutaire aux mûriers affamés,  
D'un feu si dévorant ils seraient consumés;

Ce-

Cependant de l'amour la flamme est passagère,  
 L'ardent engrais s'éteind, son venin se digère,  
 Et dans un autre automne au plantage enterré  
 Il rétablit soudain l'arbre désespéré.

Enfin de vos mûriers la campagne est couverte,  
 Vos engrais de ses suc ont réparé la perte,  
 C'est beaucoup, mais planteur, après tous ces travaux  
 Ne prévoiez-vous pas quelques besoins nouveaux ?  
 La nature jamais n'opère à l'aventure,  
 A la perfection tend toujours la nature,  
 Mais les dieux ont des arts révélé les secrets,  
 C'est à ces arts divins de hâter ses progrès ;  
 Un arbrisseau courbé sous la main qui le presse  
 Dès qu'il n'est plus esclave à l'instant se redresse,  
 Tels sont de la nature & les vœux & les loix ;  
 Le mûrier vers le ciel élèvera son bois,  
 Bien loin d'y mettre obstacle écartez au contraire  
 Tout obstacle fâcheux qui pourrait l'en distraire ;  
 Il est un instrument au mal-adroit fatal,  
 Dans les antres d'Etna forgé d'un dur métal  
 Sur le croissant d'Hécate on façonna sa lame,  
 Et son tranchant abat les rameaux qu'il entame ;  
 Mais vous discret planteur, dans le premier été  
 Gardez-vous d'émonder un mûrier transplanté,

Con-

Content qu'il ait repris, trop heureux qu'il reprène,  
 Ne l'obligez à rien qui le blesse ou le gêne,  
 Approuvez sa vigueur, chérifiez en l'effet,  
 Et recevez sans choix tous les dons qu'il vous fait:  
 Tel l'honneur du haras un coursier jeune encore  
 Est nourri sous les yeux du patient centaure,  
 Abandonné d'abord à ses propres penchans  
 Il folâtre à son gré sur le tapis des champs,  
 Il insulte du pied, de sa dent il offense,  
 On lui pardonne tout en faveur de l'enfance;  
 Mais bientôt on le voit après ce tems perdu  
 Par le pénible effort d'un travail assidu  
 Se montrer différent de ce qu'on l'a vu naître,  
 De son pas, de ses airs rendre compte à son maître,  
 Et dressé sous la verge, attentif à la voix  
 Apprendre du manège à décrire les loix:  
 Ainsi d'un arbrisseau dès la troisième année  
 Sous un sceptre de fer la tige est gouvernée,  
 Mais si plus tôt ençor son luxe s'est montré,  
 Qu'il périsse en naissant ce luxe trop outré!

Du mûrier cependant prêt à cueillir la feuille  
 Il faut que vous sachiez par quel art on la cueille;  
 Le verdoiant feuillage à nos yeux si charmant  
 N'est pas dans une plante un frivole ornement,

Au

Au pied de son bourgeon que ses foins font éclore  
 Il apporte les pleurs & d'Iris & d'Aurore,  
 Et par l'ombrage épais qu'il répand à l'entour  
 Le préservant l'été des feux du dieu du jour,  
 Il y nourrit sans cesse un véhicule humide  
 Qui fait monter la sève & la rend plus fluide;  
 Ainsi de sa verdure à contre-tems fevré  
 Un arbre en est toujours mortellement navré:  
 Le mûrier, il est vrai, par un devoir si juste  
 Se prête à ces rigueurs plus que tout autre arbruste,  
 Mais il mourrait lui-même épuisé tôt ou tard  
 S'il était effeuillé sans réserve & sans art.

Les uns d'un ongle adroit ont coupé le feuillage,  
 Mais bientôt rebutés ils maudissaient l'ouvrage;  
 D'autres ont employé le secours des ciseaux,  
 Et le feuillage alors séparé des rameaux  
 Se rend intact & pur sans danger & sans perte  
 Sur de nombreux linceuls dont la terre est couverte:  
 Nul moien n'est plus doux, nul tyran sur les cœurs  
 Ne fut mieux tempérer d'importunes rigueurs;  
 En effet le mûrier moins sensible à l'outrage  
 En est plus vigoureux jusqu'à son dernier age,  
 Mais ce moien si doux toujours lent & douteux  
 Dans de vastes enclos deviendrait trop couteux.

Je

Je veux qu'à pleine main arrachant le feuillage  
Vous moissonniez plus vite un immense plantage ;  
Les mûriers souffriront d'un exploit si brutal ,  
Mais la taille à son tour vient réparer ce mal :  
Heureux ceux dont les cœurs dégagés d'avarice  
Font de leur intérêt un libre sacrifice,  
Qui prenant tous les ans leur plantage en pitié  
En feront seulement effeuiller la moitié !  
C'est pour eux qu'un mûrier chéri des destinées  
Rend un double tribut de deux en deux années,  
D'autant moins affébli par son effeuillement  
Qu'il trouve en son repos un long soulagement :  
Enfin retranchez en tout le bois inutile,  
Il est tel à mes yeux s'il est mort ou stérile ;  
On voit tout en effet déchoir & s'altérer,  
Le mûrier trop agé pourra dégénérer  
N'en doutez point, alors à demi dépouillées  
Ses branches n'offrent plus que des feuilles souillées,  
Et la terre à regret semble le soutenir,  
Mais par des soins aisés on fait le rajeunir,  
Le rajeunir ? grand dieu, qu'une telle industrie,  
Flaterait les désirs d'une beauté flétrie !  
Phyllis vous m'entendez , mais sans doute à ce prix  
Vous n'achéteriez pas les charmes de Cypris,

E

Car

Car dès qu'à ce travail le doux printems se prête,  
 Du mûrier languissant on fait tomber la tête,  
 Et par la fuite on l'ente en ses nouveaux surgeons  
 Ainsi qu'on enterait sur de vrais sauvageons.

Tels sont, ô jardinier (si l'erreur ne m'abuse)  
 Les préceptes divers que vous devait ma muse,  
 Puisse sous votre toit le ver né sans danger  
 Faire envier ses dons au jaloux étranger!

*FIN DU TROISIEME LIVRE.*



SUJET

SUJET DU LIVRE IV.

Ce quatrième Livre traite du ver à soie depuis sa naissance jusqu'au tems où il veut filer: on y voit la manière dont il doit être logé & nourri, ses maladies ordinaires & extraordinaires, les remèdes & les secours qu'il y faut apporter, & à peu près tout ce qui lui est ou utile ou nuisible dans sa première vie, qu'on peut appeller sa vie animale.

\*\*\*\*\*

LE BOMBYX,

LIVRE QUATRIÈME.

Quand des fils de Japet les familles nombreuses  
 Eurent longtems peuplé les forêts ténébreuses,  
 Pallas leur apparut, chacun d'eux sous des toits  
 Rappella son lignage écarté dans les bois;  
 L'un bâtit sa cabane au milieu des campagnes,  
 L'autre dans les valons, l'autre sur les montagnes,  
 Mais l'enclos de sa porte empruntant la clarté  
 Le jour y combattait avec l'obscurité;

E 2

La



La porte au voiageur incessamment ouverte  
 Etait aussi toujours à ses besoins offerte,  
 On n'avait ni l'orgueil ni la mauvaise foi  
 De se faire céler impunément chez soi;  
 L'homme n'avait encor d'autres biens en partage  
 Que les fruits passagers d'un fertile héritage,  
 Eût-il accumulé ces fragiles présens  
 Que les étés féconds lui rendaient tous les ans?  
 Le superflu d'un orge entassé dans la grange  
 N'était point enlevé par un fordide échange;  
 Les biens du genre humain excédaient ses besoins,  
 Et pour les conserver il fallait trop de soins;  
 Mais sitôt qu'un métal & durable & funeste  
 Commença de briller sous la voute céleste,  
 Dès ce fatal moment on vit naître avec l'or  
 Tous les vices qu'au monde on voit regner encor;  
 D'un bien surabondant on devint plus avare,  
 Ah! que dis-je? on devint envieux & barbare;  
 L'un ravit des trésors qu'il vit d'un oeil jaloux,  
 L'autre pour les garder inventa les verroux;  
 Chaque porte en plein jour exactement fermée  
 N'osant plus éclairer la famille alarmée,  
 L'industrie aussitôt fit des trous dans le mur  
 Et les arma de fer ou d'un bois aussi dur:



Sage précaution mais pourtant assez vaine,  
 Car dans ces soupiraux le jour entrait à peine,  
 Et pouvant sans danger les ouvrir beaucoup plus  
 L'avare en vit bien mieux ses amas superflus;  
 La naissante Uranie apprit à nos ancêtres  
 Que les astres du ciel en étaient les fenêtres,  
 Plaisante illusion digne du bon vieux tems!  
 On nomma ces creneaux des astres éclatans;  
 Cependant à toute heure & le vent & l'orage  
 A travers les barreaux eut un libre passage,  
 On en souffrait l'injure, & l'humain animal  
 Ne trouva qu'assez tard un remède à ce mal:  
 Un habitant du Nil rival de l'Argonaute,  
 Vers l'antique Sidon échoüé sur la côte,  
 A pétrir un trépied sous un vaisseau d'airain  
 Emploia le limon du salpêtreux terrain;  
 Un mélange fortuit & du sable & du nitre  
 Rendu liquide au feu créa le verre à vitre,  
 Transparent, précieux par son utilité,  
 Plus précieux encor par sa fragilité;  
 Ainsi nâquit cet art que le hazard fit naître,  
 Mais son ouvrage à l'or comparable peut-être  
 Des injures de l'air trop aisément brisé  
 Dans ces siècles grossiers n'y fut point exposé:

O France! fôuvien-toi combien il était rare  
 Sous ton saint roi captif du Sarrazin barbare,  
 Lorsque dans son palais les pigeons du clocher  
 Venaient par le treillis infecter le plancher:  
 Devenu plus commun, avec l'humain lignage  
 La nature elle-même en a chéri l'usage,  
 En dépit des hivers le frilleux oranger  
 Dans sa serre vitrée a fleuri sans danger,  
 Au milieu d'un jardin le melon sous sa cloche  
 De la pluie ou des vents n'a point senti l'approche,  
 Et l'abeille en sa ruche à nos yeux indiscrets  
 A montré de son art les prodiges secrets;  
 Quoi de plus? Arachné filandière assidue  
 Encor que trop souvent sa peine soit perdue,  
 Aux vitres d'un chassis avec plus de plaisir  
 Eclaire ses fuseaux dévidés à loisir;  
 Enfin le ver à soie aussi rempli de zèle  
 Et non moins délicat & bien plus chéri qu'elle,  
 A naître, à vivre à l'air s'il était condamné  
 Se verrait par malheur aussitôt mort que né.

Envain donc au mûrier ce précieux reptile  
 Aura-t-il en naissant un aliment utile,  
 Si pour lui préparer un logement vitré  
 On attend qu'à ses yeux le jour se soit montré.

Au

Au lever des Gémeaux l'astre de la lumière  
 A peine aura trois fois parcouru sa carrière,  
 Que de vos vers couvés sous le mollet couffin  
 Naîtra la foule immense & l'innombrable essain;  
 Et si deux jours après il en refait à naître,  
 Car des œux inféconds s'y sont mêlés peut-être,  
 Bien assuré qu'alors ces œux n'écloront pas,  
 Croiez-moi nourricier, n'en faites aucun cas;  
 Mais pour les vers éclos dans ce juste intervalle  
 La nature est souvent plus ou moins libérale,  
 Les uns naissant plus tôt & les autres plus tard  
 Vous ferez sagement de les nourrir à part;  
 Des vers du premier jour formez d'abord la classe,  
 Ceux de la nuit suivante auront une autre place,  
 Ainsi jusqu'à la fin chacun suivant son tour  
 Sera distribué nuit par nuit jour par jour;  
 Par là vous subviendrez sans désordre & sans peine  
 Aux besoins différens que chaque age ramène,  
 Et par là même entr'eux vos vers toujours rivaux  
 Iront d'un pas égal commencer leurs travaux.

Quand vous les verrez nés, trop délicats encore  
 Ne leur présentez point un air qui les dévore,  
 Ce n'est que par degrez & plusieurs jours après  
 Qu'ils pourront loin du lit souffrir un air plus frais;

D'un cabinet bien clos la chaleur tempérée  
 Pour les garder du froid leur fera préparée,  
 Là nettement placés sur un court échafaud  
 Moins ils seront au large & plus ils auront chaud.

La chaleur & le froid dans le cours de leur age  
 Leur portent tour à tour la faveur & l'outrage,  
 Dans leur tendre jeunesse au froid abandonnés  
 Ils sont par ses rigueurs trop souvent moissonnés,  
 Mais plus ils toucheront au tems d'ourdir leur coque  
 Moins ils seront amis du chaud qui les suffoque,  
 Il faut ouvrir la vitre & l'ouvrir à propos,  
 Il faut les disperser dans un plus vaste enclos.

C'est sous ce nouveau toit qu'au fortin de l'enfance  
 Exact à transférer leur république immense,  
 Vous leur épargnerez mille incommodités  
 Si vous y divisez leurs cantons en cités,  
 Leurs cités en logis, leurs logis en étages,  
 Si vous savez autant répéter ces partages  
 Que l'insecte en grandeur accru de jour en jour  
 Demande en ses progrès un plus ample séjour;  
 Loin de lui ces enclos privés de la lumière  
 Que l'astre étincelant répand dans sa carrière,  
 Il faut que le Bombyx chérisse sa maison,  
 Et vous lui donneriez une affreuse prison!

Sur-

Surtout qu'il soit à l'aïse, on logera sans peine  
 Les vermisseaux naissans de sept onces de graine,  
 Si l'on peut en tout tems leur donner un circuit  
 Long de quarante pieds & large de dix-huit;  
 Ne leur assignez point pour leur propre avantage  
 Ou le rès-de-chauffée ou le plus haut étage,  
 L'un est toujours humide, & l'autre aussi souvent  
 Subit l'excès du chaud, des frimats & du vent;  
 Chez vous soir & matin que le soleil pénètre  
 Par l'aspect opposé d'une double fenêtre,  
 Afin qu'aux vermisseaux il porte des deux parts  
 Sa première careffe & ses derniers regards;  
 Qu'un autre nourricier réduit au petit nombre  
 Les confine à son gré dans l'enclos le plus sombre,  
 Qu'insensible à leur bien, peu touché de leur mal  
 Il approche d'un mur leur funébre hôpital,  
 Il cherche à s'amuser, eh bien soit, qu'il s'amuse!  
 Mais vous qui vers l'utile éclairé par ma muse  
 Avez conçu l'espoir d'en nourrir des milliers,  
 Avec tout autre soin formez vos ateliers.  
 Qu'un ais sur quatre appuis arrêté par des visses  
 A quelques pas du mur porte des édifices,  
 Dont les divers gradins étagés au compas  
 Viendront s'élargissant du plus haut au plus bas;

Ou si vous l'aimez mieux, de la terre à la poutre  
 Dressez des ais nombreux tout-percés d'outre en outre,  
 Sur leurs flancs chevillés cent chassis en dépôt  
 Iron't s'étrécissant du plus bas au plus haut;  
 Le premier du second doit excéder la marge,  
 Qu'il soit à son égard de quatre doigts plus large,  
 Par là les vers coureurs charmés de voïager  
 Du second au premier tomberont sans danger;  
 De plus à ces chassis mis en distance égale  
 De dix pouces entr'eux donnez un intervalle,  
 Et de deux à trois pieds gardez-vous d'approcher  
 Le chassis le plus bas d'un humide plancher;  
 Ces chassis soutiendront cent légères tablettes  
 De paille ou de roseau, de jonc ou de baguettes,  
 L'air y jouëra sans peine & passant à travers  
 Dans l'extrême chaleur rafraichira les vers;  
 Vous ferez mesurer au nombre des chenilles  
 Le nombre illimité des ais & des chevilles,  
 Mais comme il faut souvent circuler autour d'eux  
 Réservez à l'échelle un passage entre-deux;  
 Vous leur épargnerez un fardeau téméraire  
 Si vous n'emploiez pas une échelle ordinaire,  
 La plus sûre au pied large à le front plus étroit  
 Et sur son propre appui s'élève & se tient droit;

Au

Au reste affermissez ces tremblantes machines,  
De peur que tôt ou tard leurs funestes ruines  
Ne causent le trépas à plus de vermissieux  
Qu'en automne on ne voit de feuilles sous la saulx.

A peine cependant l'insecte vient d'éclore,  
A peine il aura vu neuf à dix fois l'aurore,  
Qu'il sera coup sur coup atteint de quatre maux  
Dont Pandore éxemta les autres animaux;  
On dit qu'il fut un tems, mais j'ai peine à le croire  
Car souvent de la fable on abreuve l'histoire,  
On dit qu'il fut un tems où citoien des cieux  
Le fortuné Bombyx y filait pour les dieux;  
Comme eux il jouïssait d'une éternelle vie,  
A sa félicité rien ne portait envie,  
Son fil durait toujours, la parque & les destins  
Se plaisaient d'en former la trame des humains,  
Et Vénus ourdissait avec la même soie  
Les charmes des amans, leurs plaisirs & leur joie:  
Des superbes titans on connaît l'attentat,  
Les dieux prirent la fuite à l'aspect du combat,  
En divers animaux les uns se transformèrent,  
Au sein d'un arbre épais les autres s'enfermèrent,  
Soit dessein soit hazard Pallas devint laurier,  
Amour entra dans l'orme & sa mère au mûrier;

Cependant le Bombyx conservé dans sa robe  
Pour grimper au feuillage aussitôt se dérobe,  
Hélas! il en mangea, son goût en fut flaté,  
Mais il perdit le don de l'immortalité;  
Son fil n'eut plus l'éclat, la force & la durée  
Qu'il avait eu jadis sur la voute azurée,  
Dès-lors la vie humaine eut des termes plus courts,  
Dès-lors on ne vit plus d'éternelles amours;  
Le ver s'en consolait sous la tendre verdure  
Quand certain bucheron y vint cueillir la mure,  
Il vit, il emporta l'étrange vermisseau  
Pour servir de jouët à son fils au berceau;  
L'enfant en jette un cri qui fait frémir sa mère,  
L'insecte est pour lui plaire écrasé par le père,  
Mais le courroux du ciel terrible en son effet  
Du plus prompt châtement fait punir ce forfait;  
Privé des traits humains aux yeux de sa famille  
O prodige inouï! l'enfant devient chenille;  
Aux talens du Bombyx, à sa dextérité  
De la plus tendre enfance il joint l'infirmité;  
Sa clameur outrageante avait fait tout son crime,  
L'usage de sa voix pour jamais se supprime;  
Il ne pouvait marcher, devenu vermisseau  
Il ne fait que ramper le long de son berceau;

Le

Le tour de ses anneaux du maillot prend la place,  
Chacun également l'embrassait & l'embrasse;  
Enfant il redoutait l'apreté des frimats,  
Infecte il ne chérit que les plus doux climats;  
Un lait tout-naturel était sa nourriture,  
Il trouve encor ce lait au sein de la nature,  
Et pour nous prouver mieux son antique destin  
Il est sujet aux maux qu'a le peuple enfantin,  
Maux dont l'ardeur épuise, ou dont l'ulcère infecte  
Et le plaintif enfant & le müet infecte;  
A l'approche du mal le ver se raccourcit,  
Il rampe avec effort, la tête lui grossit,  
Accablé de douleur il semble qu'il sommeille,  
Il est sans mouvement & toutefois il veille,  
S'il n'en meurt pas toujours toujours il perd sa peau,  
Mais trop souvent son mal le conduit au tombeau;  
Quatre fois il l'atteind, l'époque en est la même,  
La durée inégale & le remède extrême,  
C'est que du ver malade au jeûne résigné  
L'inutile aliment soit sans cesse éloigné;  
Deux jours ou trois au plus feront cesser sa muë,  
Si vous voiez qu'alors il vive & se remuë  
Ne laissez pas languir son avide appétit,  
Mais ne l'affouvissez que petit-à-petit.

Il faut nourrir les vers dès le moment qu'ils naissent,  
 Est-il sûr qu'en ce tems vos mûriers les repaissent ?  
 Auriez-vous par hazard pour leur donner le jour  
 Du feuillage trop lent prévenu le retour ?  
 Le péril est pressant, qu'un domestique alerte  
 Gagne d'un pied léger la forêt déjà verte,  
 Qu'il enlève aux ormeaux leurs bourgeons verdoians  
 Et les porte soudain aux vers impatiens ;  
 Car depuis la journée où l'Amour & sa mère,  
 (Ainsi nous l'ont transmis les festes de Cythère)  
 Cherchèrent un azile au sein hospitalier  
 Et de l'ormeau stérile & du fécond mûrier,  
 Depuis ce jour antique à jamais mémorable  
 Dans ces arbres divers la fève fut semblable ;  
 De là vient qu'on a vu par un hymen nouveau  
 Le bourgeon du mûrier renaître sur l'ormeau,  
 Et qu'enrichi souvent du trésor de sa mure  
 L'ormeau tout-orgueilleux insulte à la nature,  
 Tant sont puissans en eux les rapports si connus  
 Que le sang avait mis entre Amour & Vénus !  
 Si pourtant aux ormeaux d'un trop lointain bocage  
 Il vous est malaisé de cueillir le feuillage,  
 Celle qui fait pourvoir aux besoins de nos jours  
 La nature offre au ver assez d'autres secours ;

Dépouillez les buissons, les rosiers, ou l'ortie,  
Leur verdure à son goût aisément assortie  
Est si féconde en lait, & son lait est si fain  
Qu'il trompe quelque-tems le famélique essain;  
Mais pour aller cueillir cette feuille naissante  
Osez-vous commettre une jeune innocente,  
Et ne craignez-vous pas qu'un faune épris d'ardeur  
Par des regards malins n'alarme sa pudeur?  
Craignez, craignez du moins qu'affrontant les épines  
Ses timides attraits n'éprouvent leurs rapines,  
Hélas, quel meurtre affreux si d'un bras enfantin  
Leur perfide aiguillon déchirait le satin!  
Avec moins de péril & bien plus de courage  
La farceuse Alifon fournira cet ouvrage,  
Elle peut dans les bois marcher en sûreté  
Sans éraindre le satyre ou le faune effronté;  
Son menton tout-crochu que couvre un poil de chèvre  
Surpasse de six doigts le profil de sa lèvre,  
L'autre jour à mes yeux dans l'accès de sa toux  
La dent qui lui restait tomba sur ses genoux,  
De son front raboteux l'écorce a plus de rides  
Que l'aquilon n'en trace au champ des néréides,  
On ne lui voit l'été ni gand ni brodequin,  
Sa peau n'était jadis qu'un simple maroquin,

Gra-

Graces à la faveur des ans qui l'ont tanée  
 C'est de la vache en grain & dure & bafanée,  
 Elle craind peu l'épine, & si l'épine y prend  
 Le malheur en tout cas ne sera pas bien grand.

De plus à ces secours souvent on substitüé  
 Le pissenlit sauvage ou la tendre laitüé,  
 Vous ne l'ignorez pas, ce petit avorton  
 Dès l'instan qu'il est né sent un besoin glouton,  
 Qu'on lui présente alors ces nourrissans herbages  
 Il s'en rassasiera, mais comme en tous ses ages  
 Echapé du trépas on verrait languissant  
 Vivre un enfant privé de bon lait en naissant;  
 Ainsi toujours sensible à celui qu'il digère,  
 S'il goûte en son enfance une feuille étrangère  
 L'insecte malheureux abrégera ses jours,  
 Ou sans gloire & sans fruit en remplira le cours.

Mais vous ne craignez pas ces funestes désordres  
 Le ver naissant chez vous est soumis à vos ordres,  
 Je vois qu'en sa faveur le ciel a concouru,  
 Déjà sur le mûrier la verdure a paru.

De votre feuille au ver apportez la meilleure,  
 A ses repas réglés prescrivez certaine heure,  
 Plus il approchera de ses derniers destins  
 Plus vous rendrez fréquens ses journaliers festins;

A compter du jour même où vous l'aurez vu naître  
 Jusqu'à l'instant fatal où détourné de paître  
 Il sent venir son mal pour la troisième fois,  
 Double repas suffit, ce sont ses justes droits;  
 Mais dès que sa vigueur aura franchi cet âge  
 Jusqu'au tems désiré qui l'appelle à l'ouvrage,  
 Il faut que l'aliment égal à ses besoins  
 Soit répété par jour cinq & six fois au moins:  
 Telle est à son égard la loi de la nature  
 Qu'elle a déterminé sa juste nourriture,  
 Plus il est sobre ou lent, plus il est indigent,  
 Moins à filer sa coque il fera diligent.

Si vous cueillez la feuille ou la touchez cueillie,  
 N'ayez pas sur la main une crasse envieillie,  
 N'y portez qu'un doigt net, le ver même en sa faim  
 De tous les animaux a le goût le plus fin.

Sachez la mesurer au degré de son âge,  
 Il aime jeune encor le plus jeune feuillage,  
 Il ne s'y méprend point, & le voiant trop vieux  
 Il croirait dérober la vie à ses aïeux.

N'allez point paresseux à remplir la corbeille  
 Le sustenter d'un mets préparé dès la veille,  
 Le doux esprit des fucs s'en perd & se résoud  
 En une aigre saveur importune à son goût.

Vous

Vous ne suffirez point à tant de soins rustiques,  
 Choisissez s'il se peut de zélés domestiques,  
 Qui d'un pas matinal apportent tour à tour  
 Le feuillage assorti moissonné chaque jour :  
 Comme on voit en été les fourmis ménagères  
 Courir dans un gueret sous leurs charges légères,  
 Ou les essains nombreux des enfans d'Apollon  
 Rassemblés à sa voix dans le sacré valon,  
 Y cueillir à l'envi des fleurs toujours nouvelles  
 Et partager entr'eux ces moissons immortelles ;  
 Ou tel qu'au champ de Mars dans un jour de combat  
 Sous les yeux de son chef l'intrépide soldat  
 Concourt & fert le plus au gain de la victoire  
 Quoiqu'il n'en ait jamais le profit ni la gloire ;  
 Tels de zélés valets par vous encouragés  
 Concerteront entr'eux des travaux partagés ;  
 L'un choisit au mûrier les feuilles les plus saines,  
 L'autre vient au logis sous des corbeilles pleines,  
 Et vous au réfectoire exact à tout ranger  
 Vous y distribuez & servez le manger.

A l'aspect du festin les vers se réjouiissent,  
 Cachés sous le feuillage aussitôt ils gravissent,  
 Ils gagnent le dessus tout- orgueilleux alors  
 De voir l'obstacle affreux vaincu par leurs efforts ;

Cette

Cette aimable jeunesse & gloutonne & friande  
 Croque avec appétit son agréable viande,  
 Le fracas de ses dents est pareil à ce bruit  
 Qu'au travers de la vitre on entend dans la nuit  
 Quand les urnes du ciel s'épanchent sur la tuile,  
 Sans répit sans repos le vorace reptile  
 Hâté de consumer le mets qu'il a mordu  
 Y revient si souvent que rien n'en est perdu ;  
 Sitôt qu'il en quite un il en reprend un autre,  
 Sur un dernier qu'il broute il s'allonge, il se veautre,  
 Et toujours dévorant ne s'affouvit jamais  
 Tant qu'il voit sur le plat le reste de ses mets.

N'allez pas cependant par un esprit d'usure  
 Prodiguer l'aliment sans règle & sans mesure,  
 Tout excès est nuisible, un repas superflu  
 Deviendrait insipide à l'insecte goulou,  
 Et si son goût s'épuise au sein du plaisir même  
 Il ne reviendra point de son dégoût extrême ;  
 Qu'il paraisse à ses yeux au moment du festin  
 Qu'on l'honore à regret d'un bienfait incertain,  
 Qu'il en soit alarmé, que son impatience  
 Entretiène l'erreur de cette défiance,  
 D'une feuille en jouant amusez-les d'abord,  
 Ils se disputeront ce léger reconfort,

Ani-

Animés, empessés, pleins d'ardeur & de joie  
 Ils voudront à l'envi prendre part à la proie,  
 Vous excitez du ver le naissantj appétit,  
 Et ce spectacle même occupe & divertit.

Pour exciter son goût paresseux ou volage  
 Variez quelquefois le journalier feuillage,  
 Alors du mûrier noir offrez-lui quelque plat  
 Il en trouvera l'autre encor plus délicat;  
 Mais quand vous chercherez par un jeu profitable  
 A le rendre sensible au plaisir de la table,  
 Si vous ralentissez l'instant de ses repas  
 Au point d'aigrir sa faim ne les retardez pas;  
 Du fertile aliment la source accoutumée  
 Trop lente au gré d'une ame & d'une ame alarmée,  
 A peine de la faim lui fait sentir l'aigreur  
 Qu'il montre sur ses flancs sa mortelle maigreur;  
 Dans un corps abattu que l'abstinence épuise  
 Envain vous porterez une pâture exquise,  
 Peu sensible aux attraits d'un si féble secours,  
 Ce jour sera pour lui le dernier de ses jours.

Mais souvent le Bombyx dans sa feuille suspecte  
 Dévore imprudemment le poison qui l'infecte,  
 Et l'air contagieux de ce poison fatal  
 Change un riche atelier en un triste hôpital;

Ja-

Jamais dans sa fureur l'impitoyable peste  
Ne soufla sur la terre un venin plus funeste,  
Au moment qu'il le fuit l'insecte en sent l'effort,  
Le frère sur le frère est ou mourant ou mort:  
Autant qu'on voit d'épis dans les plaines fécondes  
Au gré des vents émus courber leurs têtes blondes,  
Autant & plus encor par la vapeur atteints  
On voit de vermissieux dans ce désastre éteints;  
Nulle distinction ni de sexes ni d'ages,  
Le trépas les poursuit d'étages en étages,  
Et l'indigeste humeur qui coule de leur sein  
Sert d'affreux véhicule à ce mal affassin;  
O vous qui désirez d'y porter le remède  
N'attendez point qu'au mal cet accident succède;  
Le mal se fait connaître au ver déperissant,  
Flétri de place en place, impur & jaunissant;  
Par ce symptôme instruit du fléau qui le frappe  
Vous lui ferez peut-être un heureux Esculape,  
Si dans le lazaret soudain par vous conduit  
Il est d'un doux encens parfumé jour & nuit;  
Mais dès qu'à la jaunisse il joint la diarrhée  
De son prochain trépas la marque est déclarée,  
C'en est fait, la volaille en son pourpris l'attend,  
Il faut chez ses aïeux l'envoier à l'instant.

Lors

Lors donc que vous traitez le famélique insecte  
 De la feuille excellente écartez la suspecte,  
 Car le mûrier nourrit sur ses rameaux nombreux  
 Et le meilleur feuillage & le plus dangereux;  
 Mais quoi! les tendres fruits de votre hymen si chaste  
 Ne vous offrent-ils pas ce bizarre contraste?  
 L'un est brun l'autre blond, l'un droit l'autre tortu,  
 L'un tout-enclin au vice & l'autre à la vertu.

Une ingrante faison trop sèche ou trop humide,  
 Du soleil orageux un trait court & rapide  
 Peut altérer la feuille aux arbres les plus verts,  
 Noircie ou jaunissante elle est fatale aux vers;  
 Comptez aussi pour rien celle qui croît à l'ombre  
 Soit au sein du mûrier soit dans un verger sombre,  
 Et mettez en ce rang le feuillage puiné  
 Renaissant de nouveau sur l'arbre moissonné,  
 Il est vrai, je conviens que le vermisseau l'aime,  
 Il lui paraît égal, tendre, délicat même,  
 Mais trop peu nourrissant son suc réduit en eau  
 Lui donne un flux subit qui le met au tombeau;  
 Non moins nuisible encor est la feuille arrosée  
 D'un brouillard ténébreux, d'une fraîche rosée,  
 Mais pour la dépouiller de sa malignité  
 Il suffit d'en tarir l'externe humidité.

Le point essentiel dans l'amas de la feuille  
 Est de la trouver sèche au moment qu'on la cueille,  
 Ne prétendez donc pas la cueillir avec fruit,  
 Quand la terre est encor dans l'ombre de la nuit,  
 Attendez que Phœbus sorti du sein de l'onde  
 Pour rendre à l'univers sa présence féconde,  
 Ait des premiers rayons de son chariot vermeil;  
 Séchés les pleurs qu'Aurore épanche à son réveil;  
 Mais si l'astre en sa course à travers le nuage  
 D'un œil indifférent voit pleurer le feuillage,  
 Hâtez-vous, le tems presse, armez-vous de paniers,  
 Rassemblez vos valets, prenez vos jardiniers,  
 Courez tous au plantage avant que l'eau le noie,  
 Et pour plus d'un repas animés à la proie  
 Portez-la dans la serre, à la cave, en lieu frais,  
 Vous préviendrez du ver les besoins indiscrets;  
 Malheur, malheur à vous si par votre imprudence  
 Il subit la disette au sein de l'abondance!  
 Hélas, l'infortuné consumé par la faim  
 D'un orage cruel ne verrait pas la fin!  
 Cependant si la pluie & constante & foudaine  
 Dure peut-être un jour, peut-être une semaine,  
 Dans ce cas imprévu quel fera votre soin?  
 Laissez-vous vos vens victimes du besoin?

Non,

Non, je veux que vous-même ou qu'un valet robuste  
 Appuyant les deux mains sur le tronc d'un arbuſte  
 L'agite, le ſecouë, en faſſe écouler l'eau,  
 Et dépouille à l'inſtant le verdoiant rameau.

La feuille aux yeux du ver ſe corrompt ou ſe ſèche  
 Gardez-vous de confondre & la vieille & la fraîche,  
 L'une flétrirait l'autre, & ce funeſte mal  
 Conduirait à la mort le ſenſible animal;  
 Sur ſon lit de repos la paille amoncelée  
 De quatre en quatre jours ſera renouvelée  
 Surtout lors que deux fois échapé du trépas  
 Il faut pour l'affouvir de plus nombreux repas;  
 D'un frère, d'un parent la dépouille flétrie  
 Rappelle à ſes regrets leur mémoire chérie,  
 Que cet objet encor ſoit banni de ſes yeux,  
 Sous le toit le plus ſain il fera toujours mieux;  
 Contraint dans tous ces cas de vuides les tablettes  
 Soit pour les parfumer ſoit pour les rendre nettes,  
 Enlevez le Bombyx à la feuille attaché  
 De peur qu'entre vos doigts il ne ſoit écaché.  
 Ne lui permettez point d'errer ſur ſa frontière,  
 Trop imprudent qu'il eſt repouſſez-le en arrière,  
 Quoique de ſon gradin tombant ſur un plus bas  
 Il ne puiſſe jamais redouter le trépas;

Mais

Mais qu'il est périssable, & qu'il faut peu de chose  
 Pour moissonner ses jours, pour en flétrir la rose!  
 De la chute aux douleurs le passage est si court,  
 Des douleurs à la mort, hélas! plus vite il court;  
 C'est peu qu'averse encor du bienfait de la vie  
 La lumière des cieus ne lui soit point ravie;  
 Si dans l'instant qui fuit le fatal accident  
 Il a d'un flanc meurtri quelque signe évident;  
 Envain à l'assister un nourricier s'occupe,  
 Des soins qu'il a coûtés on est toujours la dupe,  
 Il n'en meurt pas toujours, mais son infirmité  
 Le fait vivre sans gloire & sans utilité;  
 Bannissez au plus tôt de votre séminaire  
 Ce nourrisson stérile, ingrat pensionnaire,  
 Qui content d'envier l'ouvrage fraternel  
 Jouirait lâchement d'un loisir éternel.

N'approchez point des vers ces vapeurs détestées  
 Qu'exhalent d'un égoût les ondes empestées,  
 Un maître qui chérit ces petits animaux  
 Doit écarter loin d'eux l'instrument de leurs maux;  
 L'un vous défend ici, l'autre vous recommande  
 (Tant des fébles humains l'incertitude est grande!)  
 De laisser respirer au languissant troupeau  
 L'équivoque parfum de l'ail ou du porreau;

F

On

On peut au réfectoire avec plus d'avantage  
 Semer sur le plancher, suspendre à chaque étage  
 Le thym, le serpolet, le romarin, l'aspic,  
 La tendre marjolaine & le doux basilic;  
 Il est bon quelquefois que l'insecte respire  
 Le benjoin, l'oliban, le storax ou la myrrhe,  
 Et la vapeur que rend sur un ardent charbon  
 La faucisse irritante ou l'altéré jambon;  
 Si pourtant de ceux-ci fument vos caffolettes  
 A leur sel onctueux dérobez les tablettes,  
 Il est vrai que Vénus eut pour berceau la mer,  
 Mais son fragile insecte abhorre un sel amer;  
 A ses goûts on connaît son humaine origine,  
 Sans doute il tient encor à l'espèce enfantine,  
 Qui de sucre nourrie au téton maternel  
 Fuit autant que le ver l'amertume du sel.  
 Pour chasser de son toit toute vapeur maligne  
 Souvent répandez y l'aigre jus de la vigne,  
 Et l'eau que chez Vulcain la Naiade & Cerès  
 Jaloufes de Bacchus, éprises de ses traits  
 Distillent de concert pour tromper les Ménades  
 Qui méprisaient Cerès & bravaient les Naiades;  
 De ce liquide ardent la pénétrante odeur  
 Rend l'insecte plus fort, ranime sa tiédeur;

Mais

Mais moi qui vous instruis, ô nourricier rustique,  
Ai-je à vous ordonner cette utile pratique ?  
Affez & trop peut-être ami de la liqueur  
Vous-même au vermissseau soufflez la vigueur,  
Tant-mieux, vous lui plairez, il craind ce souffle acide  
Qu'exhale en ses soupirs un estomac perfide ;  
Je l'ai vu mille fois périr envenimé  
Par ces affreux soupirs d'un cadavre animé ;  
J'ai vu, je le dirai, l'avanture est certaine,  
J'ai vu parler un bouc sur les bords de la Seine,  
Un long poil hérissé lui tombait sur le sein,  
Il avait la dent creuse & le souffle assassin ;  
Quoique pour l'adoucir il broutât le genièvre  
La mouche audacieuse expirait sur sa lèvre,  
Et quand de vingt pas même il approchait mes vers  
Leurs ames pour le fuir s'envolaient aux enfers ;  
Le poison résidait jusques dans sa prunelle,  
La rose, le jasmin, le lis, la campanelle,  
Et vous charmant œillet l'honneur de mon jardin  
Un seul de ses regards vous flétrissait soudain ;  
Nous préserve à jamais la colère céleste  
De voir nos vers frapés d'un fléau si funeste !  
Loin donc de l'atelier tout visage inconnu !  
Défendez qu'un valet l'ouvre au premier venu,

Surtout bannissez en ces vieilles réprouvées  
 Qui des vapeurs du Styx déjà sont abreuvées,  
 Leurs lourds attouchemens ne feraient à vos vers  
 Eprouyer nuit & jour que malheurs & revers;  
 Ils aimeront bien mieux d'une jeune bergère  
 Et les yeux innocens & la main plus légère,  
 Les présens de sa main leur paraîtront plus doux,  
 Vous verrez de leur sort tous vos bergers jaloux.

Il ne suffira point qu'au gré de ma méthode  
 L'heureux insecte habite un toit net & commode,  
 De rusés ennemis iront de guet-à-pens  
 L'attaquer, s'en saisir, & vivre à ses dépens;  
 On ne l'a vu que trop, on a vu d'un coup d'aile  
 Le moineau scélérat tromper la sentinelle;  
 On a vu mille fois ayant l'orge à foison  
 Un poulet domestique, enfant de la maison,  
 (O l'ingrat!) du Bombyx hâter les funérailles,  
 L'égorger, l'engloutir tout-vif en ses entrailles;  
 De ces deux meurtriers pour le mettre à couvert,  
 Si dans un jour d'été le chassis est ouvert  
 Ou si par accident une vitre se casse,  
 Qu'en l'un & l'autre cas un rézeau la remplace!

Mais le voleur ailé que la clarté conduit  
 Est bien moins dangereux que le voleur de nuit;

Le

Le mérite, ô Bombyx ! est fujet à l'envie,  
 Hélas ! de tous côtés on attente à ta vie,  
 Dans les trous du plancher, aux crevasses d'un mur  
 Ton ennemi nocturne habite un antre obscur ;  
 Un ennemi ! que dis-je ? ô mortelles alarmes !  
 Il en est mille & mille envieux de tes charmes ;  
 Pour te persécuter, là vivent à l'écart  
 Et l'indiscret grillon & le rusé lézart ;  
 C'est là qu'à la faveur de l'ombre qu'ils chérissent  
 Le rat & la fouris de larcins se nourrissent,  
 Croiez-moi, redoutez le terrible dégat  
 Que feront dans la nuit la fouris & le rat :  
 Dès qu'une ardente mèche en son huile étouffée  
 Vous aura fait passer dans les bras de Morphée,  
 Sous les ailes d'une ombre indulgente aux filous  
 Pour courir à la proie ils sortent de leurs trous,  
 Ils vont aux ateliers, ils sèment le carnage  
 De tablette en tablette & d'étage en étage,  
 Ils dévorent les vers & chargés de butin  
 Portent à leurs enfans les restes du festin ;  
 D'un chat doux & flateur qui souvent vous amuse  
 Envain prétendez-vous recourir à la ruse,  
 Ravisseur du dépôt à ses veilles commis  
 Il tuera plus de vers que tous leurs ennemis :

Voulez-vous éviter ces tristes aventures?  
 Des murs & du plancher lutez les ouvertures,  
 Inférez dans les trous un ciment composé  
 De chaux, de brique en poudre, & de verre écrasé;  
 Epiez le larron, observez son passage,  
 Tendez y les cachots construits à cet usage,  
 Et qu'ignorant le piège il y soit arrêté  
 Sur le point de ravir un appât apprêté;  
 Munissez les gradins, suspendez aux machines  
 Le piquant groselier, le houx armé d'épines,  
 Afin que le brigand, le voleur, l'assassin  
 N'ait pas impunément consommé son larcin;  
 Joignez à ces secours de bruyantes sonnettes,  
 Agitez-les la nuit à deux pas des tablettes,  
 Et plusieurs fois encor alerte & curieux  
 Montez aux ateliers, voiez tout par vos yeux.

La nature est alors dans un profond silence,  
 Pour réparer du jour la dangereuse absence  
 Un flambeau rayonnant dans la nocturne horreur  
 De vos pas incertains empêchera l'erreur;  
 N'allez point sur le ver porter une huile ardente,  
 Hélas! il n'en falut qu'une goutte imprudente  
 Pour flétrir les appas de l'aimable Pŷché,  
 Qu'Amour eut de regret! qu'Amour en fut touché!

La

La belle au désespoir en vit enfler sa cuisse,  
 Plus de huit mois entiers dura l'affreux supplice,  
 Elle n'en mourut point, mais vos vers délicats  
 Souillés de votre lampe iraient droit au trépas.  
 Cependant sous leur toit je crains qu'il ne se glisse  
 Un enfant curieux & rempli de malice,  
 Ce sera votre fils, s'il en fait son jouët  
 Vous n'oserez jamais en venir jusqu'au fouët;  
 C'est le plus tendre objet de vos idolâtries,  
 De vif-argent tout-pur il a les mains pétries,  
 Malheureux font vos vers! s'il en voit le dehors,  
 Bientôt il voudra voir ce qu'ils ont dans le corps;  
 Au défaut de la verge il faut user de feinte,  
 Inspirez-lui pour eux ou la haine ou la crainte,  
 Et toujours attentif que votre œil à propos  
 De ses doigts pétillans préviène les complots;  
 Montrez-lui de dix pas le précieux reptile,  
 Dites que de sa bouche un noir venin distile,  
 Et qu'il a sous la queue un aiguillon perçant  
 Qui ferait de ses mains couler des flots de sang.  
 Souvent dans son séjour l'insecte pacifique  
 Succombe au sentiment d'une terreur panique,  
 Un son inopiné, rauque, perçant, trop fort  
 Peut tout-à-coup l'abattre & lui causer la mort:

Si le foudre grondant vient menacer la terre,  
 Si vous voiez les feux meffagers du tonnerre,  
 Le vermiffeau timide en redoute l'effet,  
 Du fecours le plus prompt portez-lui le bienfait;  
 Moins sage ou moins instruit un nourricier peut-êtré  
 D'un ais impénétrable armera sa fenêtré,  
 Mais je vous apprendrai des fecrets moins connus  
 Qui ne furent jadis révélés qu'à Vénus.

Du fils du bucheron vous savez l'avanture,  
 Quand du Bombyx mourant il eût pris la figure,  
 Soudain le ver-enfant nouvel aventurier  
 Déserta sa cabane & gagna le mûrier;  
 Amour en ce moment vint retrouver sa mère,  
 La déesse emporta le Bombyx à Cythère,  
 Connaissant son malheur, sensible à ses besoins  
 Elle en eut plus d'ardeur à lui prêter ses soins.

Un jour que la déesse avec Vulcain couchée  
 D'un fecret déplaisir lui paraissait touchée,  
 Déesse, lui dit-il, d'où vous vient ce souci?  
 Cypris en soupirant lui répondit ainsi;  
 „L'infortuné Bombyx est nourri dans mon île,  
 „Tu fais combien m'est cher ce précieux reptile,  
 „Tu fais combien, hélas! mortel & délicat  
 „Des foudres de mon père il redoute l'éclat:

Tu

„Tu t'es vanté cent fois d'avoir fait le tonnerre  
 „Pour punir l'attentat des enfans de la terre,  
 „Mais que me sert à moi de t'avoir pour époux  
 „Si tu n'oses me plaire & respecter mes goûts?  
 „Qui d'entre les mortels (je le dis à ta honte)  
 „Servira désormais la reine d'Amathonte?  
 „Ah! périffe ton art, ou de cet art fatal  
 „Fais que mon ver chéri ne ressent aucun mal.

Comme on voit au foier la fileuse accroupie  
 Réveiller dans la cendre une braise affoupié,  
 Et reprendre la nuit de pénibles fuzeaux  
 Pour nourrir ses enfans du fruit de ses travaux;  
 Tel & plus diligent pour plaire à Cythérée  
 Le dieu Vulcain s'arrache à sa couche sacrée,  
 Prend à témoin l'Amour, & jure par le Styx  
 Qu'il faudra du tonnerre affranchir le Bombyx.

Prés du séjour d'Eole, aux bords de la Sicile,  
 Sur la vague écumeuse on voit régner une île,  
 Où d'immenses rochers dans leurs flancs caverneux  
 Sont habités d'un peuple actif & matineux;  
 Là jour & nuit sans cesse une forge allumée  
 Elève jusqu'au ciel des torrens de fumée,  
 Et l'on entend gémir d'étincelans métaux  
 Sous les coups cadencés de cent pefans marteaux;

Là nuds bras , l'œil ardent, vit le peuple cyclope,  
 Pyracmon, Polyphème, Arge, Bronte, Stéropé ;  
 „Enfans, leur dit Vulcain, laissez là vos travaux,  
 „Ma déesse à notre art en prescrit de nouveaux ;  
 „Nous qui sîmes armer Achille contre Troie,  
 „Ofons contre le ciel armer le ver à soie:  
 Il dit, & ranimés à l'aspect de leur roi  
 Les bruyans forgerons exécutent sa loi.

Pyracmon le premier prend au sein de la terre  
 Un corps ferrugineux approchant de la pierre,  
 Lavé, longtems noié dans plus d'un torrent d'eau  
 Polyphème à son tour le transporte au fourneau,  
 Et couvre de cailloux, de chaux ou de castine  
 Un charbon furanné qu'il mêle avec la mine,  
 Ce charbon sec & vieux formé d'un bois naissant  
 Est plus durable au feu, rend le fer moins cassant ;  
 Arge, hideux géant, allume la fournaise,  
 Et d'un soufle agité fait petiller la braise ;  
 Bientôt Stéropé écume un bouillant minéral,  
 Bientôt sous le fourneau son bras ouvre un canal,  
 D'où court en mugissant l'étincelante fonte  
 Dans un moule argileux pétri des mains de Bronte ;  
 En ce premier état le métal sans vertu  
 Est fondu de nouveau, sur l'enclume est battu,

Mis

Mis ensuite à la forge il s'échauffe & s'allume,  
 Pour la seconde fois il revient sur l'enclume,  
 Et désormais ductile il peut être fendu,  
 Forgé, battu, limé, mais jamais refondu.  
 C'est ici que Vulcain avec sa troupe noire  
 Du chef-d'œuvre imparfait veut partager la gloire,  
 Un cyclope eût envain tenté de le finir,  
 Vulcain, le seul Vulcain y pouvait parvenir;  
 L'art forma sous ses mains . . . , mais serai-je croiable ?  
 Dieu ! quelle créature & quel monstre effroiable  
 Dont la tête à ses dents le cédait en grandeur,  
 Dont le pied de ses flancs excédait la rondeur !  
 Aurore en ce moment quitait le fein de l'onde,  
 Passant sur le sommet de la forge profonde  
 Elle y jette les yeux, & par le soupirail  
 De Vulcain la première apperçoit le travail ;  
 Curieuse, indiscrete autant que matinale  
 Elle en porte soudain la nouvelle à Céphale,  
 Et Céphale à Procris, & Procris à son tour  
 En fait la confidence aux échos d'alentour ;  
 De là vient qu'il n'est toit, si vil, si misérable  
 Qui ne possède encor ce monstre secourable,  
 Cependant & l'Aurore & Céphale & Procris  
 N'en connaissaient alors ni l'objet ni le prix,

MAIS



Mais dès que le soupçon & sa sœur l'avarice  
 Eurent de la serrure inventé l'artifice,  
 Par leurs mains avec elle il se vit marié  
 Et le vil nom de clef lui fut approprié.

Du chef-d'œuvre d'un dieu sur leur vain témoignage  
 Ne ferez-vous jamais qu'un si frivole usage ?  
 Non non, ce talisman assez prostitué  
 Par vous au vermissieu sera restitué ;  
 Même on dit qu'autrefois couvert de cette égide  
 Il put exempt de crainte habiter dans l'Elide,  
 Quand le fier Salmonée outrageant Jupiter  
 Fit sur un pont d'airain tonner un char de fer ;  
 Autres tems, autres soins ! les enfans de la terre  
 Ont forgé de leurs mains un éclatant tonnerre,  
 Plus terrible cent fois que le tonnerre ailé  
 Par le dieu forgeron sous l'Etna recélé ;  
 Contre l'affreux éclat de leur foudre perçante  
 La clef n'est pour le ver qu'une égide impuissante ;  
 Pour l'en préserver donc, dût-il être à l'étroit,  
 Loin du bruit des canons il faut placer son toit ;  
 Qu'il n'entende jamais du lieu qui l'environne  
 Ni les accens de Mars ni les chants de Bellonne,  
 Souvent Diane même en courant la forêt  
 Du son de ses clairons l'alarme & le distrait.

*FIN DU QUATRIEME LIVRE.*

SU-

SUJET DU LIVRE V.

On décrit dans ce Livre le dernier age du ver à foie depuis le moment qu'il se dispose à filer jusqu'à la mort.

\*\*\*\*\*

LE BOMBYX,

LIVRE CINQUIEME.

Campagne où l'amitié m'attira sur ses traces,  
 Agréable séjour des vertus & des graces,  
 Lieux charmans, c'est envain qu'un aimable loisir  
 Vient me tenter chez vous par l'attrait du plaisir;  
 Si les dieux immortels me conservent la vie  
 Je pourrai quelque jour contenter mon envie,  
 Le front orné de fleurs dans les bras du repos  
 Je chanterai vos bois, vos jardins, vos échos;  
 Vous verrez à mes fons tressaillir les Naiades,  
 Vous verrez les Zéphirs caresser vos Dryades,

F 7

Et

Et Pan pour m'animer sorti de ses roseaux  
 Venir mêler sa flute au murmure des eaux :  
 C'est ici qu'aujourd'hui (n'en prenez point ombrage)  
 L'impatient Bombyx me rappelle à l'ouvrage,  
 Plus âgé mais toujours aliégé de besoins  
 Jusqu'à sa dernière heure il demande des soins :  
 Que vois-je ? ah muse ! il fuit, hâtons-nous de le fuivre,  
 Il ne lui reste plus que peu de tems à vivre ;  
 A ce nouveau sujet vien prêter tes crayons,  
 Le bonheur fera grand si nous y déployons  
 Les charmes enchanteurs d'une heureuse harmonie,  
 Le jeu des fictions, le sel de l'ironie,  
 Si nous peignons du ver par des traits délicats  
 L'art, les dons, les amours, l'hymen & le trépas.

Tel qu'en des fruits exquis que les saisons mûrissent  
 Un arbre convertit les sucres qui le nourrissent,  
 Tel de son aliment le ver industrieux  
 Sait transformer le lait en un fil précieux ;  
 A peine il est entré dans son quatrième âge,  
 Qu'au travers de ses flancs enflés de son filage  
 Il en fait éclater la brillante couleur,  
 D'une table ennuyeuse il sort comme un voleur,  
 Empressé d'exercer sa secrète industrie  
 Il oublie à la fois sa maison, sa patrie,

Et pour se confiner dans un sombre séjour  
 Il parcourt inquiet tous les lieux d'alentour,  
 Il s'allonge, il se dresse, il va d'un œil avide  
 S'affûrer d'un azile escarpé mais solide,  
 Où d'un pesant cocon ourdi par son fuzeau  
 Il pourra sans danger suspendre le rézeau.

Vous donc de ses soucis témoin prudent & sage  
 D'une prompte barrière entourez son passage,  
 Plantez aux environs une épaisse forêt  
 D'osier sec, de bouleau, de stérile genêt;  
 Pour aller sur ces bois se poster en vedette  
 Vous le verrez bientôt déferter sa tablette,  
 Et tout-chargé du poids de son riche troussseau  
 Ramper non sans effort le long de l'arbrisseau;  
 Prenez, prenez pitié de sa délicatesse,  
 Beau sexe, soulagez sa pénible grosseffe,  
 Daignez placer vous-même aux rameaux préparés  
 Ces tendres nourrissons par vos mains transférés:  
 Si vous sûtes d'abord au gré de mon attente  
 Classifier d'un œil exact leur famille naissante,  
 Vous ferez aujourd'hui distinguer les ainés,  
 Les plus prompts, les premiers au filage entraînés;  
 Pour ceux qui moins de fois ont vu naître l'aurore  
 Et dont l'age au travail est impuissant encore,

Il faut que ces puinés soient tout-à-fait purgés  
 D'un superflu grossier dont leurs flancs sont chargés,  
 Il faut que transparens à travers d'eux on voie  
 L'éclat intègre & pur de leur liquide soie;  
 Tel du doux chasselas à son sep attaché  
 Le jus délicieux sous l'écorce est caché,  
 Le soleil, l'air, la pluie affinent la membrane,  
 Dès qu'ils l'ont dilatée & rendu diafane,  
 On entrevoit sans peine à travers le raifin  
 Et le nectar captif & le profond pépin.

Ainsi vos vermissieux tour à tour d'heure en heure  
 Pour monter au bocage ont quitté leur demeure:  
 Quel zèle industrieux montrent de toutes parts  
 Ces petits artisans sur leurs rameaux épars!  
 Voiez comme à l'envi l'ardente multitude  
 De son riche édifice a formé le prélude!  
 Pour suspendre un tissu cotoneux & subtil  
 D'une ramille à l'autre ils ont jetté ce fil,  
 Funambules adroits, par les routes qu'ils tracent  
 Ils passent mille fois, mille fois ils repassent,  
 Ajoutent fil sur fil & contour sur contour  
 Pressés de se soustraire aux objets d'alentour;  
 Aucun d'eux ne s'amuse, aucun ne se relâche,  
 Avec quelle constance ils poursuivent leur tâche!

Qui

Qui ne dirait qu'entr'eux l'ouvrier le plus prompt  
D'un laurier immortel va couronner son front ?  
Là les moins diligens ne font qu'ourdir leur toile,  
D'autres en cet endroit couverts du premier voile  
Paraissent à demi sous un léger brouillard,  
Qui nous découvre encor les secrets de leur art ;  
Mais voilà les vainqueurs qui plus tôt à l'ouvrage  
Ont sù mettre à profit la faveur de leur âge :  
Et ces autres ici ?... vous voyez deux rivaux  
Ou plutôt deux amis s'unir dans leurs travaux,  
Et confondre en secret leur double mécanique  
Dans le circuit borné d'une cellule unique :  
Un autre objet plus triste... ô disgrâce, ô rigueur !  
Cette jeune chenille au fort de sa vigueur  
Croiait par ses efforts vaincre sa sœur aînée,  
La voilà pour jamais chez les morts entraînée !  
Hélas ! vous l'honorez de regrets superflus,  
Les autres ne vivront que quelques jours de plus ;  
Innocens animaux, famille fortunée,  
Allez sans murmurer à votre destinée,  
Vénus qui vous chérit, sensible à vos travaux  
Saura changer vos corps en des corps tout-nouveaux,  
Et la clarté du jour que vous recevrez d'elle  
En deviendra pour vous plus riante & plus belle.

Quand

Quand jadis la déesse était la seule encor  
 Qui du ver précieux possédât le trésor,  
 Dans les bois de Cythère où vivait ce reptile  
 On voyait tous les jours une troupe indocile  
 De Jeux, de Ris badins courtisans de l'Amour,  
 Flater les vers chéris, solâtrer à l'entour;  
 Tantôt ils leur portaient d'une main téméraire  
 Un feuillage étranger rarement salutaire,  
 Tantôt ils les touchaient non fans quelques malheurs  
 Et souvent par malice ils leur jetaient des fleurs.

Là s'amusait un jour cette troupe agaçante,  
 Ce jour-là par hazard Vénus était absente,  
 Quand sous leurs pas pressés les tremblans escaliers  
 Qui rampaient à l'entour des nombreux ateliers,  
 Peut-être trop chargés, peut-être usés par l'âge  
 Tombent, & dans leur chute entraînent l'étalage;  
 Alarmé du fracas, épouvanté du bruit  
 Le timide escadron sous les myrthes s'enfuit,  
 Encor quelqu'un d'entr'eux du débris des échelles  
 Ne parvint pas fans peine à dégager ses ailes;  
 Mais les vers moins heureux, morts, mourans, éclopés  
 Dans cet affreux revers sont tous envelopés,  
 Des horreurs du trépas, hélas! pas un n'échape.

Au retour de Vénus ce triste objet la frappe,

C'est

C'est envain qu'elle appelle & les Jeux & les Ris,  
 Les petits scélérats n'entendent point ses cris ;  
 Au bruit de ses sanglots les montagnes gémissent,  
 Des accens de sa voix les valons retentissent,  
 Morphée à ses beaux yeux n'offre plus ses appas ;  
 Telle quand d'Adonis le funeste trépas  
 Eût porté dans son cœur d'aussi vives alarmes,  
 Elle avait nuit & jour les yeux baignés de larmes :  
 La déesse à grands cris conte ses déplaisirs  
 Aux fontaines, aux bois, aux échos, aux zéphirs,  
 Les zéphirs, les échos, les bois & les fontaines,  
 Tout prend part à ses pleurs, rien ne finit ses peines,  
 Inconsolable enfin du malheur de ses vers  
 Son désespoir la porte à descendre aux enfers.

Dans les champs d'Italus près du fangeux Averno,  
 Il est une profonde & béante caverne  
 Immense en son entrée, horrible en son abord,  
 Tout oiseau qui l'approche en est puni de mort ;  
 Sur les bords de ce gouffre habitent la tristesse,  
 La pâle infirmité, la plaintive vieillesse,  
 La crainte au pied tremblant, l'insatiable soif,  
 La famine perfide & l'inquiet besoin ;  
 On voit vis à vis d'eux le travail mercenaire,  
 Et la mort menaçante, & le sommeil son frère,

Et

Et le bruyant plaisir aux yeux étincelans ;  
 La discorde en fureur, la guerre aux bras sanglans  
 Ont le front hérissé de serpens homicides ,  
 Et sur des lits de fer veillent les Euménides :  
 L'arbre le plus épais que la terre ait produit  
 Ombrage aux environs un immense circuit,  
 Des songes fugitifs l'effain traître & volage  
 Vient se percher le jour sur son nombreux feuillage ;  
 Près delà sont encor tous les monstres divers  
 Qui furent autrefois l'horreur de l'univers ;  
 Briarée aux cent bras, le serpent aux cent têtes ,  
 Le taureau de Minos, les Scyllés demi-bêtes,  
 Méduse, Celeno, le triple Géryon,  
 Et ce monstre à la fois dragon-chèvre & lion,  
 Qui des monts Lyciens sur Thelmesse alarmée  
 A vomé si longtems une haleine enflammée.

Plus loin est le sentier qui mène à l'Achéron,  
 Le nocher de ce fleuve est le fameux Caron,  
 Il a le front hideux, la paupière sanglante,  
 Sa barbe limoneuse en longs épis serpente,  
 Et de ses vils haillons suspendus à son cou  
 Un lambeau vient à peine ombrager son genou ;  
 Mais tout affreux qu'il est, dans sa verte vieillesse  
 Ce dieu conserve encor le feu de la jeunesse,

Lui

Lui seul de sa nasselle & pilote & patron  
 Il dirige la voile, il tire l'aviron,  
 Et porte à l'autre bord sans crainte du naufrage  
 Les nombreux passagers assemblés au rivage :  
 Là se montrent sans cesse au passage empressez  
 Les morts impatiens l'un sur l'autre pressés,  
 Ils tendent au vieillard une main supliante,  
 Le vieillard est sans yeux pour une ombre cliente,  
 C'est envain qu'au passage il les voit s'empressez  
 Il fait ceux qu'il doit prendre & ceux qu'il doit laisser ;  
 Les mânes des humains privés de sépulture  
 Sont un siecle au rivage errans à l'avanture,  
 Et le dur nautonnier fidèle à son devoir  
 Avant l'age écoulé n'ose les recevoir ;  
 Mais de tant d'animaux nés pour peupler au monde  
 Les plaines, les forêts, le champ des airs & l'onde,  
 De tous ces animaux le trop nombreux concours  
 Jamais du noir esquif n'implore le secours ;  
 Ceux dont l'énormité fut ici l'appanage  
 Passent avec effort l'eau bourbeuse à la nage,  
 Les autres plus legers mais timides & lents  
 Rafent d'un féble vol les fleuves défolans.  
 C'est là que vient Cypris, espérant sur ces rives  
 Recueillir de ses vers les ames fugitives ;

Fil-

Fille du dieu puissant qui gouverne les cieux,  
 Nièce du dieu terrible absolu dans ces lieux,  
 Souveraine dès cœurs & l'œil baigné de larmes  
 Elle va sur son oncle essayer tous ses charmes;  
 La lune avait neuf fois éclairé l'univers  
 Depuis qu'aux sombres bords erraient les tristes vers,  
 Hélas! c'était fait d'eux, les trois parques cruelles  
 Venaient en ce moment de leur prêter des ailes,  
 Pour voler au delà de ce fleuve odieux  
 Redouté des mortels & respecté des dieux;  
 Il s'élève un grand bruit, soudain Vénus arrive,  
 Les insectes ailés rassemblés sur la rive  
 L'entourent à l'envi charmés & trop heureux  
 De n'avoir point encor franchi le fleuve affreux.  
 Cependant des enfers l'argus inévitable  
 Par un triple signal de sa voix redoutable  
 A du fond de son antre au palais de Pluton  
 Annoncé de Cypris le respectable nom;  
 Le monarque à l'instant de son trône s'élance,  
 Sa surprise est égale à son impatience,  
 Il vole vers Cypris, du sang le cri vainqueur  
 D'aussi loin qu'il la voit s'élève dans son cœur,  
 Il s'avance, il l'approche, & trois fois il l'embrasse;  
 Si, dit-elle, à vos yeux Vénus a trouvé grace,

„Si vous avez pour elle un reste d'amitié,  
„Si jamais votre cœur s'ouvrit à la pitié,  
„Au nom de votre hymen, au nom chéri d'Hécate  
„Souffrez qu'en ma faveur votre pouvoir éclate,  
„Secourable Pluton, puissant dieu des enfers,  
„Mon oncle! vous voiez les ombres de mes vers,  
„De ces vers malheureux, de ces tristes victimes  
„Que le ciel daigna rendre à mes vœux légitimes,  
„Quand mon divin Bombyx cessant d'être immortel,  
„Comme un bouc innocent qu'on entraîne à l'autel,  
„Vit ses jours abrégés par l'attentat funeste  
„D'un traître qu'à jamais la Dryade déteste;  
„A peine eus-je le tems de pleurer son malheur,  
„Sa perte réparée adoucit ma douleur,  
„Citoien de mon île il me rendait heureuse,  
„J'élevais par mes mains sa famille nombreuse,  
„Mais voici que le fort pour combler mes revers  
„Vient le précipiter dans la nuit des enfers,  
„Sa race infortunée a péri toute entière,  
„Ah! si de voir encor la céleste lumière  
„Deux d'entr'eux seulement avaient la liberté  
„J'aurais du moins l'espoir de leur postérité.

La déesse à ces mots rappelle tous ses charmes,  
Des regards éloquens, des soupirs & des larmes

Les

Les dons victorieux viennent à son secours, <sup>auov i2a</sup>  
 Pluton trois fois soupire & lui tient ce discours; <sup>i2i</sup>  
 „A votre aspect, Vénus, que mon ame est ravie! <sup>2u</sup>  
 „Je n'ai point oublié ces beaux jours de ma vie, <sup>2u</sup>  
 „Où du ceste immortel & de tous vos attraits <sup>2u</sup>  
 „Vous daigniez embellir la fille de Cérès, <sup>2u</sup>  
 „Je dois m'en acquiter, l'amitié me l'inspire, <sup>2u</sup>  
 „Déesse, ignorez-vous les loix de mon empire? <sup>2u</sup>  
 „Tout être dont le sort a limité le cours <sup>m bran2u</sup>  
 „Est comptable en mes mains du tribut de ses jours, <sup>2u</sup>  
 „S'il arrive ici-bas quand sa trame épuisée <sup>2u</sup>  
 „A vuidé la quenouille & rempli la fusée; <sup>2u</sup>  
 „Je n'oserais changer l'arrêt de son trépas, <sup>2u</sup>  
 „Et quand je l'oserais je ne le pourrais pas; <sup>2u</sup>  
 „Mais des plus grands héros les frées destinées <sup>2u</sup>  
 „Au milieu de leur cours font souvent terminées, <sup>2u</sup>  
 „Si la trame se rompt par sa fragilité, <sup>2u</sup>  
 „Si Clothon sommeillant manque d'agilité, <sup>2u</sup>  
 „Si le fuzeau léger dont l'autre a la conduite <sup>2u</sup>  
 „Tourne avec trop de force & se perd dans sa fuite, <sup>2u</sup>  
 „Ou si même Atropos voit d'un œil offensé <sup>2u</sup>  
 „Rallentir de ses sœurs le travail commencé, <sup>2u</sup>  
 „D'un coup de ses ciseaux elle brise l'ouvrage, <sup>2u</sup>  
 „Delà tant de mourans à la fleur de leur âge, <sup>2u</sup>  
 „Ce

„Ce font là mes aubains, & pour eux quelquefois  
„Je me suis aisément désisté de mes droits,  
„Pour peu qu'en leur faveur des amis m'attendrissent  
„J'accorde à leur prière une ombre qu'ils chérissent;  
„C'est ainsi qu'Esculape obtint en d'autres tems  
„Le retour d'Hippolyte au séjour des vivans,  
„Je ne pus de sa vie allonger la durée  
„Mais j'en pus révoquer la fin prématurée,  
„C'est tout ce que je fis, encor avec Caron  
„N'avait-il pas franchi les rives d'Achéron,  
„Car bientôt le Lethé l'abreuvant de son onde  
„L'eût contraint à jamais de renoncer au monde:  
„Tels & non moins heureux vos jeunes vermissieux,  
„Qui du fleuve sacré n'ont point touché les eaux  
„Vont de leurs jours fixés remplir le juste nombre,  
„Choisissez, prenez en jusqu'à la dernière ombre,  
„Leurs ailes sont pour eux des secours superflus  
„Je voudrais ... mais hélas! je ne peux rien de plus:  
„Et même pour le prix d'une faveur si rare,  
„Il faut qu'affujétis à la loi du Ténare  
„Dès qu'ils auront filé leur précieux fuzeau  
„Chacun d'eux tous les ans se transforme en oiseau,  
„Et que naissant deux fois, deux fois mort il visite  
„Les rivages jaloux du ténébreux Cocyte:

Il dit, & des enfers sortent les vers ailés;  
 Tel l'Hyperboréen au sein des flots salés  
 Précipité neuf fois perd la figure humaine,  
 Et soudain prend son vol vers la céleste plaine.

Mais tandis que je trace en ces vers ingénus  
 La faveur que Pluton fit jadis à Vénus,  
 L'heureux instant approche où du divin oracle  
 Vous allez avec moi contempler le miracle,  
 Vous pouvez cependant approcher de vos vers  
 Leurs mânes défolés font encor aux enfers,  
 Les travaux sont finis, de leurs riches quenouilles  
 Brillent de tous côtés les fécondes dépouilles;  
 Que de variétés ont produit leurs pinceaux!  
 Que de biens, quels trésors sur tous ces arbrisseaux!  
 Moins précieux cent fois sont les dons de Pomone  
 L'ornement d'un verger, la gloire d'un automne,  
 Mais tels ces fruits nombreux sous diverses couleurs  
 Sont pleins du même suc, sont nés des mêmes fleurs.

Nymphé du double mont, dis-moi par quel caprice  
 De deux cocons formés par un même artifice  
 L'un de l'autre souvent diffère en coloris?  
 Ah! ce mystère est grand, c'est pour plaire à Cypris;  
 Ici le céladon est la couleur de l'onde  
 Où nâquit la déesse au premier jour du monde,

Là

Là sur ces cocons blancs sans doute on eut dessein  
D'imiter au plus près l'albâtre de son sein ;  
Non loin d'eux observez avec combien d'adresse  
Dans ces couleurs de soufre on peint la blonde tresse,  
C'était le dernier point des appas de Vénus,  
Delà vient que ceux-ci n'y sont point parvenus,  
Lorsque de leur pinceau la teinte trop chargée  
Traçait ces couleurs jaune, isabelle, orangée ;  
Mais n'admirez-vous pas ( n'en déplaît à Phyllis )  
Ce mélange parfait de la rose & du lis ?  
C'est l'éclat d'un beau teint qu'anime la tendresse,  
C'est le vrai coloris de l'aimable déesse ;  
Remarquez la pâleur du cocon qui le suit ...  
Ah ! que dis-je indiscret ? le tems vole & s'enfuit,  
Impatiens déjà vos vers ailés peut-être  
De retour des enfers s'empressent à renaître,  
Je prête envain l'oreille au bruit de leurs fuzeaux  
Hélas ! ils vont percer leurs précieux rézeaux,  
Le tems presse, armez-vous de profondes corbeilles  
Hâtez-vous, moissonnez les cocons sur les treilles :  
C'est ainsi qu'en automne aux vignobles de Nuits  
Quand le sep a mûri le nectar de ses fruits,  
Des enfans de Bacchus la joyeuse phalange  
Sur les pas de Silène accourt à la vendange,

Le fatyre altéré, la nymphe au pied dispos,  
 Ont la corbeille au bras, la hotte sur le dos,  
 Les chants, les ris, les jeux, mêlés d'un peu d'yvresse  
 De ce jour de travail font un jour d'alegresse.

Il faut en ce moment distinguer les cocons  
 D'où sortent pour l'hymen les vers les plus féconds,  
 De leur race à venir dans eux est l'espérance,  
 Et je veux qu'à la fois sur sa seule apparence  
 Du ver emprisonné, du papillon futur  
 Chaque coque à vos yeux marque le sexe obscur;  
 Soiez donc attentif à ma voix qui vous guide,  
 Ce n'est point la couleur qui du sexe décide,  
 Le balon du ver mâle a les deux bouts pointus  
 Et l'autre en sa rondeur est court & plus obtus:  
 Des deux sexes connus assortissez l'élite,  
 Un gros cocon souvent se trouve hermaphrodite,  
 N'importe! des petits préférant les plus beaux  
 Laissez sans hésiter au fond de leurs tombeaux  
 D'un importun travail ces artistes émules  
 S'efforcer vainement à percer leurs cellules;  
 Mais choisissez en peu pour votre utilité  
 De ceux dont on fait cas dans leur simplicité,  
 Peut-être ignorez-vous à quel nombre d'œux monte  
 Ce qu'un seul ver femelle en met bas dans sa ponte?

Mes

Mes yeux en font témoins, ce nombre calculé  
Aux nombreux jours d'un an pouvait être égalé.

Après avoir donné la juste préférence  
Aux plus pesans cocons, à ceux dont l'apparence  
Est un présage heureux de leur fécondité,  
Que l'aiguille y passant avec légèreté  
Traîne après elle un fil où soit sans intervalle  
Chaque mère enchaînée au dessous de son mâle ;  
Mais craignez qu'en leur sein se plongeant au hazard  
Cette aiguille pour eux ne devienne un poignard ,  
Prenez, prenez y garde, un meurtre téméraire  
Hélas! suivrait soudain l'erreur involontaire ;  
Pendant les cocons sont portés aussitôt  
Soit dans l'ancre où Bacchus tient ses dons en dépôt,  
Soit dans ces lieux qu'habite un aimable zéphire  
Fuyant du dieu du jour le trop ardent empire ;  
Au courroux de Phœbus le Bombyx exposé  
Dans le sein du cocon périrait embrasé,  
Lui qu'un heureux destin, lui que les dieux propices  
Rappelleront au jour sous les plus doux auspices.

Vous aurez vu dix fois l'aurore au teint vermeil  
Des portes d'orient ramener le soleil,  
Et le soleil dix fois achevant sa carrière  
Au palais de Thétis ramener la lumière,

Lorsque pour s'échaper de leur sombre prison  
 Vos vers sauront unir l'adresse & la raison:  
 Longtems on ignora quel but eut la nature  
 En les emprisonnant dans une coque obscure,  
 Mais enfin ses secrets si longtems recelés  
 A nos yeux pénétrants ont été révélés;  
 Ici donc de la fable abjurons le langage,  
 Pour montrer le Bombyx sous sa fidèle image  
 Des yeux de la physique éclairé cette fois,  
 L'austère vérité me prêtera sa voix.

Du vermissseau naissant la petitessse extrême  
 Le dérobe au toucher & presque au regard même,  
 Le Niger l'a, ce semble, enfanté sur ses bords  
 Mais plus noir en son front qu'au reste de son corps;  
 Quelques jours ont à peine évertué sa force  
 Qu'il éclaircit déjà sa ténébreuse écorce,  
 Cette robe grossière ou s'use ou se salit  
 L'insecte s'en défait pour prendre un autre habit,  
 Il grandit, il blanchit, mais sa blancheur impure  
 Tient de la feuille encor, se sent de sa verdure;  
 Après un tems douteux réglé par l'aliment,  
 Le degré de chaleur ou le tempérament,  
 Il quite tout à coup sa feuille nourricière,  
 Près de deux jours entiers il dort sur sa litière,

Son

Son réveil est suivi de violens transports,  
Il s'agite & se pâme outré de ses efforts;  
En ce moment sa peau se chiffonne & se fouille,  
Pour la seconde fois il met bas sa dépouille  
Et d'un pied vigoureux la pousse de côté,  
De son troisième habit il est déjà doté,  
Quel luxe pour un ver, quel excès de dépense  
Depuis un mois au plus de sa frêle existence!  
Il retourne à la feuille, il commence à manger,  
Vous le croiriez venu d'un climat étranger,  
Tant ont peu de rapport à sa forme première  
Sa tête, sa couleur, & sa figure entière:  
Pour la troisième fois il quite l'aliment,  
Un nouveau mal amène un nouveau changement,  
Et déjà dégagé de trois peaux successives  
Depuis que de son œuf il a franchi les rives,  
La feuille encor un tems satisfait ses desirs,  
Il se dégoute enfin du monde & des plaisirs,  
Il renonce aux festins, il fuit le voisinage,  
Il veut en solitaire isoler son ménage,  
Il cherche les déserts, & de son propre fil  
Lui-même il se construit le lieu de son exil.

Celui dont le soleil publie à sa naissance  
La sagesse infinie & la toute-puissance,

A gravé l'une & l'autre, & mis ce double sceau  
 Dans l'automate abject du moindre vermissseau;  
 C'est ainsi qu'il forma la foyeuse chenille,  
 Le sage Créateur, le Tout-puissant y brille,  
 A d'infinis besoins lui-même il a pourvu,  
 Il a tout ordonné, tout fait, & tout prévu:  
 Qu'est-ce qu'un ver naissant? c'est un point, un atome,  
 Mais de quelque vain nom que notre orgueil le nomme,  
 Par quel prodige un corps qui se dérobe aux yeux  
 A-t-il du mouvement l'attribut glorieux?  
 Et quel autre qu'un Dieu tout-puissant & tout sage  
 Eût pu pour lui donner cet illustre avantage  
 Captiver dans un point les organes divers  
 Des plus grands animaux que nourrit l'univers?  
 Avant que du Bombyx on connût le filage,  
 Ce vermissseau contraint de grimper au feuillage  
 Pour chercher sa pâture eût fait de vains efforts,  
 Si Dieu n'avait pris soin d'y préparer son corps;  
 Dieu lui-même entourra ces fêbles créatures  
 De différens anneaux unis dans leurs coupures,  
 Mais qui sous leur étui l'un à l'autre accrochés  
 Sont tantôt écartés & tantôt rapprochés;  
 L'insecte en ce besoin a plus de pieds que l'homme,  
 Est armé de crochets & fait filer sa gomme,

Ce

Ce fil tramé d'un suc réparé tous les jours  
 Vient au moindre péril lui prêter son secours ;  
 Est-il sur un mûrier que la tempête agite ?  
 Se croit-il menacé d'un oiseau parasite ?  
 Ce fluide visqueux qu'il attache aux rameaux  
 Distile de son sein par deux menus canaux,  
 Et forme deux filets qui soudain s'endurcissent,  
 Mais que ses petits doigts en un seul fil unissent ;  
 C'est par ce fil tendu tout-prêt à le porter  
 Qu'on le voit au besoin descendre & remonter :  
 Tel un artiste adroit à corder la filace  
 Marchant à reculons dans un certain espace,  
 A l'aide du rouet file & tord son ligneul,  
 Puis de divers funins n'en compose qu'un seul :  
 Mais autant que les arts dans leur manufacture  
 Le cèdent en tout genre à la simple nature,  
 Autant le fil du ver précieux & subtil  
 Surpasse du cordier l'abject & grossier fil.

Donnez-moi ce cocon hérissé de sa boure,  
 Observez avant-tout ce duvet qui l'entoure,  
 Des premiers fils du ver épanchés au hazard  
 C'est l'amas, ou plutôt c'est l'essai de son art ;  
 Pénétrons au dedans, sous cette filofelle  
 Je découvrye une soie & plus fine & plus belle,

Pourquoi l'a-t-il cachée aux injures de l'air?  
 Je le fens, c'est ici le chef-d'œuvre d'uver:  
 Voici la coque enfin sous ce fil enfermée,  
 Du fil enduit de glu son étoffe est formée,  
 C'est là que le Bombyx, perdu, décomposé  
 En une fève informe est métamorphosé;  
 Mais c'est là qu'à l'abri des vents & des orages,  
 Destiné par le ciel à peupler les bocages  
 Il sert de nourricier, de matrice, & d'étui  
 Au nouvel animal qui doit naître de lui;  
 Il ne vit pas encore, ouvrez la chrysalide,  
 C'est cette informe fève où l'insecte réside,  
 Vous ne voyez encor dans cet individu  
 Que l'impur appareil d'un être confondu;  
 Mais c'est dans ce cahos de substance croupie  
 Qu'est le germe secret d'une meilleure vie,  
 Et c'est là qu'en dépôt un propice aliment  
 A l'animal couvé donne l'accroissement;  
 Sa délivrance arrive, en moins de deux semaines  
 Il dégage ses pieds, ses ailes, ses antennes,  
 Enfin de sa naissance au terme parvenu  
 Il lui reste à franchir son repaire inconnu;  
 Souvent d'un scélérat la force ou l'artifice  
 Put en brisant ses fers l'arracher au supplice,

Mais

Mais l'insecte captif si novice en cet art  
Comment fortira-t-il de son triple rempart ?  
C'est ici que d'un Dieu le doigt visible encore  
Prépare au papillon le sûr moien d'éclorre ;  
Fidèle à son instinct l'artiste vermissieu  
A construit avec soin un paisible berceau ,  
Où la nature anime, accroit, défend, respecte  
Les membres délicats du volatile infecte ;  
Il fait plus , pour laisser dans cet enclos fermé  
Une porte accessible au papillon formé,  
Il croise féblement sa brillante étamine  
A l'endroit où la coque en pointe se termine,  
Et jamais il n'épanche à cette extrémité  
La glu qu'il verse ailleurs avec utilité ;  
De plus il fait si bien à quel but il travaille,  
Que ce féble côté de sa triple muraille  
Qui doit servir d'issüe à l'animal futur,  
N'est trop près d'un voisin, ni voisin d'aucun mur ;  
Lors donc que le Bombyx au bout de sa carrière  
A de ses trois manteaux épuisé la matière,  
Son front vers ce côté se tourne tout-expres,  
Et du rampant infecte il perd soudain les traits,  
Il s'occupe aussitôt à tenter sa fortie ,  
Il presse du cocon la fragile partie ,

Sans peine elle obéit & cède à son effort,  
 Il élargit la brèche, il y passe, il en sort;  
 La tête du reptile & sa dépouille entière,  
 Ces funébres débris de sa forme première  
 Comme un tas de linceuls salis & chiffonnés,  
 Dans le fond du tombeau restent abandonnés.

Ainsi changé d'état, l'insecte volatile  
 Au sortir du cocon n'a plus rien du reptile,  
 Peut-être la même ame est dans son corps nouveau  
 Mais ses mœurs ne sont point les mœurs du vermisseau;  
 L'un terrestre & pesant rampait sur sa litière,  
 L'autre céleste, ailé, voltige en sa carrière;  
 L'un tel qu'un mercenaire au travail attaché  
 De ses premiers parens expiait le péché,  
 L'autre libre de soins, exempt de tout ouvrage  
 Dans un heureux loisir voit écouler son âge;  
 L'un était d'un aspect à causer de l'horreur,  
 L'autre du plus beau lis étale la blancheur;  
 L'un pareil en ses goûts à la brute stupide  
 D'un grossier aliment était sans cesse avide,  
 L'autre n'est plus nourri que du nectar des dieux,  
 Nul repas désormais ne le flatte en ces lieux.

Qu'entrevoiez-vous là philosophe incrédule?  
 J'ose à votre esprit fort proposer ce scrupule,

N'y

N'y remarquez-vous pas (dites la vérité)  
L'homme né, l'homme mort, l'homme ressuscité?  
Des oracles divins les plus impénétrables  
La nature offre ainsi des images palpables;  
Heureux qui va s'instruire en ce livre sacré,  
Il en revient toujours le cœur plus éclairé!

Pour vous qui dans l'espoir d'enrichir vos familles  
Avez logé chez vous les foyeuses chenilles,  
Bornés à les nourrir, contens de leurs trésors  
Vous n'y cherchez point ces sublimes rapports;  
De vos derniers devoirs prenez donc connaissance,  
Déjà le papillon a reçu la naissance,  
Le spectacle nouveau qui paraît à ses yeux  
Saisit en ce moment son esprit curieux,  
Il n'ose hazarder ses ailes inconnuës,  
Il craint le sort d'Icare élevé dans les nuës,  
Le changement l'étonne, il compare en secret  
Son air noble & galand à son premier portrait;  
D'où lui viennent au front ces aigrettes nouvelles?  
Comment argenta-t-il, & d'où prit-il ces ailes?  
Il ne se connaît plus sous cet étrange aspect,  
Tout le rend inquiet, tout lui devient suspect,  
Il se sent, il se voit & la taille & la force  
Qu'il avait autrefois sous sa reptile écorce,

Il fait mieux ce qu'il fut qu'il ne fait ce qu'il est,  
 Cependant l'aliment est pour lui sans attrait,  
 D'un ceil indifférent il verrait son feuillage,  
 Tant l'affreux souvenir du ténébreux rivage  
 Présent à son esprit le glace encor d'effroi:  
 Vérité trop sévère, hélas! pardonnez-moi,  
 Si de votre esclavage affranchissant mon stîle  
 J'orne de quelques fleurs un sujet peu fertile:  
 On dirait en effet que le triste animal  
 Est un spectre échappé de l'empire fatal,  
 Que du bourbeux Cocyte il a bû l'onde amère,  
 Et qu'encor effrayé par les cris de Cerbère  
 Il a devant les yeux l'image des enfers,  
 Dont l'horreur le contraint à fuir dans l'univers  
 Les plaisirs superflus de cette ombre de vie,  
 Qui dans un tems si court lui doit être ravie;  
 Mais il va consacrer aux autels de Vénus  
 Les momens que son ombre a par elle obtenus.  
 Vous donc qui chériffiez ce peuple volatile  
 Ne lui présentez plus un feuillage inutile,  
 Et daignez pour tout soin lui permettre aujourd'hui  
 De répondre aux bontés que Cypris eut pour lui:  
 Le mâle est aisément distingué des femelles,  
 Aussi grand, moins épais & plus alerte qu'elles;

Cependant l'un & l'autre éclos & dispersés  
 S'écartent toujours peu de leurs tombeaux percés,  
 Et dans le doux espoir d'allonger leur carrière  
 Ne songent qu'à jouir du don de la lumière ;  
 Détrompez-les bien vite, & pour les recevoir  
 Sur la table voisine étendez un drap noir,  
 A peine ils en verront la couleur formidable  
 Que pensant voir des morts le gouffre épouvantable,  
 Le cœur tremblant d'effroi, saisis d'étonnement  
 Ils se croiront toucher à leur dernier moment :  
 Tel ferait notre trouble en ce jour de colère,  
 Où le feu dévorant échapé de sa sphère  
 A l'approche d'un Dieu tout-prêt à nous juger  
 Détruirait tout à coup ce monde passager ;  
 Les papillons troublés du fort qui les menace  
 Ne s'occupent alors que du soin de leur race,  
 Ils oseront prétendre à l'immortalité  
 S'ils vivent après eux dans leur postérité :  
 Les oiseaux des forêts, les animaux sauvages  
 Dans leurs fréquens hymens sont changeans & volages  
 Le tendre papillon se fixe au premier choix,  
 Il aime avec transports & n'aime qu'une fois ;  
 L'amante a son amant, l'époux a son épouse,  
 Chaque épouse a le sien, nulle n'en est jalouse,

Et

Et jamais du plaisir le dégoût n'amortit  
 Les feux de deux amans que l'hymen assortit;  
 Qui connaît de leurs cœurs les secrettes yvresses?  
 Quel mortel amoureux n'envirait leurs carettes?  
 O prodige d'ardeur! quatre fois de retour  
 Le soleil est témoin de leur fidèle amour,  
 Tant ces couples heureux sont constans dans leur flame  
 Tant les dons de Cypris sont puiffans dans leur ame!  
 Ils s'embrassent sans cesse, & leur dernier soupir  
 Est un soupir brulant d'amour & de plaisir;  
 Il est vrai que l'époux dans sa chaîne charmante  
 Voit finir ses beaux jours avant sa chère amante,  
 Mais si l'épouse alors survit à son époux  
 Ils sont toujours unis par un lien si doux,  
 Elle est l'objet encor de sa froide carette,  
 Et dès qu'elle a mis bas les fruits de leur tendresse,  
 Soudain & sans sortir des bras d'un époux mort  
 Chaque veuve à son tour subit le même fort.

Ainsi des papillons l'essain vient à s'éteindre,  
 Tel est l'arrêt fatal qu'aucun ne peut enfreindre;  
 O mortelle douleur! je vois de toutes parts  
 Sur leur lit nuptial ces cadavres épars;  
 Si vous avez pour eux quelque reste d'entrailles  
 Honorez de vos soins leurs tristes funérailles,

C'est

C'est le dernier bienfait d'un maître généreux,  
 Ils ne le rendront point, tout est fini pour eux;  
 Que dis-je? ils l'ont déjà trop payé par avance;  
 Ce drap noir, ce témoin de leur reconnaissance  
 Présente abondamment à votre avidité  
 Le précieux dépôt de leur fécondité;  
 Enlevez à l'instant cette innombrable graine,  
 C'est pour vous un trésor, & la source certaine  
 D'une postérité de vers laborieux,  
 Qui viendra tous les ans remplacer ses aïeux;  
 Que je prévois déjà de chenilles naissantes,  
 Si jusqu'au doux printems ces graines jaunissantes  
 Se changent tout à coup en un bluâtre obscur,  
 Pour prendre la couleur d'un gris-cendré tout-pur:  
 Gardez-les avec soin, donnez-leur quelque azile  
 Qui ne permette point un accès trop facile,  
 Soit dans les plus beaux jours aux traits ardens de l'air,  
 Soit aux frimats perçans dans les nuits d'un hiver;  
 L'excès des deux faïsons pernicieux aux graines  
 Empêche également de les conserver saines,  
 L'un éteind au dedans le tiède radical  
 Qui doit donner la vie au futur animal,  
 Et c'est envain que l'art prétendrait faire éclore  
 Un germe infructueux d'où l'ame s'évapore;

Mais

Mais si dans le même œuf par l'excès opposé  
 Ce feu couvert encor est trop tôt attisé,  
 Infortuné rebut du néant & de l'être  
 Ce ver, cet avorton à regret vient à naître,  
 Quand du mûrier discret le paresseux rameau  
 N'offre point à ses vœux un feuillage nouveau.

*FIN DU CINQUIEME LIVRE.*



*SUJET*

SUJET DU LIVRE VI.

Le ver ayant filé la soie sur le cocon, on la tire, on la double, on la mouline, on la teind, & ensuite elle est employée dans différentes manufactures; c'est le sujet de ce dernier Livre.

\* \* \* \* \*

LE BOMBYX,

LIVRE SIXIEME.

C'est envain que de Dieu la sagesse infinie  
 Eût doué le Bombyx d'un utile génie,  
 S'il n'eût pour l'appliquer à notre utilité  
 Joint en nous l'industrie à la nécessité;  
 Comme nous le castor, mille oiseaux, mille insectes  
 Ont besoin d'un logis & font nés architectes,  
 Plus indigent qu'eux tous l'homme au monde est venu  
 Le seul sensible au froid & le seul qui soit nu;  
 La chair des animaux était sa nourriture,  
 De leur peau sans apprêt il fit sa couverture,  
 Mais

Mais un cuir sec & dur bientôt l'importunant  
 Il voulut un habit qui lui fût moins gênant ;  
 Il chercha la matière & la trouva sans peine,  
 Il avait sous les yeux & le poil & la laine,  
 Il en fit des plaquis qu'au défaut d'autre fil  
 Il fut entrelacer d'un crin long & subtil ;  
 Telle du matelas fut l'origine antique,  
 Le matelas du feutre engendra la fabrique,  
 Et le secret dès - lors en fut sans doute acquis  
 L'usage applatissant & foulant ces plaquis ;  
 A partir de ce point pour venir à l'étoffe  
 Fallait - il aux humains un œil plus philosophe ?  
 Ils voiaient sur leur tête un fâcheux précepteur  
 Qu'avait exprès chez eux logé le Créateur ;  
 En un mot, d'Arachné leur compagne fidelle  
 Toujours las, & toujours importunés par elle  
 Ils virent mille fois son fil & son rézeau,  
 Delà vint la navette ainsi que le fuzeau ;  
 La sage Nahama fut jadis la première  
 Qui voulant réparer le toit de sa chaumière,  
 Remarqua, découvrit un art si précieux,  
 Et surpassa bientôt l'insecte industriel.

Delà sont nés ces bruits adoptés d'âge en âge,  
 Qu'ayant reçu du ciel la sagesse en partage

Mi-

Minerve apprit jadis aux humains tout-nouveaux  
 De la laine & du fil les utiles travaux ;  
 Que la fille d'Idmon sous son toit solitaire  
 Osant lui proposer un défi téméraire ,  
 La navette à la main la déesse en courroux  
 Au front de son émule en imprima trois coups ;  
 Et qu'Arachné cédant aux remords de l'envie  
 Par un cordeau fatal se fût ôté la vie ,  
 Mais que la docte artiste insultant à son sort  
 Et la fixa dans l'air & retarda sa mort.

L'homme fut étonné, surpris, confus peut-être  
 Qu'un art si lumineux eût tardé tant à naître ,  
 Son esprit animé par le premier succès  
 Pour enrichir cet art hazarda mille essais ;  
 Le rézeau, le filage entre les mains des filles  
 Enfants ce tissu formé d'un jeu d'aiguilles ,  
 Heureuse invention, le désir de l'airain,  
 Mais l'effroi de la plume ainsi que du burin !  
 Le tricotage atteint, la timide industrie  
 Crut avoir trouvé tout, se crut déjà tarie ,  
 Erreur ! on ne connut son avantage entier  
 Que dans l'heureux secret de monter un métier ;  
 Là sont couchés, tendus, assemblés sans désordre  
 Des milliers de longs fils qu'on fit doubler & tordre,  
 A  
 Tour

Tour à tour on les baïsse, on les hausse à grand bruit,  
 Entr'eux court la navette & la trame la fuit;  
 Ce nouveau mécanisme ouvrit bientôt au monde  
 De mille utilités une source féconde,  
 Et la brillante soie ourdissant nos habits  
 Avilit à nos yeux la toison des brebis.

O vous qui par l'attrait d'un prochain avantage  
 Avez fait au Bombyx achever son filage,  
 Du plus flateur espoir le cœur sans doute épris  
 Vous allez de vos soins hâter le juste prix,  
 Vous avez des cocons, & déjà las d'attendre  
 Peut-être en cet état cherchez-vous à les vendre;  
 „On risque, vous dit-on, on perd à les garder,  
 „Il faut tirer la soie, il faut la dévider,  
 „C'est pour vous une tâche ou pénible ou douteuse,  
 „Et de la main d'autrui l'assistance est coûteuse:  
 Ainsi d'un gain fardide un artiste affamé  
 Contre vos intérêts vous a souvent armé;  
 Fermez, fermez l'oreille au chant de la sy éne,  
 J'oserai d'une voix plus fidèle & moins vaine  
 Vous apprendre aujourd'hui cet art mystérieux  
 De dépouiller sans peine un cocon précieux;  
 Dans des rangs inégaux vous connaîtrez les soies,  
 Et si l'artisan même égaré dans ses voies

TOUR

A

A mes justes conseils veut se rendre attentif,  
 Peut-être verra-t-on un docile apprentif  
 Par ma muse éclairé, marchant sous ma houlette  
 Découvrir de son art la pratique secrète.  
 Et toi fille du ciel, toi par qui l'univers  
 De l'oislive ignorance a secoüé les fers,  
 O Minerve, ô Pallas, divinité charmante,  
 C'est toi, ce sont tes arts, tes beaux arts que je chante,  
 Daigne favoriser mes superbes efforts,  
 Viens aux chants de ma muse allier tes accords.  
 Depuis cinq jours entiers transféré sur la rame  
 L'industrioux insecte aura filé sa trame,  
 Quand du brillant tombeau l'édifice achevé  
 Sera légèrement par vos mains enlevé;  
 Des cocons recueillis ayant pris dans la masse  
 Les simples, les plus beaux réservés pour la race,  
 Vous ferez peu de cas de leur riche toison,  
 Car le Bombyx ailé franchissant sa prison  
 Y dépose en secret une liqueur impure  
 Qui dans ce triste lieu lui sert de nourriture,  
 La coque en est souillée, & son fil délicat  
 Imbu de cette humeur en perd tout son éclat;  
 De plus le papillon du profond labyrinthe  
 Ne peut sortir encor sans en percer l'enceinte,  
 Par

Par ce malheur nouveau le fil est déchiré  
 Et n'est que du cardeur aux deux cas désiré:  
 Vous donc au papillon ne laissez point en proie  
 Ces cocons précieux dont vous briguez la soie,  
 Et du perfide infecte arrêtant le dessein  
 Portez-lui sans pitié le trépas dans le sein.

Si le ciel vous donna de nombreuses familles  
 Partagez le tirage entre vous & vos filles,  
 Et toutes de concert, le prisonnier mourant,  
 Allez ravir son fil à la coque adhérent;  
 Avez-vous différé cet important ouvrage?  
 Vous aurez plus de peine & bien moins d'avantage,  
 Oui, l'on a toujours vu cet ouvrage hâté  
 Réunir le profit à la facilité,  
 Car le mastic épais dont la coque est murée  
 S'affermit d'autant plus qu'elle a plus de durée,  
 Et par là le filage a d'autant moins de prix  
 Qu'il ne peut de sa gomme être aisément dépris;  
 Cependant le tems fuit d'une aile si légère,  
 La récolte est féconde autant que passagère,  
 Dans tous ces cas fréquens vous aurez un travail  
 Trop pressant à la fois & d'un trop grand détail;  
 Mais dans l'espoir douteux de suffire au tirage  
 Du papillon naissant on n'attend point l'outrage,

Ainsi

Ainsi contre les loix l'homme en sa cruauté  
D'un forfait à venir punit la volonté.

Dans l'ardente saison, saison si gracieuse  
Où le ver a fini sa bombe précieuse,  
Le soleil dévorant qui luit sur l'horison  
Mettrait bientôt en feu la soyeuse maison:  
Au milieu de sa course on la lui montre une heure,  
La nymphe en sent les traits au fond de sa demeure,  
Enfin dans ce tourment renouvelé huit fois  
Le papillon proscrit est réduit aux abois;  
Mais si l'astre du jour voiant votre injustice  
D'un tel assassinat ne se rend point complice,  
Si d'un bandeau lugubre il va voiler son front,  
Recourez à Vulcain, son secours est plus prompt;  
Il est un antre obscur où ce dieu tout en flamme  
Fait sentir à Cerès les transports de son ame,  
Tandis qu'ils sont unis dans ce sombre séjour  
Il ferait dangereux de troubler leur amour,  
Mais lorsque la déesse à son tour embrasée  
De son volage amant voit la flamme épuisée,  
Il fort, elle le fuit, & dans sa profondeur  
La couche encor un tems garde un reste d'ardeur;  
Introduit aussitôt dans la fournaise éteinte  
Le papillon captif en sent la vive atteinte,

H

En-

Enfin dans ce tourment trois fois réitéré  
 Le malheureux se pâme & meurt désespéré :  
 Je ne saurais pourtant vous cacher mes scrupules,  
 Vulcain peut altérer les soyeuses cellules,  
 Le plus avantageux, le plus sûr est toujours  
 D'épargner aux cocons ces perfides secours.

Lors donc que vous pourrez d'une main agissante  
 Ravir le noble fil à la coque récente,  
 Vous remplirez d'eau nette un airain creux & rond,  
 Et tandis qu'un feu clair la fait tiédir à fond,  
 De son léger duvet la coque dépouillée  
 Dans cette onde attiédie à l'instant est mouillée,  
 C'est ainsi que Sénèque expira dans le bain;  
 Pour vous tel qu'un régent les verges à la main  
 Vous fouettez les cocons, & bientôt du filage  
 Le bout pris au balai s'abandonne au tirage,  
 Dans un étroit anneau passe ce bout menu,  
 Et par là le cocon est toujours retenu,  
 Lorsque du tour mouvant la pirouette rapide  
 Attire à foi le fil, l'entraîne & le dévide;  
 Ainsi reste au bassin le cocon submergé  
 Tant que du fil soyeux il vous paraît chargé;  
 Mais tel qu'en un tonneau le vin est fur sa lie  
 Tel est le dernier fil voisin de l'aurélie,

Qui

Qui quoiqu'il soit encor d'un mérite assez grand  
N'est jamais comparable au fil du premier rang,  
Il se dévide à part, l'industrieux reptile  
N'a rien dans son travail qui vous soit inutile,  
En effet les cocons au tirage épuisés  
De quelque artiste adroit ne sont pas méprisés,  
Plus d'un pinceau léger aux mains de nos vestales  
Traçant mille couleurs sur tous ces nécydales,  
Imite avec tant d'art l'anémone ou l'œillet  
Que Flore en ses jardins n'a rien de plus parfait;  
Mais trop souvent aussi par des mains plus grossières  
Indignement livrés aux cardes meurtrières,  
Ces restes de cocons donnent un nouveau fil  
Qui n'est pas sans mérite encor qu'il soit plus vil.

Si vous n'emploiez point la tiédeur d'une eau pure  
Pour tirer du cocon sa brillante parure,  
Vous aurez ce fil crû dont l'Inde & les Persans  
N'ont jamais comme nous privé leurs artisans;  
Mais cette ingrate soie au travail introduite  
Avec peu de succès est mêlée à la cuite,  
Car le fil abreuvé changeant en sa cuisson  
Ne peut être avec l'autre au parfait unisson;  
Cependant l'onde tiède où le cocon se noie  
Doit altérer la force & l'éclat de la soie,

D'accord! mais ce fil crû plus impofant aux yeux  
Ne prend jamais qu'un teint trompeur & vicieux.

Pardon! j'entens de loin un charmant petit-maître  
Qui bâille à ce discours & le fifle peut-être;  
Quel sot livre en effet pour un faux bel-esprit  
Partifan déclaré de tout frivole écrit!  
Mais vous êtes penfans, fages à lourdes têtes,  
Qui droit au bien public trop fenfés que vous êtes  
Savez que doit vifer un louïable travail,  
Vous lirez fans dégoût ce folide détail;  
Vous trouverez (je penfe) & folide & louïable  
Ce qui fit de Colbert l'étude infatigable;  
Trop heureux que mon livre aît du prix à vos yeux,  
Je confens qu'à tout autre il deviène ennuyeux.

Ainsi pour les befoins de l'art & du commerce  
Les cocons ont deux fils de qualité diverfe,  
La foie & le fleuret, l'une est ce fil fi beau  
Que prend le dévidoir au fortir de l'anneau,  
Ofer l'affujétir aux cardes meurtrières  
Ce ferait condamner l'innocence aux carrières;  
Sur le dévidoir même il fuffit d'afsembler  
Des cocons différens les fils qu'on veut doubler;  
Telle est la riche foie après le dévidage,  
Le fleuret au prix d'elle est un groffier cordage

Qui

Qui des doubles cocons & des rebuts forti  
 Déchiré par la carde en fil est converti;  
 Ce fil enfant de l'art n'a point l'éclat de l'autre,  
 Tant le talent du ver est supérieur au nôtre!  
 Mais ce défaut lui-même a son utilité,  
 Il met dans chaque étoffe une diversité,  
 Qui variant ses prix les porte à l'étiquette  
 Du rang ou des moïens de celui qui l'achette.

Ce n'est pas simplement la finesse & l'éclat  
 Qui font louer du ver l'ouvrage délicat,  
 Le fil d'un seul cocon dans sa longueur entière  
 De neuf cent pas au moins embrasse la carrière,  
 Et l'insecte l'a fait si solide & si fort  
 Qu'il faudrait pour le rompre user de quelqu'effort,  
 Aussi sur son fuzeau quelque ardeur qui l'enflamme  
 Jamais par imprudence il ne brise sa trame:  
 Ce fut d'un fil pareil qu'à l'insû de Minos  
 Sa fille arma jadis ce célèbre héros,  
 Qui tout vaillant qu'il fut n'eût pas osé sans crainte  
 Parcourir les détours du profond labyrinthe,  
 A l'aide d'un cocon son retour fut aisé  
 Et même il n'en vit point le filage épuisé.

Enfin quoique ce fil dans sa longueur immense  
 Soit par les mains du ver déjà doublé d'avance,

Il ne peut du métier résister aux efforts  
 Si par le moulinage il n'est plus ou moins tors :  
 On mouline une soie avant qu'on l'ait fait teindre ,  
 Cet adroit mécanisme est difficile à peindre ,  
 Les enfans d'Archimède en décrivent les loix ,  
 Mais les fils d'Apollon plus esclaves cent fois  
 N'ont point l'heureux talent de tracer des machines  
 Dont le jeu fasse agir un millier de bobines.

Jusqu'ici la nature inimitable encor  
 De l'humaine industrie a surpassé l'effor ,  
 Mais bientôt nous verrons dans l'art de la teinture  
 L'industrie à son tour égaler la nature ;  
 Les couleurs dont se peind la nature à nos yeux  
 Sont de ses ornemens les plus beaux en tous lieux ;  
 Qui le croirait pourtant ? ces couleurs admirables  
 Toujours à notre esprit feront impénétrables ;  
 D'audacieux mortels ont fait de vains efforts  
 Soit pour en expliquer la cause dans les corps ,  
 Soit pour en découvrir la secrette origine  
 Dans les impressions que reçoit la rétine ;  
 Neuton le plus subtil de nos observateurs  
 Neuton le confessait à ses admirateurs ,  
 Il trouvait par le prisme , il mesurait peut-être  
 Les plis des sept couleurs qu'un seul rayon fait naître ,  
 Mais

Mais lorsqu'il veut percer cet abîme profond  
Son œil troublé s'y perd, son esprit s'y confond;  
Ce n'est point nous, c'est Dieu qui fans nous les opère,  
Eut-il besoin, ce Dieu, de notre ministère  
Pour créer les objets sous des dehors divers,  
Propres à distinguer les objets bleus des verts?  
J'entens avec plaisir, j'écoute un philosophe  
Du manteau de Phœbus me déployer l'étoffe,  
M'y montrer l'orangé, l'azur, l'or, le rabis  
Au pourpre, au violet, à l'émeraude unis;  
Des rayons du soleil que chacun en sa teinte  
Offre ainsi les couleurs dont la nature est peinte,  
Et que de leur mélange illuminant les cieux  
Il en résulte enfin la blancheur à nos yeux,  
Je connais tout le prix d'une étude si belle,  
Mais pour nous procurer quelqu'aifance nouvelle  
Tous ces spéculateurs ont-ils mis dans nos mains  
Le feu dont Prométhée anima les humains?  
Ont-ils de la teinture ouvert le mécanisme?  
Avoüez-le ô savans! vainement votre prisme  
D'un rayon lumineux eût montré les couleurs,  
Si Dieu n'avait pris soin de les fixer ailleurs  
Vous n'eussiez rien produit en les faisant connaître,  
Et l'art du teinturier serait encor à naître.

Cet art donc de tout tems reconnoît pour auteur  
 De l'univers entier l'infini Créateur;  
 Dieu tirant de son sein ces dons élémentaires  
 En revêt tous les ans les fleurs de nos parterres,  
 Et pour nous donner lieu d'imiter leur émail  
 Le besoin d'un habit nous invite au travail;  
 Salomon dans sa gloire admirant la nature  
 Souvent du lis champêtre envia la parure,  
 Car un fil naturel dans sa propre couleur  
 N'a rien de comparable à la plus vile fleur;  
 Les uns sous leur aspect rarement diffeuble  
 Rendraient entre son peuple un roi méconnoissable,  
 Les autres, obscurs, noirs, redoutés de nos yeux  
 Porteraient sans raison la tristesse en tous lieux;  
 Delà l'esprit humain reconnoît l'avantage  
 D'exprimer des couleurs qui manquaient au filage,  
 Vers ce but désirable il dirigea ses soins,  
 Mais Dieu pour y pourvoir attend-t-il nos besoins?  
 Il avait mis partout à l'usage des hommes  
 Les bols, les végétaux, les sels, les bois, les gommes,  
 Afin qu'on pût au fil donner l'éclat des fleurs,  
 Le préparer d'avance à saisir les couleurs,  
 Ou pour en éviter le trop fréquent divorce  
 Renforçant leur féblesse & dégradant leur force,  
Join-

Joindre par un mélange exact & toujours sûr  
Le trop pâle au plus vif & le clair à l'obscur ;  
Par là nous pouvons tous au gré des conjonctures  
Colorer nos habits, varier nos parures ;  
Par là le simple aspect de divers ornemens  
Annonce aux yeux d'autrui nos propres sentimens ;  
Par là l'homme obligé d'honorer son semblable  
Observe à son abord un maintien convenable,  
Ne vient point en des lieux d'un triste deuil couverts  
Amener brusquement les ris & les concerts,  
Et distingue aux couleurs d'un habit qu' on apprête  
Si l'on va d'un hymen solenniser la fête,  
Fêter d'un fils ainé le bâteime apparent  
Ou conduire au tombeau les cendres d'un parent ;  
Chaque jour, chaque état, chaque sexe, chaque age  
Peut avoir au besoin sa couleur en partage,  
Et rendre précieux par un heureux secret  
Cent poisons que la terre enfantait à regret ;  
La teinture en fait cas, & cet art admirable  
En un verd, en un rouge éclatant & durable  
Convertit à son gré mais non pas sans effort  
L'instrument du dégoût ou celui de la mort.

Dans l'enfance des arts & des manufactures  
Le hazard produisit les premières teintures,

Et la teinture ainée entre tant de couleurs  
 Fut ce beau vermillon si commun sur les fleurs;  
 On dit qu'assis un jour à l'ombre de l'œufe  
 Certain berger le prit sur sa branche épineuse,  
 Dans un balon peuplé de moucherons vermeils  
 Héritiers annuels de vermisseaux pareils;  
 Tel est le vrai kermès, & telle est au Mexique  
 Cette émule en nos jours de l'écarlate antique  
 La cochenille - infecte à qui des fruits ponceaux  
 Ont servi d'aliment, de toits & de berceaux;  
 Cependant du kermès une double teinture  
 Forma du cramoisi l'empreinte plus obscure,  
 Et le noir vaciet éclairci par le lait  
 Sous le nom d'ianthin donna le violet;  
 Sitôt que la garance eut montré sa racine  
 D'un autre rouge encor elle fut l'origine,  
 Mais la pourpre de Tyr avec bien plus d'éclat  
 Vint du sang de l'Amour imiter l'incarnat.

De l'Amour? oui ce dieu si chéri de sa mère  
 Un jour dans les jardins qu'elle avait à Cythère  
 Conduit par les Zéphirs & jouant avec eux  
 Y vit couler son sang par un malheur affreux:  
 Là du flambeau des jours la clarté douce & pure  
 Ne flétrissait jamais l'éclat de la nature,

Et

Et là de siecle en siecle un éternel été  
Donnait au teint de Flore une égale beauté :  
Pour un sensible enfant quelle image touchante !  
Quel aimable séjour ! qu'un tel objet l'enchanté !  
Chaque fleur en passant lui dérobe un regard ,  
Il veut tout voir, il court, il s'arrête au hazard ,  
Et trainant sur ses pas son folâtre cortége  
On le voit demi-nud aussi blanc que la neige  
Remarquer dans un lis l'albâtre de sa main  
Tantôt baiser l'œillet & tantôt le jasmin ;  
Mais quelle est sa surprise à l'aspect de la rose !  
C'était le premier jour qu'il la voyait éclore ;  
„Zéphirs, s'écria-t-il, ô la charmante fleur !  
„Je me retrouve en elle, admirez sa couleur ;  
„Comme moi, jeune, fraîche, à ma taille assortie,  
„Respirant comme moi la divine ambrosie,  
„Ses feuilles font d'un blanc que je n'efface point,  
„Et leur arrangement m'est conforme à ce point  
„Qu'il retrace à vos yeux le dessein de mes ailes :  
Cette fleur, le portrait des amitiés trop frêles,  
Lui ressembloit encor par un endroit secret,  
Endroit bien dangereux, mais l'enfant l'ignoroit,  
Il n'en connoissoit pas les aiguillons funestes  
Tels & non moins cuisans que ses flèches célestes :

En achevant ces mots cet aimable innocent  
 Va porter sur la rose un baïser caressant,  
 D'une épine aussitôt il sent la vive atteinte,  
 Il pleure, il crie, & l'air retentit de sa plainte;  
 Vénus en ce moment fortait du fond d'un bois,  
 Elle entend, elle écoute, & reconnaît sa voix,  
 Les sanglots répétés augmentent ses alarmes,  
 Vers son fils elle accourt tremblante & toute en larmes,  
 Elle lui tend de loin les bras avec douleur,  
 „Qu'apperçois-je, dit-elle, ô mon fils, quel malheur!  
 „Zéphirs, petits fripons qui volez à sa suite,  
 „Vous avez dans vos jeux négligé sa conduite...  
*Hélas!* répond l'Amour en redoublant ses pleurs  
*C'est une fleur perfide, ah! Vénus, je me meurs,*  
*Je suis mort, c'en est fait!* à l'instant Cythérée  
 Tire un flacon rempli d'une liqueur sacrée,  
 Mystérieux présent dont le jeune Apollon  
 A la douce Immortelle avait jadis fait don;  
 C'était de ses rayons l'essence la plus pure;  
 Dès qu'elle en eût touché la cruelle blessure,  
 Tant avait de vertu cet élixir divin!  
 Le sang & la douleur disparurent soudain;  
 L'Amour veut voir l'épine, ils y vont, ô prodige!  
 La rose en ce moment rougissait sur sa tige,  
Digne

Digne destin d'un sang si tristement versé !  
Le ciel à le venger était intéressé,  
Par un juste bienfait qu'un dieu pouvait prétendre  
Il en teignit la fleur qui l'avait fait répandre,  
L'éclat qu'elle en reçut lui donna tant de prix  
Que pour ses autres sœurs on conçut du mépris,  
Elle fit l'ornement de l'empire de Flore  
Et toujours aussi chère elle le fait encore,

C'est ainsi qu'imitant la plus belle des fleurs  
La pourpre a surpassé les plus belles couleurs,  
Mais par quelle aventure a-t-on pu la connaître ?  
Amour fit ce miracle, Amour est un grand maître !  
Pour la nymphe Tyros Hercule épris d'ardeur  
Lui portait chaque jour le tribut de son cœur,  
N'ayant pour compagnon qu'un barbet domestique  
De ses amoureux soins le confident unique ;  
Un jour qu'il côtoyait le liquide élément,  
C'était la seule route ouverte au jeune amant,  
Le barbet affamé surprend un coquillage  
Nourrison d'Amphytrite exilé sur la plage,  
Par ce mets délicat quelque tems retenu  
Il vient après son maître au logis si connu ;  
Arrivé dans la grotte, Hercule & sa maîtresse  
Sont l'objet tour à tour de sa tendre caresse,

H 7

Mais

Mais la jeune Tyros qui d'un œil attentif  
 Sur sa lèvre observait l'incarnat le plus vif,  
 S'écrie, „Ah! si tu veus me témoigner ton zèle,  
 „Va me teindre un habit d'une couleur si belle  
 „Hercule, ou pour jamais tu feras à mes yeux  
 „Un perfide, un ingrat, un objet odieux;  
 Qu'eussiez-vous fait amans? eu recours à la ruse?  
 Forgé quelque prétexte? allégué quelqu'excuse?  
 Amour, n'en connaît point, l'amant empressé part,  
 Cherche, trouve la pourpre, & l'affervit à l'art.

On vit dans l'Orient les teinturiers novices  
 A assez & trop longtems bornés à ces prémices,  
 En orner à grands frais les habits d'un mortel  
 Et du Dieu de Moïse en décorer l'autel:  
 Avec la couleur blanche enfin la couleur verte  
 Des premières couleurs suivit la découverte,  
 Et lorsqu'à Babylone Alexandre mourut  
 Chez les teinturiers Grecs nulle autre ne parut;  
 Mais déjà le Gaulois instruit par ses Druides  
 Avait fait dans cet art des progrès plus rapides,  
 Sans avoir ou marché sur les traces des Grecs  
 Ou du sein de Neptune enlevé le murex:  
 De tout tems la teinture a trouvé dans la Gaule  
 Des fruits, des arbrisseaux plus communs que le faule;

Là

Là le Fauve naissait du simple brou de noix,  
 La gaude Jaunissante y croissait dans les bois,  
 On cueillait sur le chêne une Noire teinture,  
 Et les champs nourrissaient avec peu de culture  
 Pour le Bleu le pastel, & pour le Rouge enfin  
 Les vermissieux du rouvre ou le billon moins fin:  
 Dès qu'ainsi l'on connut les cinq couleurs matrices  
 L'esprit donna carrière à cent & cent caprices,  
 L'art ne prit que d'eux seuls ses nouvelles leçons,  
 Et cherchant des rapports en cent & cent façons,  
 Par le mélange adroit du lumineux au sombre  
 De ces simples couleurs fit des mixtes sans nombre.

Le teinturier d'abord ne connut point de loix,  
 Il mit tout à profit sans réserve & sans choix,  
 Mais bientôt l'imposture & l'infame avarice  
 Firent un lâche abus d'un si libre exercice,  
 N'offrirent pour bon teint qu'une fausse couleur  
 Et même osaient alors en tripler la valeur;  
 Sur leurs pas ténébreux jusqu'au sein de la France  
 Le paresseux oubli conduisit l'ignorance,  
 On le sentit envain, & l'artiste à regret  
 Des plus riches couleurs y perdit le secret:  
 Les Gobelins depuis à leur patrie ingrate  
 Rendirent les premiers la brillante écarlate,

O

O siècle malheureux ! leurs travaux commencés  
Furent traités longtems de projets insensés,  
Cependant leurs succès détrompant le vulgaire  
Tromphèrent enfin d'un soupçon téméraire,  
Leurs noms aussi longtems vivront dans Saint-Marceau  
Que la Bièvre à la Seine unira son ruisseau :  
Kœck vint bientôt après, les bords de la Mer-noire  
Des larcins qu'il y fit ont perdu la mémoire,  
Mais si mes vers sont lûs, ses larcins oubliés  
Seront avec son nom justement publiés ;  
De cent rares couleurs lui-même il fit éclore  
Les secrets dérobés aux rives du Bosphore,  
Et le premier lui-même apprit aux artisans  
A teindre du Bombyx les durables présens ;  
Heureux, si sur les Lys la discorde inhumaine  
N'eût soufflé le poison de sa mortelle haleine,  
Et près d'un siècle entier dans le temple des arts  
De Bellonne en fureur planté les étendarts !  
Réfervé par le ciel à des tems moins sinistres  
Enfin parut Colbert l'exemple des ministres,  
Des fucs de la teinture il montra le pouvoir,  
Il fut l'affujétir aux règles du devoir,  
La fraude dans cet art n'osa plus s'introduire,  
Aux leçons de Colbert le Français fut s'instruire,  
Et

Et de nos jours encor en tous lieux à la fois  
 De ce guide fidèle il fuit les fages loix ;  
 Quelquefois cependant incertain sur ses routés  
 Il trouva dans Machault le flambeau de ses doutes,  
 Machault est à Colbert dignement comparé  
 Autant ami des arts & non moins éclairé.

O vous qu'à ses conseils un roi souvent appelle  
 Pour donner au commerce une face nouvelle,  
 Voulez-vous éviter de tomber dans le faux ?  
 Imités les Colberts, devenez des Machaults ;  
 Mais tel dans cet emploi qui n'eut pour tout mérite  
 Qu'une altiére ignorance ou qu'un zèle hypocrite,  
 Dédaigneux d'adopter un modèle étranger  
 Souvent déranga tout & crut tout arranger.

C'est envain qu'avec soin voulant teindre la foie  
 Dans des flots colorans un artiste la noie,  
 Si pour ne lui donner qu'un éclat trop changeant  
 A la décreuser bien il est peu diligent ;  
 Mêlée aux favons blancs, avec eux longtems cuite  
 Au courant d'une eau pure on l'en déprend ensuite,  
 On la lave, on la bat, & puis dans un bain froid  
 Le rouge alun-de-rome à l'instant la reçoit,  
 Ainsi toujours la foie avant-tout décreusée  
 A souffrir les couleurs en est mieux disposée :

Veut-

Veut-on du Cramoisi l'abreuver à grand prix ?  
 On la déprend encor de l'alun qu'elle a pris,  
 Puis du fouchet-de-l'inde alliant la racine,  
 Le tartre, l'arsenic, & la gale-alépine  
 Au riche vermillon du tonna-méxicain,  
 Le parfait Cramoisi naît de leur double bain;  
 Faut-il aux Violettes, aux Tannés, aux Canelles  
 Baïsser des Cramoisis les teintures trop belles ?  
 L'indigo remplaçant le fouchet qu'on bannit,  
 La couperose encor au besoin les brunit:  
 Avec l'indigo seul le beau Bleu s'appareille,  
 Le Céleste de plus exige un pied d'orfeille,  
 Et de celui-ci vient rabattu tant-foit-peu  
 Le Gris-de-lin-silvie, & tout Aubifoin-bleu:  
 Du Jaune avec l'alun la gaude est la teinture,  
 Il devient pâlisant formé de gaude pure;  
 Mais pour le renforcer tantôt plus tantôt moins,  
 Pour le changer enfin d'autres fucs y font joints;  
 L'indigo le plus féble au Citron le ramène,  
 Le plus féble rocou donne un Jaune-de-graine;  
 Avec la soude uni, de leur concours commun  
 Sort un beau Jaune-aurore ou plus pâle ou plus brun;  
 Sans la gaude au rocou la soude incorporée  
 Engendre l'Isabelle ou plus ou moins dorée,

Et

Et le rocou sans foude enfante l'Orangé  
 Qui brunit dans l'alun & le brésil plongé;  
 Toute Couleur-de-feu sous le nom de Ratine  
 Quoiqu'aux yeux différente a la même origine,  
 Mais d'un brésil deux fois coup-sur-coup répété  
 Les bains plus rougissans font sa diversité:  
 De tout Rouge-rancé l'Ecarlate commune  
 Non moins que le Ponceau se brésille & s'alune,  
 Mais l'un a du rocou double dose en son pié  
 Et l'Ecarlate au sien n'en prend que la moitié:  
 Le Rouge-incarnadin & la Couleur-de-rose  
 De brésil & d'alun sans rocou se compose;  
 Le campêche à tous deux se trouve-t-il mêlé?  
 Ils font la Rose-sèche, ils font le Canelé:  
 Eloignant le brésil prétend-t-on l'en exclure?  
 D'un beau Gris-violant on aura la teinture:  
 Veut-on des Violetts? qu'on unisse au brésil  
 L'orseille, le campêche, & le bleu de l'anil;  
 Au campêche, au brésil, joind-t-on la couperose,  
 La gale & le fustet chacun suivant sa dose?  
 On aura des Gris-bruns & des Tannés divers  
 Plus que n'en peut loger la prison de mes vers;  
 Mais au lieu du brésil si l'art y met sans fraude  
 Ou l'or de la farrette ou celui de la gaude,

Il en résulte encor plus d'un beau Gris-plombé  
 D'où le brun des premiers est tout-à-fait tombé:  
 La gaude & la farrette aux teinturiers habiles  
 Dans les différens Verds ne font pas moins utiles,  
 Avec l'une des deux l'inde & l'alun ligués  
 Donnent des Céladons, des Verds-naïssans-&-gais:  
 Doit-on brunir ces Verds? que le verdet bluâtre  
 Y soit le compagnon du campêche rougeâtre;  
 Et si l'on substituë à l'inde le fustet,  
 La couperose même au campêche, au verdet,  
 Au lieu de ces Verds-bruns leur nuance moins forte  
 Ne vous offrira plus qu'un Verd-de-feuille-morte;  
 Mais enfin du campêche y voit-on le retour?  
 L'Olive & les Verds-roux en naîtront à leur tour.

Avec autant d'adresse & plus d'apprêts encore  
 La soie en un beau Noir aisément se colore;  
 J'allais au gré de l'art en expliquer les loix,  
 Mais Pégase recule & ma muse est sans voix.

O fille d'Apollon, si du haut du Parnasse  
 Vous avez si longtems secondé mon audace,  
 Soiez mon guide encor, ne m'abandonnez pas  
 Dans la route dernière où je porte mes pas.

On m'ouvre en ce moment le palais de Minerve,  
 Quel spectacle nouveau vient ranimer ma verve!

Des

Des milliers d'artisans dans leurs bruyans concerts  
 Y font servir la soie à cent travaux divers:  
 Ici l'un enviant le tricotage aux filles  
 Fait crier un métier armé de mille aiguilles,  
 Les Anglais ont vu naître un art si merveilleux,  
 Mais l'esprit d'un Français l'avait porté chez eux:  
 L'autre une aiguille en main par des couleurs qu'il nuë  
 Orne, peind, enrichit cette étoffe trop nuë,  
 Ingénieux secret qu'au pied du mont Ida  
 Le Phrygien oisif autrefois inventa:  
 Ce canevas tracé de mille fleurs se couvre,  
 Ce tapis velouté n'est fait que pour le Louvre;  
 Des talens du brodeur tous deux font des larcins,  
 Mais tous deux dans leurs traits ont outré les desseins:  
 Voiez former ici par le même génie  
 D'ouvrages différens une suite infinie,  
 L'un à jour l'autre plein, l'un au fuzeau treffé  
 L'autre en mille façons nouë, garni, lacé,  
 Ses noeuds, ses passemens, ses boutons, ses guipures  
 De nos plus beaux habits font les riches parures:  
 Là que vois-je? un lingot non sans peine aplati  
 A l'entour d'une soie en fil est converti;  
 Etrange invention, qu'un métal indocile  
 Humilié sous l'art devienne ainsi ductile,

Et

Et que d'épais qu'il fut, rendu si délié  
 A la flexible soie il puisse être allié !  
 Cet autre a dans ses mains une courte navette,  
 Pensionnaire heureux d'une jeune coquette  
 Il façonne un ruban dont le goût recherché  
 Ne l'empêchera pas d'être bientôt changé:  
 Près de ces ateliers il s'en offre un plus vaste  
 Où le don du Bombyx paraît dans tout son faste,  
 Ici plus d'un rival de Le-Brun, de Vateau,  
 Avec des traits de soie exécute un tableau;  
 Et là d'un œil jaloux l'aimable & jeune Flore  
 Sur un Taffetas blanc, voit ses charmes éclore,  
 Soit que l'or ou l'argent s'y trouve répandu  
 Soit qu'au seul organfin tout leur éclat soit du.

Autant qu'on a vu l'art aidé de la nature  
 Varier les couleurs au sein de la teinture,  
 Autant ici Minerve à tous ses nourrissons  
 Fait d'un brillant tissu varier les façons;  
 Brocard, Damas, Luquoise, Ostade, Egyptienne,  
 Moire, Tabis, Satin, Droguet, Vénitienne,  
 Velours, Ras-de-saint-maur, Ras-de-cypre, Roulé,  
 Gros-de-tours, Taffetas, Valoise, Canelé,  
 A rassembler leurs noms je ne saurais suffire;  
 Et quand même Apollon me prêterait sa lyre,

Di-

Dirais-je par quel art des points longs ou carés  
Souvent mêlés ensemble & souvent séparés,  
Croisant diversement ou plus ou moins de lisses  
Peuvent à l'infini varier des caprices,  
Composer un Satin, produire un Gros-de-tours,  
Ou dans un beau Damas réunir leur concours?  
A qui veut peindre aux yeux & décrire une étoffe  
C'est peu d'être poète, orateur, philosophe,  
C'est peu de s'y connaître autant qu'un courtisan,  
Il faut posséder l'art, il faut être artisan;  
Allez des Lionnais consulter l'industrie,  
Eux seuls ils vous diront comment on les varie,  
Eux seuls ont l'heureux don d'inventer tous les ans  
Des goûts toujours nouveaux & toujours différens:  
Car la Saone autrefois fut au Rhône amenée,  
Et Minerve assistant à leur noble hyménée,  
Tous deux firent pour elle éclater tant d'amour,  
Que la divine artiste adopta leur séjour;  
Elle avait pour compagne une nymphe chérie  
Que longtemps sur ses bords la Seine avait nourrie,  
Mais depuis à Minerve elle en avait fait don,  
Et pour tout dire enfin la Mode était son nom:  
On avait vu Protée épris d'ardeur pour elle,  
Tous deux semblaient formés sur le même modèle,  
Mais

Mais elle était trop faite au goût du changement ;  
 Pour soumettre son cœur au moindre engagement ;  
 C'est une beauté vive à soi-même contraire,  
 Qui croit dès qu'elle a plû qu'elle cesse de plaire,  
 Mais pour renouveler ses volages attraits  
 Son génie est fécond en merveilleux secrets ;  
 Minerve en fit passer l'esprit dans ses ouvrages  
 Et par là du beau sexe elle obtint les suffrages,  
 Elles s'aiment encor, & leur longue union  
 A fait jusqu'à ce jour le bonheur de Lion.

J'ai chanté le Bombyx, j'ai décrit ses merveilles,  
 Finissons, il suffit d'avoir sù par mes veilles  
 Parer de quelques fleurs les plus stériles champs,  
 Et faire d'un insecte un héros à six chants.

*FIN DU POÈME.*



INSTRUC.

AVERTISSEMENT.

J'aurais eu dessein d'abord de donner au Pu-  
blic que mon poëme eût été imprimé : mais  
depuis on m'a fait connaître que dans le nom-  
bre de ceux qui pourrissent le consulter dans la  
vue de le lire, il y en auroit un grand nombre  
qui ne sçavoient pas lire. C'est pourquoi j'ai  
cru que le plus sûr étoit de le faire imprimer  
en caractères si gros, qu'il ne pût être lu que  
par les yeux de tout le monde.

INSTRUCTION

TIRÉE

DU

BOMBYX.

Chaque page de ce poëme est divisée en deux  
colonnes, dans lesquelles j'ai voulu que les vers  
se succédassent alternativement. C'est afin que  
les yeux ne fussent point fatigués de la lecture  
de ces vers, qui sont écrits en caractères si  
gros, qu'ils ne pût être lu que par les yeux  
de tout le monde.

CHAPITRE II.

PREMIER VERS.



## AVERTISSEMENT.

**J**EN'AVAIS eu dessein d'abord de donner au Public que mon poëme tout simplement: mais depuis on m'a fait connaître, que dans le nombre de ceux qui pourraient le consulter dans la vuë de s'instruire, il y en aurait plus d'un, qui pour être trop-peu familiarisés au langage de la poësie, ne tireraient pas de leur lecture tout le fruit nécessaire. C'est pour déférer à cet avis, & dans l'intention de contribuer de tout mon possible à l'utilité publique, que j'ai cru devoir faire imprimer ici cette Instruction en prose, divisée en deux Parties, & chacune en différens Chapitres, dans lesquels j'ai réduit mes préceptes en aphorismes. La briéveté en fait le principal mérite: mais cette pièce devient même d'autant plus utile, qu'on y trouve certains éclaircissemens, qui n'ont pu être suffisamment approfondis dans le poëme, quoique je m'y fois autant appliqué à instruire qu'à amuser.

PRE-



## PREMIERE PARTIE:

DU

## MURIER BLANC.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE I.

*Distinction du mûrier blanc d'avec le noir.*

1. IL y a deux sortes de mûriers, le noir qui passe pour le mâle, & le blanc qu'on regarde comme la femelle.

2. Le mûrier noir porte de grosses mûres rouges, un peu aigres, & bonnes à manger.

3. Le mûrier blanc produit des mûres plus petites, plus douces, & plus fades; mais on en trouve de trois couleurs, de blanches, de noires & de gris-de-lin; ce qui prouve qu'il y a de ce mûrier blanc trois espèces distinctes.

4. Ce n'est pas le fruit du mûrier blanc qui le fait appeller ainsi; c'est la feuille qui est d'un verd plus clair que celle du mûrier noir, & son écorce qui est d'une couleur moins foncée.

## CHAPITRE II.

*Propriétés des mûriers.*

1. Les mûres sont des fruits mangeables, on les confit, on en tire un syrop rafraichissant qui est d'un

grand usage dans les maux de gorge, mais tout cela ne doit s'entendre que des mûres du mûrier noir. l'effeuillement du mûrier blanc en fait tomber le fruit ou l'empêche de parvenir à la maturité. Cependant si l'on n'effeuille qu'une partie d'un grand plantage, les fruits du reste peuvent servir à engraisser les faisans & la volaille.

2. La mûre renferme la semence pour la propagation de l'espèce. \*\*\*\*\*

3. Le bois du mûrier est propre à la menuiserie & à tous les ouvrages où l'on emploie l'orme; il se conserve longtems, ce qui vient sans doute de ce que l'arbre n'est sujet à aucun insecte.

4. Ses plus jeunes branches, qu'on lui ôte en l'émondant, peuvent tenir lieu d'osier, & les autres de fagots.

5. L'écorce de ces mêmes branches est propre à faire des toiles plus ou moins fines, selon que les branches sont plus ou moins jeunes.

6. La feuille du mûrier est ce qu'il a de plus précieux, parce qu'elle est la nourriture naturelle du ver à soie: mais la meilleure est celle du mûrier blanc.

### CHAPITRE III.

#### *Des mûriers en pépinière.*

1. La meilleure semence de mûrier est celle qui vient d'un arbre enté; la tige pousse plus vite, son écorce est plus unie, & sa feuille plus belle.

2. Il faut que les mûres soient en parfaite maturité quand on veut en tirer la graine.

3. Pour tirer cette graine, on fait dissoudre le fruit dans un bacquet d'eau nette.

4. La

4. La graine qu'on sème sur le champ lève au bout de huit jours, celle qu'on tire de dehors en demandant quinze, mais en la faisant ramollir dans l'eau trois ou quatre heures, elle lève presque aussi promptement que l'autre.

5. On la sème dans les mois de mars, d'avril & de mai, mais on prétend que la semence de mars est sujette à pourrir: on en sème aussi au mois d'août.

6. La terre où on la sème doit être douce, préparée 3 ou 4 mois d'avance avec du terreau bien consommé, & béchée aussi quatre fois dans cet intervalle; elle ne doit être exposée ni au vent de bise ni aux insultes de la volaille.

7. On dresse des planches de 4 pieds avec un sentier d'un pied entre-deux; on y trace des rayons de quatre en quatre pouces; ensuite on arrose légèrement ou ces rayons, ou la planche entière si on veut semer à la volée, mais on ne sème que quand la terre est fêchée.

8. On mêle la graine encor humide avec du sable; ce mélange empêche de la semer trop dru.

9. On couvre la graine semée d'un terreau très-fin de l'épaisseur de quatre lignes; on l'arrose légèrement deux fois par semaine, ou plus souvent même quand la sécheresse est trop grande.

10. On couvre la jeune plante avec des feuillages ou des paillassons, pour la garantir des grandes chaleurs; mais on la découvre la nuit, si l'air n'est pas trop froid.

11. On arrache les mauvaises herbes avec les doigts de peur d'endommager la jeune plante, encor trop tendre pour souffrir la bêche ou le sarcloir.

12. Le plant venu de la semence d'août ne résistera point aux rigueurs de l'hiver, si on ne l'en préserve avec beaucoup de soin.

## CHAPITRE IV.

*Des mûriers en bâtardière.*

1. Les jeunes mûriers peuvent être enlevés de la pépinière au printems ou dans l'automne de l'année suivante, pour être replantés dans la bâtardière.

2. La terre de la bâtardière doit être proche de la pépinière, à couvert de la bise, exposée au soleil, franche & douce, non aquatique ni glaiseuse: il faut la préparer d'avance comme celle de la pépinière.

3. Le jour choisi pour la plantation doit être calme & ferein, non venteux ni pluvieux, mais tendant plutôt à l'humide qu'au sec.

4. Il faut arracher les mûriers le plus doucement qu'il est possible, de peur d'offenser les racines: on coupe celles qui sont écorcées, & l'on rafraichit les autres: on retranche aussi la cime de la plante.

5. On se hâte de replanter ces jeunes arbres de peur qu'ils ne s'éventent.

6. On les plante en quinconce ou en échiquier, à un demi-pied de profondeur & à un pied & demi de distance.

7. On prend la meilleure terre de la bâtardière qui est celle de la superficie, pour mettre au dessous & au dessus des racines: ensuite on remplit les trous avec la terre qui en a été tirée jusqu'à la hauteur du niveau.

8. On arrose la bâtardière au moins une fois la semaine s'il fait chaud.

9. On la sarcle de tems en tems, plutôt avant la pluie qu'après.

10. On la laboure à la bêche trois fois l'année, au printems, à la fin de juin & en octobre; mais on use de précautions pour ne pas offenser les racines.

11. On n'émonde le jeune plant qu'à trois ans, c'est-à-dire un an après sa plantation dans la bâtardière: on le taille alors tous les ans au mois de mars: on le couronne à la hauteur de six à sept pieds, tant pour l'arrêter que pour faire grossir sa tige.

12. Les rejettons qu'on arrache avec leur racine du pied des vieux mûriers, se replantent aussi dans la bâtardière: on les couche en terre pour qu'il ne sorte de la cime que la hauteur de deux doigts: c'est le moyen d'avoir de grands arbres en peu de tems.

13. Au défaut des rejettons, on couche de même des branches de mûriers coupées à la cime de la longueur de deux pieds; elles prennent racine, mais ne sont pas aussi sûres que les rejettons: on leur donne aux uns & aux autres la même culture qu'au plant venu de semence.

## CHAPITRE V.

### *Des mûriers sauvages qu'on veut enter.*

1. On n'ente aucun sauvageon dont la feuille est d'un verd brun; c'est une mauvaise nourriture pour les vers, & la greffe n'y prend point: il en faut détruire l'espèce.

2. On ente les sauvageons venus de la graine d'un mûrier sauvage, on les connaît à leur feuille petite, mince, pâteuse & dentelée comme la feuille de vigne.

3. On peut se dispenser d'enter les sauvageons venus d'un mûrier enté, parceque souvent leur feuille est aussi ronde, aussi large, que celle du mûrier franc dont ils sont issus; mais on les ente pour la rendre encor meilleure, & de crainte qu'ils ne dégèrent.

4. On ente les mûriers déjà entés, qui devenus trop vieux ne donnent plus qu'une feuille déchiquetée & fripaillée; on commence par les étêter à l'entrée du printemps, & ensuite on les ente sur les poulfes d'un an.

5. On peut aussi enter le mûrier sur le tilleul & sur l'ormeau, & le mûrier noir sur le mûrier blanc; les expériences qu'on en a faites ont réussi.

6. Toutes ces entes se font soit en écuffon soit en canon ou en flute; les greffes en fente ou en couronne ne réussissent pas si bien: il n'y a point de jardinier qui n'en connaisse & les termes & la pratique.

## CHAPITRE VI.

### *De la transplantation des mûriers à demeure fixe.*

1. On transplante les mûriers à demeure fixe au bout de 4 ou 5 ans, selon qu'ils ont poussé.

2. Les terres plus féches qu'humides, plus élevées que basses, plus sabloneuses qu'argileuses, conviennent à ces arbres qui tiennent en cela de la vigne.

3. Pour les planter, on fait ouvrir deux ou trois mois auparavant des fosses larges de 4 pieds & de deux à trois pieds de profondeur.

4. Si on plante les mûriers immédiatement ou peu de jours après les avoir arrachés, on se contente de rafraîchir un peu le bout des racines & tout ce qui a été endommagé; mais s'ils viennent de loin, on ôte un peu plus de leurs racines, avec une partie de leurs branches, & on les met tremper trois ou quatre heures dans l'eau avant de les planter.

5. Les mûriers ne doivent être mis en terre qu'environ un pied au dessus des racines, qu'il faut arranger

ger dans leur état naturel sans les contraindre.

6. Si l'on est à portée d'avoir du terreau, c'est un grand avantage; si on n'en a pas, on met au fond de la fosse un lit de paille, & par dessus une couche de terre neuve prise sur la surface d'un champ labouré; on y pose l'arbre, on couvre ses racines de la même terre, puis on met un lit de paille par dessus, & on achève de remplir la fosse avec la terre qu'on en a ôtée.

7. La terre doit être mise sur les racines avec les mains, jamais avec la bêche que quand les racines sont couvertes; elle doit être aussi bien foulée non avec les pieds mais avec les mains seules: on laisse une rigole autour de l'arbre pour recevoir la pluie & les arrosemens qu'il faut faire la première année.

8. Les saisons propres pour cette plantation sont l'automne & le printems; mais l'automne vaut mieux, à cause de la qualité de la terre que le mûrier demande, laquelle étant plus sèche qu'humide a besoin d'être humectée par les neiges & les pluies d'hiver pour que les arbres y repréent.

---

## CHAPITRE VII.

*De quelle manière les mûriers peuvent être distribués dans un plantage.*

1. Un plantage de mûriers qui en a moins de deux à trois mille rapporte un profit trop lent; il faut qu'il passe ce nombre, afin que n'effeuillant alternativement que la moitié ou les deux tiers des arbres, il y en ait tous les ans une partie qui se repose; ils en dureront plus longtems. Il faut aussi avoir toujours

en réserve un certain nombre d'arbres, pour remplacer ceux qui viennent à manquer.

2. On peut mettre les mûriers en simple bordure autour d'un champ à la distance de deux toises & demie; mais il faudrait un terrain immense pour en contenir 2 ou 3000. Quelle peine & quelle dépense pour aller cueillir la feuille si loin!

3. On peut partager en 20 carreaux un plantage de 16 arpens, d'un quart plus long que large, entourant les carreaux de 3 rangées d'arbres à la distance de 15 pieds entr'eux: en ce cas la feuille de tous ces mûriers serait à-peu-près également bonne; & outre cela les carreaux étant cultivés produiraient amplement des grains & des légumes. Mais il faut convenir que le nombre des mûriers plantés dans ces 16 arpens n'irait guères qu'à 1400; & ce n'est pas assez.

4. On peut mettre les mûriers en forêt, les plantant les uns sur les autres; & en ce cas le plantage de 16 arpens en contiendrait une prodigieuse quantité: mais il n'y aurait que les mûriers des extrémités qui donneraient de bonnes feuilles; celles des mûriers du centre ne jouissant presque pas de la faveur du soleil, seraient indigestes & préjudiciables aux vers à soie.

5. Mais si l'on plante les 16 arpens en quinconce ou en échiquier, donnant une distance de 24 pieds entre les arbres, on y pourra mettre 2400 mûriers; de plus le terrain vuide que laissent ces mêmes distances peut encor être cultivé; & c'est ce qui rend en toute manière ce plantage plus avantageux que tout autre, quoique pour certaines raisons on ait donné dans le poëme la préférence au plantage divisé en 20 carreaux & formé par allées.

6. Cultivant les places vuides & les environs des mûriers qu'on n'effeuille point, on y peut semer du seigle, de l'avené & d'autres grains, ou des pois, des fèves, des choux, &c. On peut aussi, sous les mûriers qu'on effeuille, mettre des avénés & des pois, d'autant mieux que les arbres se trouvent dépouillés lorsque ces grains & légumes ont besoin de soleil pour mûrir: toutes ces semences dédommageront suffisamment des frais que demande la culture du plantage.

---

## CHAPITRE VIII.

### *Culture du plantage.*

1. Le plantage demande trois labours chaque année, à la fin de l'automne, au printemps & en été; les deux premiers doivent être plus profonds que le dernier: mais il faut n'approcher du pied des arbres qu'à certaine distance, & préparer le reste à la bêche.

2. Les terres légères, sèches & sabloneuses qui conviennent au murier ont besoin d'engrais: le fumier de vache bien pourri est le meilleur de tous, étant le plus gras, n'ayant pas trop de chaleur & durant longtemps: celui de mouton est aussi très-gras, mais plus chaud & moins propre par conséquent pour des terres sèches & brulantes: celui de cheval est le moins gras de tous avec beaucoup de chaleur; mais comme il est le plus commun, on peut s'en servir lorsqu'il est bien consumé: celui de porc est le plus froid de tous, & par cette raison le meilleur pour les terres trop sèches; il fait reverdir le feuillage que la séche-

resse jaunit sur les arbres : celui de pigeon est le plus chaud de tous, mais quand sa chaleur est éteinte, il est capable de rendre une nouvelle vigueur aux arbres languissans. Tous ces différens fumiers s'enterrent au mois de novembre.

3. Trois ans après la plantation du mûrier, on commence à lui former la tête; on retranche toutes les branches qui se croisent au centre de l'arbre, & celles qui empêchent le soleil d'y pénétrer; on lui donne la figure d'un champignon renversé, en coupant tous les trois ans les branches qui tendent à corrompre cette forme, & tous les ans on retranche le bois mort.

4. Les mûriers durent 45 à 50 ans en bonne valeur, quelques autres d'avantage, selon qu'on les a fumés & émondés à propos.

5. Quand les mûriers se sont épuisés à force de pousser, il faut les étêter à la fin de l'hiver, ou même plus tard si on veut profiter encor de leurs feuilles cette année-là.

## CHAPITRE IX.

### *De l'effeuillement des mûriers.*

1. Le feuillage n'est pas fait pour orner simplement les arbres, il recueille la rosée & les gouttes de pluie qu'il porte au pied du bourgeon, il le nourrit ainsi en quelque manière; l'ombrage même qu'il forme préserve la tige des ardeurs du soleil & y entretient l'humide radical; ainsi on ne peut effeuiller un arbre sans lui faire une espèce de playe qui l'offense. Le mûrier paraît moins sensible à cette privation, parcequ'il aime moins l'humidité que la sécheresse; mais  
il

il périrait bientôt lui-même si on l'effeuillait sans retenuë.

2. Plusieurs cueillent la feuille du mûrier en coupant sa queue avec les ongles, mais les cueilleurs n'y tiennent pas longtems.

3. D'autres se servent de ciseaux avec lesquels ils coupent les feuilles l'une après l'autre ou plusieurs à la fois, ils les laissent tomber sur des draps de lit qui sont étendus sous les arbres; cet expédient est le meilleur pour la conservation des arbres & des feuilles; mais il n'est guères praticable quand on a beaucoup de feuilles à cueillir, parcequ'il faudrait doubler & tripler le nombre des cueilleurs.

4. On préfère de les cueillir à pleine main, on empoigne la branche, on tire à soi toutes les feuilles; c'est le plus court moien: l'arbre à la vérité en souffre un peu, mais la taille répare le mal.

5. Il ne faut pas cueillir les feuilles jaunâtres, tachetées & rouillées, ni celles de l'intérieur des arbres touffus où le soleil ne pénètre point, ni celles qui sont mouillées par la pluie ou par la rosée: on attend pour cueillir ces dernières, que le soleil les ait séchées; mais pour les autres on n'en peut faire aucun usage.

6. Si l'on est obligé de cueillir la feuille dans un tems pluvieux, il faut commencer par secouer l'arbre, & ensuite y couper les branches qu'on abattrait dans la taille; ces branches sont apportées au logis où on les suspend au plancher, & on les effeuille quand elles sont séchées, ce qui vaut mieux que de les secouer dans des draps, de les essuyer avec des linges, ou de les approcher du feu; l'effeuillement s'en fait dans les heures de la matinée, où l'on ne pourrait encore aller au plantage à cause de l'humidité de l'air.

7. On peut au besoin garder les feuilles trois ou quatre jours, passé lesquels elles durcissent, perdent leur qualité & ne sont plus bonnes.

8. Ceux qui cueillent la feuille doivent avoir les mains nettes, sans odeur de musc, d'ail, ni de tabac.

9. Le mûrier se regarnit de feuilles en 15 jours; on prétend que cette seconde feuille ne vaut rien, parceque son suc trop léger n'est point proportionné aux besoins des vers à soie qui sont alors avancés en âge; mais je croi que cette feuille serait utile, si l'on voulait faire éclore une seconde couvée d'œufs pondus la même année; ce qui me paraît très-praticable.

---

#### CHAPITRE X.

#### *Des feuilles qui peuvent suppléer à celles du mûrier dans un cas de nécessité.*

1. On ne peut trop prendre de précautions pour empêcher les vers d'éclore avant que les mûriers soient en feuille; mais ce cas arrivant il faut recourir aux expédiens.

2. Les feuilles d'ormeau ont quelque affinité avec celles du mûrier, on peut cueillir les plus tendres pour les donner aux vers naissans.

3. Au défaut de ces feuilles, on leur donne de jeunes tiges d'ortie, de la laitue, des feuilles d'épine blanche ou de celles de rosier.

4. Mais la meilleure précaution est d'avoir dans un coin du jardin à l'abri du vent de bise un petit nombre de mûriers, qu'on préserve de la gelée par des paillassons, & qu'on a soin de fumer & d'arroser pour en avoir des feuilles de bonne heure.

SECONDE





## SECONDE PARTIE:

DU

VER A SOIE.

\*\*\*\*\*

### CHAPITRE I.

#### *De la graine ou des œufs du ver à soie.*

1. **L** Es œufs du ver à soie ressemblent à la graine du pavot, ils sont ronds comme elle, mais un peu aplatis, & tirent sur un gris-cendré ou obscur.

2. Les œufs varient en grosseur, ainsi il est difficile d'en déterminer le poids: cependant on prétend qu'il en entre environ 10 mille dans une once poids de marc; ces 10 mille œufs sont l'ouvrage d'une trentaine de femelles des plus fécondes, ou d'une centaine de celles qui le sont moins.

3. Tous œufs ne sont pas naturellement féconds; il n'y a que ceux dont les papillons femelles ont été accouplées avec les mâles.

4. La meilleure graine est celle de Sicile, mais il est rare qu'on l'ait pure & nouvelle, parcequ'on en est fort jaloux en ce pays-là.

5. Au défaut de la graine de Sicile, on préférerait autrefois celle de Calabre, à cause de la grosseur des cocons qui en proviennent; mais leur soie n'est pas la plus belle.

6. La

6. La graine d'Espagne vaut mieux, surtout si elle vient directement du royaume de Grenade; sa couleur est tanée-sombre; plus elle est obscure & petite, meilleure elle est; sa petitesse fait qu'elle rend à l'once plus d'œufs & par conséquent plus de foie; les cocons n'en sont pas fort gros, mais leur dureté fait connaître la finesse & la beauté de leur foie.

7. La graine de Bologne est peu différente de celle d'Espagne; elle est au dessus de celle de Calabre, mais ne vaut pas celle de Sicile.

8. La graine de France n'est estimable ni pour la finesse ni pour la quantité de la foie qui en provient; elle est originaire de Bologne & d'Espagne, mais elle a dégénéré.

9. La graine de Bologne & d'Espagne réussit un peu moins la première année que les trois ou quatre suivantes, après lesquelles il faut la renouveler.

10. Il vaut mieux avoir tous les ans un quart de nouvelle graine, il en coûte moins à la fois, & on a un établissement toujours à-peu-près égal, & où la foie ne manque jamais.

11. La graine gardée plus d'un an est infertile, ou ne produit qu'une foie de rebut qui ne paye pas les frais.

12. Des gens de mauvaise foi qui n'ont pu vendre leur graine, l'enferment dans des bouteilles de verre, qu'ils descendent pendant l'été ou à la cave si elle est fraîche, ou au fond d'un puits à quelque distance de l'eau.

13. La graine nouvelle est d'une couleur obscure, la vieille s'éclaircit tellement qu'elle devient toute grise.

14. On éprouve à l'ongle la bonté de la graine; c'est une bonne marque, si étant écrasée elle petille & jette quelque chose d'aqueux.

15. Cette graine doit être enfermée dans des boëtes de sapin bien closes & garnies en dedans de papier colé, afin qu'il n'y entre ni poussière ni vermine qui la falisse ou la corrompe. Il faut conserver ces boëtes dans des lieux qui ne soient ni chauds ni froids ni humides.

## CHAPITRE II.

### *Précautions nécessaires pour faire éclore les œufs du ver à soie.*

1. La saison de faire éclore la graine ou les œufs du ver à soie, est lorsque la feuille du mûrier commence à se développer.
2. On est dans l'idée que les vers qu'on fait éclore au croissant sont plus robustes que dans le décroissant.
3. Il faut faire éclore tous les vers à la fois, c'est-à-dire en quatre ou cinq jours au plus, afin qu'ils soient égaux dans leurs muës & qu'ils ne causent pas tant d'embarras.
4. Pour cet effet & pour distinguer la bonne graine de la mauvaise, on trempe toute celle qu'on a l'espace d'une demi-heure dans le meilleur vin; la bonne est la seule qui coule à fond, on la sépare de l'autre, on la fait sécher soit au soleil soit devant le feu, la posant sur du papier & la couvrant d'un linge blanc: le vin communique sa force aux vers & les fait éclore plus vite.
5. Il faut toujours compter un quart de perte sur la graine reconnue bonne dans l'épreuve du vin, parce que celle qui n'éclore qu'après le 5 ou sixième jour, réussissant rarement est jetée comme inutile; ainsi  
on

on ajoute à la bonne graine un quart de plus qu'on n'en espère retirer.

6. Il est dangereux de faire échauffer la graine par des femmes & des filles qui la mettent dans leur sein ou autour de leur ceinture entre les jupes; dans l'agitation de leur corps elles peuvent tuer beaucoup de vers par inadvertance; celles qui ont une sueur forte les font aussi mourir.

7. Dans ce pays, dans toute l'Allemagne & partout où l'on a la commodité des fourneaux, il suffit d'y entretenir un degré de chaleur égal & modéré; on a reconnu que celui qui convient aux vers, est le 18 du thermomètre de Mr. de Réaumur.

8. La graine étant séchée, est placée à l'aise dans des boîtes qu'on met entre deux oreillers de plume sur une table à côté du fourneau.

9. Ces boîtes doivent être d'un bois mince & sans odeur, hautes de 2 ou 3 pouces, & garnies en dedans de fines étoupes colées uniment sur le bois, & d'un papier blanc colé par dessus; on couvre la graine légèrement d'un autre lit d'étoupe, sur lequel est posée une feuille de papier de la grandeur de la boîte, & ce dernier papier semblable à un crible est percé de petits trous comme pour y passer des grains de millet.

10. Le lendemain ou le même jour si l'on veut, on couvre le papier percé de feuilles de mûriers les plus tendres; les vers éclos viennent s'y attacher au sortir de leur coquille qu'ils laissent dans le lit d'étoupe.

11. De deux en deux heures tant le jour que la nuit, on visite les boîtes pour enlever les vers éclos avec les feuilles de mûrier auxquelles ils sont attachés.

12. On prétend qu'on peut faire naître des vers à soie sans graine ou semence, par le moien d'un jeune veau mâle qu'on sépare de sa mère dès sa naissance, qu'on enferme dans un lieu étroit, sec & obscur, qu'on nourrit là de feuilles de mûrier blanc l'espace de 21 jours selon quelques uns, ou de six semaines selon d'autres; on l'assomme ou on l'étouffe, on le porte dans un cuveau à la cave; de ses chairs corrompues naissent des vers qui grossissent, puis se raccourcissent en forme de fève, & produisent des papillons qui s'accouplent & donnent une fort bonne semence de vers à soie.

CHAPITRE III.

*Des logemens qu'il faut donner aux vers à soie.*

1. On a visité les vers de deux en deux heures pour les enlever à mesure qu'ils sont éclos; on peut par ce moien en former facilement des classes différentes, mais il suffit de séparer les vers du premier jour de ceux de la nuit suivante, ceux-ci de ceux du second jour, & ainsi des autres jusqu'au cinq ou sixième jour, après lequel la graine qui reste à éclore est jettée. Les classes se trouveront donc réduites à 10 ou 12. Cette distinction évitera par la suite bien de la confusion & de l'embarras.

2. Ces 10 ou 12 classes de vers sont distribuées dans autant de boëtes ou de clayons d'osier, de paille ou de jonc, dont les rebords ont environ trois doigts de hauteur: on peut faire ces clayons plus grands & plus profonds si l'on veut y conserver les vers jusqu'à la troisième muë, à la façon des Espagnols qui enduisent le dedans de ces vases, de fiente de bœuf dont ils

ils font une incrustation, qui séchée au soleil rend ces vaisseaux odorans & d'une senteur agréable aux vers: mais ni les Italiens ni les Français n'ont voulu adopter cét usage.

3. Les vers ne craignent rien tant que le froid des 4 ou 5 premiers jours de leur naissance; mais la chaleur du fourneau & quelque couverture de laine sur les clayons suffisent à leurs besoins.

4. Passé le cinquième jour, on peut ôter la couverture pour les accoutumer insensiblement à l'air, mais il faut continuer à chauffer le fourneau.

5. Les 15 premiers jours, les vers tiennent peu de place à cause de leur petitesse, on peut les laisser dans leurs premiers clayons s'ils sont assez grands pour les contenir.

6. Après ce tems-là les vers grossissent de jour en jour, il faut donc plus d'espace pour loger les clayons qu'on multiplie de plus en plus.

7. Jusqu'alors on pouvait les loger dans le poêle qu'on habite, mais si l'on en élève une grande quantité, il leur faut à l'avenir une habitation séparée. Les vers nés de 10 onces de graine peuvent être à l'aise dans une sale longue de 40 à 42 pieds, large de 18 & haute de 12.

8. Pour placer commodément les clayons, on dresse de distance en distance de fortes planches de sapin qu'on arrête solidement en haut & en bas, c'est-à-dire aux deux planchers; ces planches sont percées de 10 en 10 pouces de deux trous parallèles où passent des chevilles saillantes des deux côtés sur lesquelles on met deux chassis minces, un de chaque côté, pour soutenir les clayons; les chevilles du plus bas étage doivent excéder de quatre doigts celles de l'étage au dessus, & la même proportion doit être observée entre

tre

tre chaque étage, pour empêcher que les vers ne se tuent en tombant d'un clayon sur un autre; mais il faut que le dernier étage d'en bas soit éloigné de deux à trois pieds du plancher de crainte de l'humidité, & autant de la muraille, tant pour cette raison que pour y passer librement avec une échelle.

9. Il ne faut se servir que de l'échelle double qui a son propre appui; on n'aura point à craindre de déranger les tablettes ou d'ébranler les atteliers comme on ne pourrait s'empêcher de le faire en y appuyant une échelle ordinaire.

10. Il ne faut mettre les vers ni dans des lieux souterrains ni dans des greniers, mais dans tous les étages entre-deux.

11. Il faut que la situation en soit saine & agréable, éloignée des écuries, des mares, des égoûts & de toute mauvaise odeur.

12. Il faut que leur habitation ait des fenêtres opposées du levant au couchant, ou tout au moins du nord au midi, pour y donner un passage à l'air & au vent dans les grandes chaleurs.

13. Il faut que les vitres & les portes soient si bien closes, que la fraîcheur n'y entre que quand il en sera besoin; & lorsqu'on les tiendra ouvertes pour donner de l'air, il faut en défendre l'entrée à la volaille, aux moineaux, aux hirondelles & aux chats, parce qu'ils mangent les vers à foie; on peut se servir pour cela de filets à pêcher dont les mailles soient un peu serrées.

14. Il faut que les murailles de la sale soient blanchies, & qu'il n'y ait ni trous, ni fentes, ni crevasses par où les rats, les souris, les lézards, les grillons, les fourmis & autres animaux ennemis des vers puissent entrer pour les détruire.

15. Ou-

15. Outre cette précaution, il faut tendre des fourrières au pied des ateliers, il faut attacher au dessus de ces pièges des ronces ou des épines, il faut avoir en quelques endroits des sonnettes pour effrayer la nuit les animaux mal-faisans; il faut enfin se relever la nuit pour leur donner la chasse & voir si tout est en ordre.

16. Si l'on se sert d'une lampe pour ces fortes de revuës nocturnes, il faut prendre garde qu'il ne tombe de l'huile sur les clayons, cela feroit mourir les vers.

17. Il faut les éloigner du bruit des ferruriers, des chauderonniers, des marêchaux; ils craignent aussi les cloches, les tambours, les coups de fusil, & le tonnerre.

18. C'est un usage commun qui ne paraît avoir aucun fondement, de mettre quand il tonne une clef, ou un morceau de fer forgé sur les clayons; peut-être que le bruit du tonnerre leur fait moins de tort, que l'étouffement dans lequel on les tient alors en fermant les portes & les fenêtres, & leur ôtant toute communication avec l'air extérieur: au reste ils ne sont jamais si incommodés du bruit que quand ils veulent filer.

#### CHAPITRE IV.

##### *De la nourriture des vers à soie.*

1. Depuis la naissance des vers jusqu'à la troisième muë, on leur donne à manger deux fois par jour, à six heures du matin & à six heures du soir.

2. Au sortir de la troisième muë, on leur en apporte trois fois, à six heures du matin, à deux heures après midi & à dix heures du soir.

3. Après la quatrième muë jusqu'à ce qu'ils filent, on leur en donne quatre, cinq ou six fois, de six en six heures & même plus souvent si leur appétit le demande, parce qu'ils ne filent que quand ils ont consumé la quantité de nourriture qui leur est nécessaire.

4. Quand les vers sont encor petits, on peut sans peine mettre avec la main les feuilles l'une après l'autre; quand devenus plus grands ils occupent beaucoup de place, on les leur jette à poignée, mais il faut les répandre sur les clayons ou tablettes, afin qu'il n'y ait pas plus de deux feuilles l'une sur l'autre ni aucun endroit vuide; de cette manière une seule personne peut suffire pour donner à manger dans un moment à tous les vers à soie que contient une grande chambre.

5 Il ne faut leur donner que des feuilles d'une bonne qualité: voyez le Chapitre de l'effeuillement des mûriers, dans lequel j'ai indiqué celles qui sont nuisibles aux vers.

6. Si au défaut de la feuille du mûrier blanc on est obligé de recourir à celle du mûrier noir, il ne faut en donner aux vers que deux fois par jour depuis la première muë jusqu'à la quatrième, parcequ'elle est plus nourrissante que l'autre; après la quatrième muë trois fois en chacun des quatre à cinq premiers jours, & quatre fois ensuite dans le tems de leur plus grand appétit.

7. Comme les vers s'attachent à la feuille fraîche qu'on leur a jettée, il est facile de les enlever sans les toucher pour ne pas les blesser, & en même tems on ôte la vieille feuille qui corromprait la nouvelle.

CHA-

CHAPITRE V.  
*Des maladies du ver à soie, & des remèdes  
 qu'on y peut apporter.*

1. Le ver à soie, depuis sa naissance jusqu'à son travail, passe par quatre âges qui sont pour lui autant de maladies, dans lesquelles il change de peau & meurt souvent; lorsqu'il veut mûrir, la tête lui enfle, & il tombe dans une espèce de léthargie qui dure deux ou trois jours; ces mûres lui arrivent au plus tôt tous les 8 jours, & au plus tard de 12 en 12 jours: on ne lui donne point à manger pendant ce tems-là, & tout ce qu'on peut faire pour son soulagement est de ne le pas toucher, de le tenir le plus nettement qu'il est possible, & de lui donner des feuilles choisies, & avec modération, quand l'appétit lui revient.

2. Outre ces maladies ordinaires, le ver en a d'extraordinaires, qui ont pour cause la mauvaise disposition du logement, le trop grand froid ou le trop grand chaud, le trop ou trop peu de nourriture ou la mauvaise qualité, & la mal-propreté des personnes qui le soignent.

3. Pour obvier au vice du logement, suivez ce qui est marqué dans le Chapitre III de cette seconde Partie.

4. Si le ver est malade d'avoir eu trop froid, il ne suffit pas de tenir son logement plus chaud, il faut parfumer l'insecte avec de l'encens & autres drogues odoriférantes, à quoi l'on peut ajouter la vapeur du lard, du jambon & du saucisson, grillés sur la braise.

5. S'il est malade d'avoir eu trop chaud, & qu'en ouvrant les portes & les fenêtres on puisse le rafraîchir suffisamment, il s'en trouvera bien; autrement il n'y

n'y a qu'à le porter dehors sur sa tablette avant le lever du soleil, & lui faire prendre l'air l'espace d'une demi-heure.

6. S'il est malade de trop de nourriture, le meilleur remède est une diette de deux jours, après quoi le remettant aux alimens il ne lui en faut donner ni trop souvent ni beaucoup à la fois, jusqu'à ce qu'on le voye parfaitement rétabli.

7. S'il est malade d'avoir trop peu mangé, on ne peut le rétablir qu'en lui donnant à manger souvent mais peu à la fois, de peur qu'il ne prene tout d'un coup trop de nourriture, qui le suffoquerait.

8. S'il est malade d'avoir mangé de mauvaises feuilles, c'est un mal non seulement plus difficile à guérir, mais même contagieux pour tous les autres vers. Ceux qui en sont attaqués deviennent jaunes & comme meurtris en divers endroits du corps. Il faut les enlever sans perdre de tems, & les porter dans une autre chambre, où à force de les parfumer on parvient quelquefois à les guérir. Mais ordinairement ce mal est accompagné d'un flux de ventre auquel il n'y a point de remède. Il faut les jeter aux poules qui les mangeront volontiers.

9. La mal-propreté ou l'haleine forte des personnes qui soignent les vers, les rend malades & les fait souvent mourir: aussi ces fortes de gens ne manquent guères de boire le matin un verre de vin ou d'autre liqueur forte, & font bien. Par la même raison il faut leur défendre de montrer les vers à des gens inconnus dont l'approche leur puisse être préjudiciable. Il faut aussi que leur habitation soit nette, balayée tous les jours, & souvent parfumée, ce qui se fait en arrosant le pavé avec du vinaigre, puis le couvrant d'herbes odorantes, comme aspic, serpolet, thym, sarriette,

riette, marjolaine, basilic & autres semblables. On y joint de tems en tems un parfum composé d'encens, de benjoin, de storax & d'aloës qu'on brule dans des réchauds. On doit aussi nettoier exactement les tablettes, changer de quatre en quatre jours tout au moins la paille de seigle ou le jonc qui sert de li-  
 tière aux vers; en ôter les restes de feuilles sèches, les ordures, les dépouilles des vers morts; & parfumer ces mêmes tablettes, en les frottant de vin, de vinaigre, d'herbes odorantes. Tout cela contribue beaucoup à la santé des vers à soie.

#### CHAPITRE VI.

*Des secours que demandent les vers qui veulent filer.*

1. On connaît que les vers veulent filer, quand ils négligent la feuille pour s'évader des tablettes: leur petit corps devient alors transparent.
2. Il faut sans perte de tems dresser entre les at-  
 liers où sont les vers des rameaux secs & fort bran-  
 chus de toutes sortes de bois flexibles, comme ge-  
 nêt, bouleau, &c. en mêlant parmi ces branches quel-  
 ques plantes de romarin & de lavande. De sorte  
 que ces rameaux courbant des deux côtés leurs som-  
 mités sur les tablettes, les vers s'y attachent, attirés  
 par la bonne odeur des plantes, & y travaillent au  
 frais, librement & sans contrainte.
3. Il faut guider les vers qui veulent monter, pour  
 empêcher ou qu'ils ne tombent à terre, ou qu'ils ne  
 mêlent leurs cocons ensemble.
4. Ces vers ne sont que 4 ou 5 jours à monter, ce  
 qui s'entend de ceux du même âge que l'on a rassem-  
 blés dans une tablette ou distribués dans plusieurs.

5. Si

5. Si dans la même tablette il se trouvait des vers plus jeunes, on doit les enlever de bonne heure, & les transférer en d'autres tablettes pour continuer à les nourrir jusqu'à ce que le tems de leur filage soit venu.

6. Il y a des vers si paresseux à filer, qu'il faut pour les y contraindre les mettre dans des cornets de papier couchés sur le côté.

7. Il y en a d'autres qui meurent avant de monter ou même en faisant leur cocon: mais comme ils ont toute leur soie dans le corps, on peut l'en tirer, la faire sécher, & la mettre au même usage que la filofelle.

8. Le filage des vers à soie dure 8 ou 10 jours: Le premier jour ils font, étendent & assurent leur araignée; c'est ainsi qu'on nomme cette légère toile ou écume foyeuse, qui couvre le cocon & sert à le suspendre d'une branche à l'autre. Le second jour ils contournent, ils façonnent leur cocon, & déjà se cachent sous la soie. Le troisième jour & les suivans ils épaississent, fortifient & perfectionnent le cocon, travaillant toujours par un seul bout qu'ils ne rompent jamais par leur faute, & qui est si fin, si ferme, si égal, si brillant & si long, qu'on ne peut assez admirer l'industrie prodigieuse de ces petits animaux. On trouve dans chaque cocon plus de 900 pieds de fil, doublé & collé l'un sur l'autre dans toute la longueur, ce qui revient par conséquent à près de 2000 pieds.

## CHAPITRE VII.

### *De la récolte des cocons.*

1. Les cocons ayant reçu toute leur perfection, il faut être exact à les détacher des rames où les vers les ont suspendus, parcequ'il est à craindre que les papillons pour sortir des coques ne les percent & ne

déchirent la soie, ce qui arrive vers le quinzième jour & quelquefois plus tôt.

2. Pour n'être pas surpris, il faut approcher son oreille du cocon; si le ver travaille encor il fait entendre un petit bourdonnement; si l'on n'entend rien le cocon est fini & en état d'être détaché.

3. En les recueillant, on les touche le plus légèrement qu'il est possible, de peur de froisser ou d'écraser les vers, parcequ'on ferait sortir de leurs entrailles une humeur visqueuse, qui tache les cocons, & empêche d'en dévider la soie.

#### CHAPITRE VIII.

*Des cocons choisis pour la propagation de l'espèce.*

1. Dans le nombre des cocons recueillis on choisit pour la semence les premiers achevés, les plus gros, les plus durs, les plus pesans, & parmi eux on préfère ceux qui sont de couleur de chair.

2. On rejette les cocons qui ne sont pointus d'aucun côté, parcequ'il est difficile d'en tirer la soie qui est extrêmement mêlée, & qu'il faut détruire la race des vers qui font de tels cocons.

3. Les cocons de bonne qualité étant choisis, il s'agit de distinguer les deux sexes pour les accoupler, le cocon du mâle est pointu des deux bouts, plus long & moins uni que celui de la femelle, qui n'est pointu que d'un côté & fort arrondi de l'autre.

4. On enfle ces cocons en passant l'aiguille sous la bourre qui en couvre l'extérieur, & prenant garde de ne percer ni toucher le papillon de peur de le faire mourir.

5. Les cocons femelles ainsi enfilés au dessous des cocons

cons mâles, on en forme des chapelets composés chacun d'autant de l'un que de l'autre sexe, on les suspend aux chevilles de chaque atelier, le lien étant sec mais plus frais que chaud: là les papillons sortant des coques s'accouplent, parient, & après avoir jetté leur semence, meurent ensemble.

6. Mais parcequ'il y a des papillons qui ne se portent pas d'eux-mêmes à cette opération, il faut les aider, de peur que leur graine ne soit inutile faute d'avoir été renduë féconde par l'accouplement.

7. Ainsi à mesure que les papillons sortent des coques, on les apparie. Les mâles sont reconnaissables en ce qu'ils battent des ailes & ont plus de vivacité que les femelles, qui sont appesanties par le poids de leur graine

8. Quelques-uns par épargne comptent deux femelles pour un mâle; mais l'expérience a fait connaître qu'il était plus sûr & plus utile de donner un mâle à chaque femelle.

9. Pour recevoir leur graine, on porte adroitement les femelles sur des tables couvertes d'une étamine ou d'un camelot, auquel les œufs s'attachent aussi facilement qu'on les en ôte en frottant doucement l'étoffe entre les mains. Cet usage est préférable à celui de faire grainer les papillons ou sur du papier ou sur de la toile, d'où l'on ne peut enlever les œufs sans en casser beaucoup.

---

### CHAPITRE IX.

*Des cocons réservés pour le tirage, & de la manière de faire cette opération.*

1. Les cocons simples, les cocons nets & les cocons entiers sont les seuls dont la soie puisse être tirée.

2. Les cocons simples sont ceux qui ne contiennent

nent qu'un papillon, & dont par cette raison la soie est plus aisée à dévider que celle des cocons où il y a deux ou trois insectes.

3. Les cocons nets sont ceux qui n'ont aucune tache de cette humeur qui sort des entrailles du ver quand on le froisse ou qu'on l'écrase dans sa coque.

4. Les cocons entiers sont ceux qui n'ont point été percés par les papillons pour en sortir: la soie qui en provient est continuë, entière & non coupée par brins comme celle des cocons percés.

5. Il serait à souhaiter que tous ces cocons de bonne qualité fussent dépouillés de leur soie au moment qu'on les recueille; on la tirerait avec plus de facilité & moins de déchet, parceque la glu qui colle les fils de soie l'un contre l'autre est alors moins sèche, moins tenace & plus aisée à dissoudre; outre qu'on n'exposerait point les cocons à être percés, parceque la meilleure précaution qu'on puisse prendre pour l'éviter, est de n'en pas donner le tems aux papillons. Si cependant le trop grand nombre des cocons ne permet pas d'en tirer la soie promptement, il ne reste d'autre parti que de tuer les papillons sans endommager les coques.

6. On tue les papillons en exposant les cocons au soleil dans sa plus grande ardeur: mais comme la soie en pourrait être brulée, on ne les expose que deux heures avant midi & autant après, ce que l'on continuë pendant quatre ou cinq jours. Ces cocons sont sur des draps de lit que l'on remuë, afin que le soleil les pénètre de tous côtés; mais dans cette agitation il faut prendre garde de ne pas écraser les papillons. Chaque fois qu'on les ôte du soleil, il faut les porter dans un lieu qui soit frais sans être humide.

7. Si le ciel est couvert & le soleil caché dans le

tems

tems qu'on est pressé de faire mourir les papillons, il faut mettre les cocons dans un four raisonnablement chaud, environ deux heures après que le pain en a été tiré. Pour cet effet on les renferme dans des sacs que l'on pose sur des planches, de crainte que l'âtre du four ne les brule. On les y laisse une heure ou une heure & demie, & l'on réitère jusqu'à ce qu'on soit assuré que les papillons ne vivent plus, ce que l'on reconnaîtra sans beaucoup hazarder si l'on veut fendre un des moindres cocons. Mais de peur que la trop grande ardeur du four ne brule la soie, il vaut mieux le prendre moins chaud & y remettre les cocons à plus de reprises.

8. Pour faire le tirage chez soi, il faut avoir un fourneau, un chauderon & un dévidoir fait exprès.

9. Cet ouvrage demande deux personnes, dont l'une tourne le dévidoir avec autant d'égalité que de vitesse, tandis que l'autre est assise près du fourneau.

10. Cette dernière qu'on appelle la fileuse, aiant fait tiédir de l'eau jusqu'à un certain point, jette dans le chauderon une poignée ou deux de cocons dépouillés de l'étoupe soyeuse qui leur sert d'envelope. Elle les agite avec des verges de bouleau ou de bruyère; & quand les bouts de soie détachés par l'eau chaude se préntent aux verges, elle les allonge jusqu'à ce qu'il ne paraisse plus d'étoupe: alors elle double les fils depuis 8 jusqu'à 12 & 14 bouts selon les diverses destinations des soies. Elle fait ainsi autant de traits de soie qu'il y a sur le chauderon de trous ou d'anneaux, d'où par autant de verges de fer & de poulies ces soies sont portées au dévidoir qui en forme autant d'écheveaux.

11. Tandis que la dévideuse continué de faire sa fonction, la fileuse conduit les fils, en substitué de

nouveaux lorsqu'il s'en casse, ou que les cocons finissent, les fortifie s'il est nécessaire y en ajoutant d'autres, & ôte les cocons déjà dévidés.

12. On ne lève les écheveaux de dessus le dévidoir que d'un jour à l'autre, sans quoi la soie se froisse & perd son lustre. Ainsi il est nécessaire d'avoir toujours des dévidoirs de relai pour ne pas interrompre le tirage.

## CHAPITRE X.

### *Des cocons de rebut.*

1. On met dans la classe des cocons de rebut, les doubles ou les triples, les percés, les tachés, l'écume ou l'étope foyeuse qui s'enlève de dessus les cocons avant le tirage, la soie qui reste à la coque après le tirage, & généralement toutes les soies qui ne peuvent être dévidées.

2. De toutes ces matières on fait une sorte de soie qu'on nomme fleuret ou filofelle, mais dont il y a deux espèces fort différentes.

3. La première & la plus belle est le fleuret fin, qui se fait de bourres & de soies attachées de dessus les cocons de rebut, qu'on ne met point dans l'eau. Cette matière se file soit après avoir été cardée soit telle qu'elle sort du cocon, & devient presque semblable à la plus belle soie. On en fait des soies à coudrer & des étoffes qui ont du lustre & de la finesse.

4. L'autre espèce de fleuret est composée de tout ce qui ne peut être arraché des cocons, soit dans le dévidage de la soie à l'eau soit dans le tirage du fleuret fin sans eau. Pour faire cette seconde espèce de fleuret, on ouvre les coques avec des ciseaux, & après en avoir tiré les papillons qu'on jette à la volaille, on laisse macérer ces coques trois ou quatre jours

jours dans l'eau, observant de la renouveler chaque jour pour empêcher qu'elle ne s'infecte & afin de faire plutôt blanchir le fleuret. Ensuite on fait bouillir les coques pendant une demi-heure dans une lessive de cendre bien coulée & bien claire: on les lave à la rivière, on les fait sécher au soleil, & enfin on les carde pour les filer comme l'autre fleuret auquel elles sont inférieures à la vérité, mais on ne laisse pas d'en faire des soies à coudre & des étoffes passables quoique sans lustre.

5. L'instrument avec lequel on carde les fleurets est semblable au peigne dont on se sert pour la laine, sinon qu'il est plus petit: la manière d'en faire usage est aussi la même.

6. On file les fleurets au roüet ou au fuseau, & de la même façon qu'on file le lin, le coton, &c.

7. On employe aussi les coques dépouillées de leur soie à faire des bouquets de fleurs artificielles.

## CONCLUSION

### *de cet ouvrage.*

Tel est l'art de cultiver le mûrier blanc, d'en recueillir la feuille pour la nourriture du ver à soie, de faire éclore cet insecte, de le conserver pour le mettre en état de produire la soie, de recevoir enfin cette précieuse matière, & en lui donnant sa première préparation, de s'en procurer la vente avec autant d'avantage que de facilité.

Il reste à convaincre les timides ou les incrédules, par l'endroit le plus capable de toucher les hommes, je veux dire par leur propre intérêt.

J'ai montré dans la première Partie de cette Instruction Chapitre VII. qu'ayant 4 arpens de terre on y peut planter 8100 mûriers, & laisser en même tems entr'eux des places vuides de 24 pieds, qu'on peut cultiver.

Or

Or l'on tient communément qu'un mûrier de moyenne grandeur donne 40 livres de bonne feuille, & qu'il en faut 1000 livres pour nourrir les vers nés d'une once de graine, lesquels rendent depuis 6 jusqu'à 10 livres de soie, ce que l'on peut fixer année commune à 7 livres.

Ainsi les 1000 livres de feuille étant la production de 25 mûriers, il s'ensuit que les 8100 mûriers donneront 324 mille livres de feuille, qui suffiront pour la nourriture de 324 onces de graine, lesquelles donneront 2268 livres de soie.

Si pour la conservation des mûriers on n'effeuille chaque année que la moitié du plantage comme je l'ai conseillé, il s'ensuit qu'on aurait seulement 1134 livres de soie. Mais comme il est certain qu'un mûrier qu'on n'effeuille que tous les deux ans pousse une fois plus que celui qui est effeuillé tous les ans, par conséquent la moitié du plantage rendra alternativement à-peu-près le double de cette quantité de soie, c'est-à-dire environ les 2268 livres ci-dessus. Mais il suffit de les réduire à 1500 livres.

Le prix de la livre de soie est communément de 6 écus; mais je me contente de la fixer à 4 écus l'une portant l'autre: ainsi les 1500 livres produiront 6000 écus.

Il faut déduire de cette somme les frais annuels, & je les fixe à 1000 écus, ce qui est beaucoup trop, parceque: 1. Le Roi donnant le terrain, on n'est pas obligé d'en payer les intérêts. 2. Ce qu'il en coûtera pour la culture du plantage sera compensé par le produit des places vuides semées en grains & en légumes. 3. Le prix de la graine de ver à soie qu'on est obligé d'acheter tous les ans pour entretenir l'espèce, sera aussi remboursé par la vente du superflu de celle qu'on recueillera.

Il n'y a donc de frais annuels à porter en compte, que ce que pourront coûter les personnes qu'on occupera trois ou quatre mois de l'année, soit à effeuiller les mûriers, soit à faire éclore, nourrir, élever & soigner les vers, soit enfin à tirer la soie; & c'est pour cela que je passe tous les ans 1000 écus.

Mais pour commencer la plantation jusqu'à ce qu'elle rende quelque profit, pour enclore le terrain, pour y bâtir une petite maison, pour la meubler de tous les ateliers, utensiles & instrumens nécessaires, pour se fournir de graine de vers à soie, en un mot pour faire les premières avances il faut avoir par devers soi quelques fonds, du revenu desquels on puisse se passer pour quelques années.

Une dernière raison à l'avantage de cette entreprise, est que l'occupation qu'elle donne n'est point incompatible avec les travaux de la campagne, parceque finissant au mois de juillet elle n'empêche ni ne retarde la moisson, & ne peut que faire mettre à profit un tems de loisir. PLAISE A LA PROVIDENCE DE FAIRE PROSPERER DE PLUS EN PLUS UN SI UTILE ETABLISSEMENT!

FIN.



TABLE



TABLE  
DES CHAPITRES  
DE  
L'INSTRUCTION.

PREMIERE PARTIE.

- CHAPITRE I. *Distinction du mûrier blanc d'avec le noir.*  
 CHAPITRE II. *Propriétés des mûriers.*  
 CHAPITRE III. *Des mûriers en pépinière.*  
 CHAPITRE IV. *Des mûriers en bâtardière.*  
 CHAPITRE V. *Des mûriers sauvages qu'on veut euter.*  
 CHAPITRE VI. *De la transplantation des mûriers.*  
 CHAPITRE VII. *De la distribution des mûriers.*  
 CHAPITRE VIII. *Culture du plantage.*  
 CHAPITRE IX. *De l'effeuillage des mûriers.*  
 CHAPITRE X. *Des feuilles qui peuvent suppléer à celles du mûrier dans un cas de nécessité.*

SECONDE PARTIE.

- CHAPITRE I. *De la graine ou des œufs du ver à soie.*  
 CHAPITRE II. *Précautions pour les faire éclore.*  
 CHAPITRE III. *Des logemens qu'il faut donner aux vers.*  
 CHAPITRE IV. *De leur nourriture.*  
 CHAPITRE V. *De leurs maladies & des remèdes.*  
 CHAPITRE VI. *Des vers qui veulent filer.*  
 CHAPITRE VII. *De la récolte des cocons.*  
 CHAPITRE VIII. *Des cocons choisis pour la propagation de l'espèce.*  
 CHAPITRE IX. *Des cocons réservés pour le tirage.*  
 CHAPITRE X. *Des cocons de rebut.*  
 CONCLUSION de cet ouvrage.

FIN DE LA TABLE.

---

De l'Imprimerie de CHR. FRED. HENNING  
Imprimeur du Roi.



TABLE  
DES  
CONTENS

PREMIERE PARTIE  
I. Des principes de la morale  
II. Des devoirs en general  
III. Des devoirs particuliers  
IV. Des loix  
V. Des sciences  
VI. Des arts  
VII. Des manieres  
VIII. Des usages  
IX. Des coutumes  
X. Des moeurs  
XI. Des opinions  
XII. Des sectes  
XIII. Des religions  
XIV. Des superstitions  
XV. Des erreurs  
XVI. Des crimes  
XVII. Des peines  
XVIII. Des remedes  
XIX. Des loix civiles  
XX. Des loix criminelles  
XXI. Des loix politiques  
XXII. Des loix militaires  
XXIII. Des loix commerciales  
XXIV. Des loix domestiques  
XXV. Des loix de police  
XXVI. Des loix de discipline  
XXVII. Des loix de charite  
XXVIII. Des loix de justice  
XXIX. Des loix de misericorde  
XXX. Des loix de grace



De 3188 n

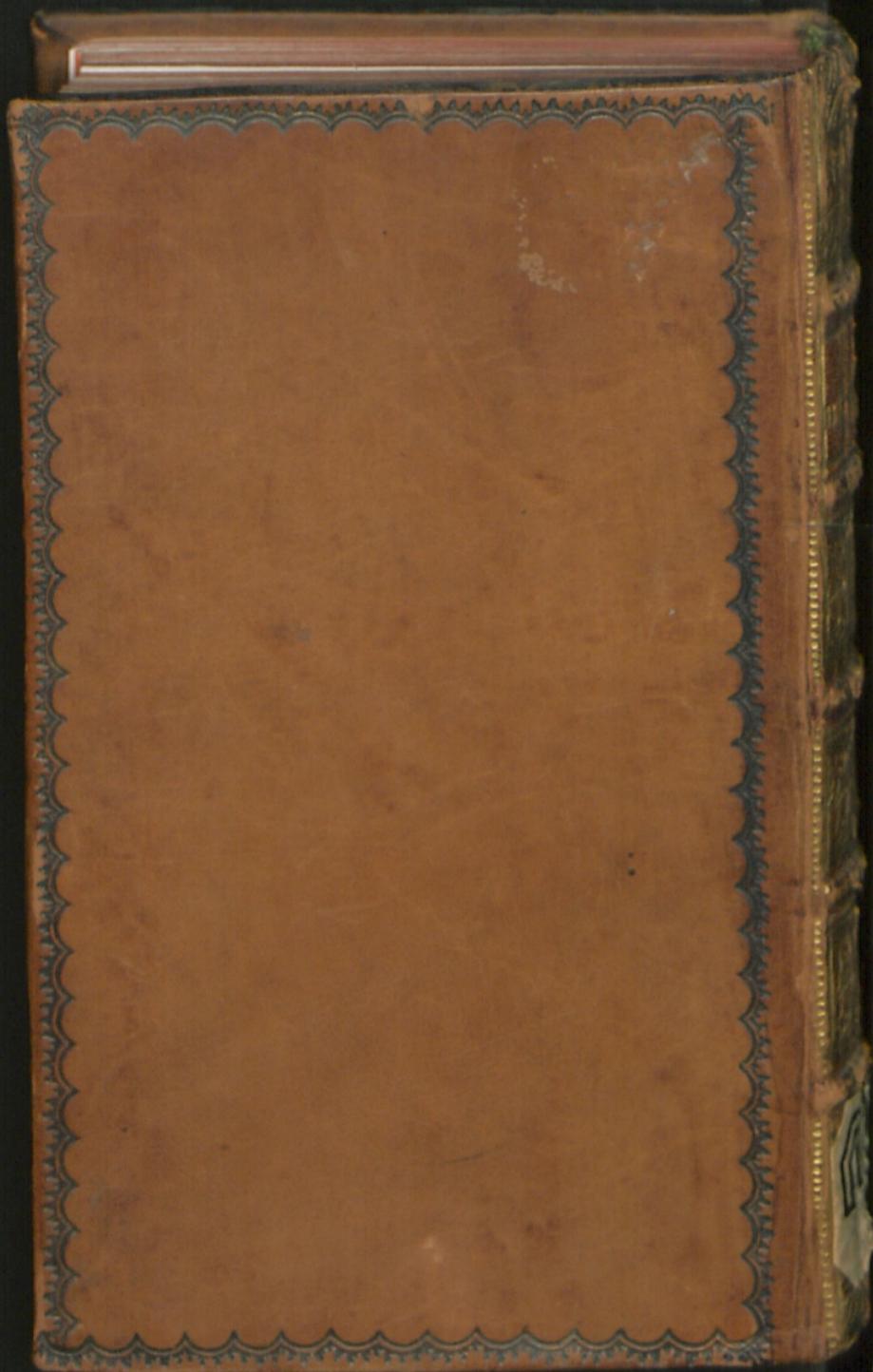
§

x2829220

~~\_\_\_\_\_~~  
K







LE  
B O M B Y X

OU LE  
VER A SOIE:

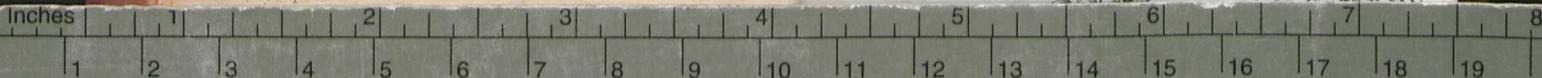
POËME,

ACCOMPAGNE' D'UNE INSTRUCTION  
qui en est tirée, & qui contient en abrégé les  
observations nécessaires, tant sur le Mûrier  
que sur le Ver & la Soie: Par le Conseiller  
DE FRANCHEVILLE, de l'Académie Roiale  
des Sciences & Belles-Lettres de Berlin.

---

*Ut varias usus meditando extunderet artes,*  
VIRG. Georg. lib. I.

---



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue    Cyan    Green    Yellow    Red    Magenta    White    3/Color    Black

